

087.1
"1911"
Mar
Sur place

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

G. MARCHAL

TANTE MÉTÉORE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 34 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911

Droits de traduction et de reproduction réservés



BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

G. MARCHAL

TANTE MÉTÉORE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 31 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911

Droits de traduction et de reproduction



I

UN FUTUR INVENTEUR

MON Dieu ! mon Dieu ! Lina, qu'a-t-il encore inventé ? Quel vacarme ! Heureusement que le locataire d'en dessous est aux eaux ; sans cela, il serait déjà ici, me rappelant l'affaire de la suspension.... Tu ris, petite.... Si la lampe avait été allumée, tombant sur une table garnie d'un tapis et chargée de papiers et de livres, le feu était à la maison infailliblement....

— Mais la lampe n'était pas allumée, tante.

— Elle pouvait l'être, car c'était le soir. En tout cas, il a fallu payer les dégâts.... Mais il ne cesse pas. Allons voir ce qu'il a encore imaginé. »

A peine Mme Dulac eut-elle ouvert la porte de la chambre de son neveu Léon, le frère de Lina, qu'elle recula d'un pas et leva les bras au ciel, sans pouvoir articuler un mot ; Lina éclata de rire.

Du haut de l'armoire, une solide armoire normande, bien ramassé et les mains en avant, Léon venait de bondir sur son lit placé de l'autre côté de la pièce. Malgré l'arrivée inopinée de sa tante et de sa sœur, il n'avait pas perdu son sang-froid, et, très correctement, il tomba juste au centre de son lit qui gémit bruyamment et lamentablement sous ce projectile d'un nouveau genre.

A peine eut-il touché son lit, qu'il exécuta, avec la correction d'un clown de profession, un saut périlleux et se trouva debout au milieu de la chambre.

Lina riait toujours et Mme Dulac demeurait les bras en l'air, toujours hors d'état de prononcer un mot.

Enfin, la parole lui revint :

« Un jour, tu te tueras ou tu t'estropieras, malheureux enfant !

— Mais, ma tante, c'est pour être à même de me garer des dangers que je soigne mon éducation physique : grâce à l'entraînement que je me fais subir, là où un autre perdrait la vie ou récolterait quelque blessure grave, je me tirerais d'affaire indemne... ou à peu près.

« Ainsi, je vous avouerai qu'à la fin de l'hiver, en plein brouillard, j'ai été heurté par le fiacre d'un cocher qui décrivait des arabesques aux abords de l'Arc de Triomphe, cela sans avoir allumé ses lanternes. Étant donnée la

façon dont j'avais quitté la verticale, bien malgré moi, la roue d'arrière devait me passer sur le corps. Mais j'ai saisi la poignée de la portière et avant que mon écraseur eût réussi à arrêter sa voiture, j'étais non pas dessous, mais dedans ; oui, dedans et j'avais refermé la portière. Le cocher, un brave homme, en somme, qui n'a d'autre travers que de ne pas professer assez de respect pour les piétons quand il a bu un coup de trop, ce qui était le cas, « rapport à la brume, qui creuse », n'en revenait pas. Lui qui avait sauté de son siège, plutôt angoissé, me regardait, la bouche démesurement ouverte, en dépit de la brume qui y entraît comme chez elle, et roulait des yeux ronds, mais ronds ! Non, jamais je n'ai vu des yeux aussi ronds, aussi dilatés, aussi ahuris. Enfin, il s'est écrié :

Léon venait de bondir sur son lit.



« Monsieur, croyez-moi ou ne me croyez pas, mais je
« vous jure que jamais personne n'a pénétré de cette façon
« dans ma voiture.

« — Cocher, je vous crois sans peine ; et si l'aventure
« m'était racontée, je n'y ajouterais pas foi.

« — Pour sûr, voilà un événement dont je me souvien-
« drai ; on n'oublie pas ces choses-là.

« — Souvenez-vous surtout de ne pas heurter les pié-
« tons ; une autre fois, il pourrait vous en cuire.

« — Oh ! monsieur, on est un brave homme, on ne le fait
« pas exprès. On croit toujours que les gens n'iront pas se
« mettre sous les fers de Cocotte ou sous les roues de la
« voiture. Chaque fois que la chose est arrivée, vrai de vrai,
« j'en ai été malade. Et tenez, preuve qu'on est un brave
« homme, tout à l'heure, je suis sûr que j'ai eu plus de peur
« que vous. »

« Ce disant, il avait gratté des allumettes, allumé ses lanternes et je lui avais donné mon adresse. Arrivé ici, il a carrément refusé le prix de la course, mais je lui ai fait accepter un pourboire, en faisant valoir qu'il m'avait fourni l'occasion d'un tour d'adresse assez réussi. »

Lina l'interrompt :

« C'est peut-être bien une farce que cette histoire-là ?

— L'histoire est vraie, réelle, authentique dans ses moindres détails, absolument exempte de gasconnades.... Et pour en revenir au sport auquel je me livrais quand j'ai eu l'honneur de votre visite, c'est un jeu d'enfant, une amulette ; cela n'a rien de commun avec la descente de la falaise du Tréport en parachute....

— Quel souvenir, grand Dieu ! s'exclama Mme Dulac.

— Mais, ma chère tante, cette idée, c'est bel et bien vous qui me l'avez inspirée.

— Moi ? mais je le conteste absolument.

— Oui, vous, ma tante. Vous vous rappelez que certain jour, au delà de Mers, nous avons été surpris par un coup de vent qui pouvait compter, une bourrasque, quoi. Vous n'êtes pas très grande, vous êtes maigre, partant pas bien lourde, et le vent vous emportait grand train vers un diable de ravin, pas mal profond, où vous pouviez vous briser bras et jambes, sans compter la tête. Je vous criais en vain, étant assez loin en arrière et occupé de Lina : « Jetez-vous à terre » dans un mouvement de terrain ! » Heureusement, arrivée non loin du bord du ravin, vous avez eu un véritable trait de génie, oui, un trait de génie : vous avez ouvert votre parapluie, un solide parapluie, à conserver comme une relique, et ne l'avez pas lâché ; de sorte que vous avez franchi le ravin avec la prestesse d'un sylphe, descendant de l'autre côté ainsi qu'un météore. La berge sur le sommet de laquelle vous veniez d'atterrir étant en contre-bas de l'autre, vous vous y êtes trouvée en sûreté.

— Le trait de génie que tu m'attribues était tout à fait inconscient, mon enfant, je te l'ai déjà dit. J'avais complètement perdu la tête.

— Je souhaite que vous ne la perdiez jamais que de semblable façon, tante Météore. En tout cas, c'est ce nouveau mode d'emploi du parapluie, qui m'a inspiré l'idée de ma descente en parachute. Je ne vous l'avais jamais dit, afin de ménager votre modestie que je sais grande.... Et tenez, je regrette cet aveu, car vous allez nourrir des scrupules de conscience à ce sujet, bien que vous n'ayez été pour moi qu'une inspiratrice involontaire et inconsciente.

— Des scrupules, puisse-t-il t'en venir qui atténuent ta fertilité d'esprit en matière d'inventions extravagantes.... En tout cas, tu me feras plaisir en ne continuant pas le sport auquel tu te livrais tout à l'heure....

— Il est inoffensif.

— Pas pour ton lit.

— Erreur, erreur complète. Mon lit n'en souffre pas.

— Que me racontes-tu ?

— C'est bien simple : je l'ai renforcé comme il convenait.... Et puis, le locataire d'en dessous est aux eaux....

— Et celui d'en dessus ? Et nous autres dont la tête est martelée à peu près comme s'il y avait un forgeron dans l'appartement ?

— Eh bien ! en attendant des temps meilleurs, je m'adonnerai à des sports plus tranquilles, à celui-ci, par exemple. »

Et, rapidement, il se mit à marcher sur les mains.

A cette vue, Lina fut prise d'un accès d'hilarité que Mme Dulac ne tarda pas à partager.

Il reprit, et sa voix avait une tonalité qui rappelait celle des ventriloques :

« Cet exercice est beaucoup moins bruyant que la marche, même avec des chaussons. C'est le cousin Arthur qui m'a enseigné ce sport où il excelle, comme en beaucoup d'autres. Il m'a assuré, mais je ne me porte pas garant de la véracité de son dire, car il est assez cadet de Gascogne, que cet exercice est très familier à l'École de Joinville-le-Pont, qu'il faisait ainsi manœuvrer son peloton avec un ensemble parfait. Ce qui est vrai, par contre, j'en ai fait moi-même l'expérience, c'est que ce sport exerce une très remarquable influence sur le moral. Quand on veut changer le cours de ses pensées, s'arracher à une idée fixe, rien de meilleur. »

« Vous avez franchi le ravin avec la prestesse d'un sylphe. »



Et Léon se remit sur ses pieds, avec ces mots :
« Il faut être en forme, pour circuler pendant si longtemps de cette façon
et en parlant, n'est-ce pas ma tante ?

— J'espère qu'au lycée, en dehors du cours de gymnastique, il ne te prend pas de ces fantaisies.

— Certainement non, et mon livret prouve que ma conduite est bonne....

— Moins bonne que le travail.

— Avec M. Guibert seulement. Il est très méticuleux. C'est un excellent professeur, mais moins sympathique que M. Poinsardet qui nous a conquis. Je lui serai toujours reconnaissant de m'avoir donné le goût des lettres que je dédaignais, ne cotant que les sciences. Et c'est lui qui a décidé de la vocation du cousin Henri. Celui-ci se creusait la tête pour savoir ce qu'il ferait de son intelligence, de ses doigts et de son argent, inclinant à aller grossir la nombreuse phalange des avocats sans causes, quand M. Poinsardet lui a donné le goût de l'archéologie, goût qui s'est changé en passion. Comme il a la tête bien faite, qu'il est laborieux, qu'il aura une jolie fortune, il pourra obtenir des résultats....

— Trouver de beaux objets comme il y en a au Louvre ? questionna Lina.

— Je le désire de tout mon cœur ; mais, vois-tu, petite sœur, je pense que les belles trouvailles sont plutôt rares, et que la carrière d'archéologue est semblable aux autres carrières ; qu'on arrive, là comme ailleurs, surtout par patience et longueur de temps.... Quant à l'ami Pivert, dommage qu'il n'ait que la modeste ambition de devenir médecin de campagne dans un trou perdu. »

Alors Mme Dulac :

« Pourquoi persister à affubler ce pauvre garçon de ce surnom bizarre ?

— Mais ce surnom a jailli spontanément quasi de toutes les bouches, le jour de la première apparition en classe de Louis Le Moing, vêtu d'un long veston vert, ni clair ni foncé et façon de Quimperlé. Il y a eu un vrai plébiscite, quoi. Louis ne s'est nullement fâché lorsqu'on lui a donné ce surnom, et il l'a toujours accepté allégrement. Il est pauvre, mais il n'en est pas plus bête pour cela et nous ne lui tenons pas rigueur de cette pauvreté qu'il endosse aussi gaiement que jadis son fameux veston vert. Du reste, des sobriquets, nous en avons tous. J'en ai même deux, ce qui fait de moi une sorte d'anabaptiste. En effet, à mon ancien surnom de Et alors, il en a été ajouté depuis peu un nouveau, celui de Plus lourd que l'air. C'est un vocable un peu long, mais point banal, bien qu'au premier abord il semble l'énoncé d'une de ces vérités qui furent chères à M. de la Palice. On me l'a attribué parce que, quand je serai ingénieur, je consacrerai une partie de mes

loisirs à l'aérostation, où j'ai déjà préludé. Sans vouloir dire du mal du moins lourd que l'air, j'étudierai le plus lourd que l'air et surtout l'aviation. Mon appareil sera une sorte d'oiseau mécanique qui mettra si je réussis à le rendre bien pratique, l'aérostation à la portée de tous. Quel progrès ce sera à de multiples points de vue, et quel appoint au pittoresque de l'atmosphère !

— Tu te ruineras et tu risqueras de te tuer.... Et dire que j'ai contribué à lui mettre dans la tête l'idée de choisir la carrière d'ingénieur, croyant que cela le rendrait sérieux.

— Ma vocation est antérieure à vos conseils, ma tante. Elle date de loin, cette vocation, allez, car je chasse de race. Mon père et l'un de mes grands-pères n'étaient-ils pas ingénieurs ? N'y en a-t-il pas eu beaucoup d'autres dans la famille ? Et j'ajouterai que, bien avant vous, M. Gavay m'a conseillé d'embrasser cette carrière.... Un fameux ingénieur, celui-là, bien qu'il n'ait pu donner toute sa mesure. Débuter dans le métier en tombant à pic, non par un effet du hasard, mais par suite d'observations sagacement conduites et de calculs bien faits, sur une chambre d'argent, un nœud d'où partent des filons importants, cela prouve qu'on est un ingénieur, un vrai... Dommage que l'on n'ait pas réussi à le guérir de ses distractions.

— Hélas ! que n'a-t-on pas essayé pour le guérir ?... Quant à toi, mon enfant, pourquoi vouloir te lancer dans un genre d'inventions dangereuses et coûteuses ? Tu n'y consacreras qu'une partie de tes loisirs, as-tu dit : mais je crains, moi, que, comme beaucoup d'autres, tu n'en arrives à négliger le principal : la carrière, pour t'abandonner à ta toquade.

— Soyez tranquille, la carrière d'abord, le reste ensuite. Quant à me ruiner, non ; je connais le prix de l'argent, je suis économe.

— Économe, économe !...

— Les expériences de chimie coûtent assez cher, mais c'est là une dépense utile.

— Je ne trouve rien à redire de ces dépenses ; mais, pour ton entretien, tu coûtes à peu près comme trois.

— Comme trois ! Pas possible.

— Mais si.

— Tenez je ne suis pas coquet ; mais là, pas coquet du tout ; pour économiser, achetez-moi des vêtements en tourbe.

— En tourbe ! mauvais plaisant.

— Oui, en tourbe. Il y a un brave homme d'inventeur qui a imaginé de fabriquer des tissus avec des fibres extraites de la tourbe. Lui faire quelques

achats lui rendrait service, car son ingénieuse industrie n'est pas très lucrative. »

A ce moment, survint Henri, lequel, contre son habitude, n'avait pas avec lui son jeune frère André.

Mme Dulac lui demanda s'il avait des nouvelles du Berry :

« Mais oui, répondit-il. Décidément, mon oncle et ma tante Gavay restent dans la propriété dont ma tante a hérité il y a peu. Ils s'y trouvent le mieux du monde. Il y a dans le parc quantité d'oiseaux rares qui ont de suite conquis le cœur de ma tante. Il y a aussi un singe que, naturellement, elle a pris en affection.

— Et Robert et Germaine, que deviennent-ils dans cette combinaison ?

— Robert reviendra sous peu et nous l'hébergerons. Germaine restera là-bas. C'est ennuyeux d'être séparé d'elle, mais nous la reverrons aux vacances. »

II

PIVERT

C'EST un dimanche et l'on est à table chez tante Météore. Il y a là, outre Léon et Lina qui, on le sait, habitent avec elle : Henri, son frère André, un enfant de treize ans, et leur sœur Laure, âgée d'une dizaine d'années, comme Lina ; miss Eva Mac Calloc et sa jeune sœur Nelly qui va avoir douze ans ; enfin, Louis Le Moing, pour ses camarades : Pivert.

C'est un garçon d'environ quinze ans et demi, grand, bien découplé, large d'épaules. Une abondante chevelure d'un blond foncé retombe, un peu longue, derrière ses oreilles. C'est une mode de son pays, mais atténuée. Le nez est légèrement recourbé, le front droit, les pommettes saillantes, le menton plutôt carré. L'œil est d'un bleu tirant sur le violet, œil celtique, calme, rêveur et vague d'ordinaire, mais singulièrement pénétrant quand il se fixe.

Il est de manières très simples, mais sans gaucherie aucune.

Mme Dulac avait beaucoup de sympathie pour lui et, souvent, elle l'avait engagé à être moins rare.

Elle lui dit :

« Je crains que M. Poinsardet ne vous pousse trop au travail, qu'il ne vous laisse pas assez profiter des jours de congé pour vous reposer. Voulez-vous que je lui demande de vous laisser venir chaque semaine ; les vacances approchent, cela ne saurait nuire à vos études.

— Vous êtes bien bonne, madame, et je vous promets d'être désormais moins rare, car j'ai pleine liberté les jours de congé. M. Poinsardet, lui, les ignore et passé son temps dans sa bibliothèque coupant son travail à intervalles fixes, par une courte promenade dans son jardin.

— Et toute l'existence de ce monsieur est ainsi réglée ? demanda miss Eva.

— Oui, mademoiselle.

— Mais cette manière d'être doit jeter de la tristesse dans son intérieur.

— Il n'en est rien, je vous assure, mademoiselle. Aux heures où l'on se trouve réunis, c'est-à-dire aux repas et dans la soirée, il règne parmi nous

une réelle bonne humeur, on plaisante très volontiers, même la pauvre Mme Poincardet, cependant si mal portante. »

Alors Léon :

« Vous le voyez, ma tante, la plaisanterie a droit de cité même chez M. Poincardet ; du reste, en classe, il y avait des moments où il n'était pas ennemi d'une douce gaieté.

— Ses plaisanteries ne doivent rien avoir de commun avec les tiennes. Figurez-vous que l'autre jour, il m'a demandé une de mes bagues pour la faire dissoudre dans du mercure.

— Je ne parlais pas sérieusement.

— Je veux bien le croire. »

Et s'adressant à Louis Le Moing :

« Vous m'avez promis d'être moins rare à l'avenir. Je désire donc que vous soyez des nôtres chaque semaine. C'est que, voyez-vous, j'ai idée que si M. Poincardet vous octroie liberté complète les jours de congé, vous en usez moins pour vous distraire que pour travailler.

— Il en sera comme vous le désirez, madame, puisque vous y mettez cette insistance dont, vraiment, je vous suis bien reconnaissant. Mais ne croyez pas que je m'astreigne à une besogne trop intensive. Il s'agit plutôt d'occupations qui sont des délassements. Ainsi, une partie de nos loisirs est consacrée à la botanique et à la littérature anglaise. Bien que Bas-Breton, je goûte beaucoup tout ce qui a trait à l'Angleterre. »

A ces mots, Nelly eut un soubresaut et elle se prit à dire :

« J'aime mieux ce qui a trait à l'Irlande ; je ne l'ai jamais vue, ma pauvre patrie, et je ne la verrai sans doute jamais, mais j'ai le culte de notre vieille langue nationale.... Erin go bragh¹.

— Mais la vieille Angleterre, pour laquelle vous venez de témoigner peu de sympathie, vous en cultivez la langue tout comme moi, avec cette différence pourtant que vous la possédez beaucoup mieux.

— Il faut bien puisque, plus tard, je donnerai des leçons d'anglais comme Eva. J'aurais préféré la musique, mais Eva m'a dit que c'est beaucoup plus difficile, que c'est très coûteux, et que l'on est très long avant d'arriver à des résultats, de pouvoir enseigner. Je la crois : Eva a toujours raison. »

Miss Eva eut un sourire et un geste de dénégation et Mme Dulac ces mots :

« Votre sœur a en effet raison, mon enfant, et vous, ce que vous venez de dire est bien gentil pour elle. Il ne faudra jamais cesser de vous guider sur

cette jolie parole de vous, Eva a toujours raison ; et suivre en toutes circonstances les conseils de votre sœur. »

Alors Henri :

« Tu vois, André, l'aîné a toujours raison. Grave cela au plus profond de ta mémoire.... Entends-tu ?

— Tu dis ?

— Je dis que l'aîné a toujours raison. Ce précepte émane de miss Nelly, et il a reçu l'approbation de tante Météore, une autorité, je pense.

— Je n'avais pas entendu, je mangeais.

— Glouton !

— J'ai grand appétit et je mange tant que j'ai faim, ce n'est pas de la gloutonnerie, cela.

— En tout cas, tu as compris que j'ai autorité sur toi, n'est-ce pas ?

— Et l'autorité de tes parents, qu'en fais-tu ? lui demanda Mme Dulac pendant qu'André continuait à manger.

— Ce que j'en fais ? mais pas litière, assurément. Je ne la conteste nullement, cette autorité. La mienne ne vient qu'après ; c'est une sous-autorité. Et elle ne s'exerce que pour le bien d'André. Je voudrais lui mettre un peu de vif-argent dans les veines, lui donner quelque goût pour le travail intellectuel ; sinon, il ne passera jamais son baccalauréat, jamais !

— S'il y en a un pour les choses qui se mangent, je le passerai.

— Il n'y a pas de baccalauréat d'alimentation, et tu penses bien qu'on ne le créera pas à ton intention. »

Et après un court silence, il reprit d'un ton comiquement navré :

« Décidément, il n'a pas d'étoffe, ce garçon ! Il ne pourrait avoir de carrière que s'il n'avait pas de fortune ; celle de cuisinier, car s'il aime à manger, il s'intéresse grandement aussi à la préparation des victuailles.... Je me demande ce qu'on fera de lui plus tard !

— André a un bon petit cœur et tu as tort de le malmener, observa Mme Dulac.

— Je ne conteste pas qu'il ait bon cœur, très bon cœur même ; ainsi, bien qu'il soit porté sur la bouche, plus de la moitié de son argent passe à des enfants pauvres ; et il pousse la sollicitude jusqu'à leur recommander d'acheter des petits pâtés plutôt que des brioches ou autres gâteaux d'aspect attirant et alléchant, parce que le pâté est plus lestant. Et je ne le malmène pas, mais j'essaie, en procédant avec une sage prudence, de l'amener à s'intéresser à autre chose que la mangeaille. »

Alors Louis Le Moing :

« Tu as raison de n'employer avec lui que ces doses homéopathiques. Ce qui lui conviendrait, ce serait la vie au grand air, dans la campagne, la vraie campagne. Il y a là bien des choses auxquelles il prendrait goût. »

Et Henri de s'exclamer :

« Ah ! ah ! le futur docteur qui laisse passer le bout de l'oreille. Dans son zèle, il prédile avant que les successeurs de Sangrado, de Purgon et de Diafoirus aient prononcé le

Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore....

Léon allait faire chorus, mais Mme Dulac ne lui en laissa pas le temps. Elle se leva de table.

André fut le dernier à l'imiter.

Au salon, il se joignit à Laure, à Lina et à Nelly qui s'étaient groupées autour de miss Eva Mac Calloch.

Les jeunes gens causaient entre eux.

Bientôt, entendant Louis raconter que M. Poinsardet s'était encore efforcé, tout récemment, de l'amener à entrer dans l'enseignement, Mme Dulac lui dit :

« Mais, mon ami, il me semble que M. Poinsardet a raison contre vous. La carrière universitaire vaudrait certainement mieux pour vous que celle de la médecine comme vous vous proposez de la pratiquer.... Peut-être, plus tard, regretterez-vous de ne pas avoir suivi les conseils de votre professeur.

— Je suis très peiné, madame, de ne pas avoir les mêmes vues que vous et M. Poinsardet au sujet de mon avenir, mais je ne pense point que ce regret me vienne jamais de m'être fait médecin, bien que cette profession doive être pour moi, je le sais, beaucoup moins lucrative que l'autre, puisque je serai médecin de campagne dans un pays pauvre. Le docteur n'est plus jeune, et d'ici que je sois à même d'exercer, il ne s'écoulera que trop d'années. Il sera bien heureux quand je retournerai définitivement auprès de lui. Assurément, si je prenais un autre parti, il ne se plaindrait pas, mais combien il serait affecté et je ne veux pas que cela se voie. Je lui dois

tout, je ne lui causerai pas ce chagrin.... Et puis, ce pays de là-bas m'attire, j'en subis la fascination. Et vous vous expliqueriez cette attraction, je pense, si vous connaissiez par le détail ce coin de Bretagne très peu fréquenté par les touristes. Peut-être auriez-vous comme moi l'impression que les journées semblent vite passées. Mais, par exemple, s'il y a, au moins à mon sens, des moyens agréables d'employer son temps ; la vie est simple et rustique. La nôtre ne diffère que fort peu de celle des fermiers des environs, lesquels ne sont pas des fermiers cossus. Du reste, le docteur est autant cultivateur que médecin. »

Elle se leva de table.



A ce moment, Léon qui, depuis quelques instants, tambourinait sur son front avec un de ses doigts, geste à lui familier quand il cherchait la solution d'un problème, s'adressa ainsi à Mme Dulac :

« Ma tante, je viens de ruminer une idée qui, je l'espère, aura votre approbation.

— Je n'en jurerais pas. On ne sait jamais si tu parles sérieusement.

— Il s'agit d'une riche idée.

— L'expression est peut-être empreinte d'exagération et, en tout cas, elle ne m'apprend rien du tout.

— Je formule, je m'explique, je dégage l'inconnue, je vais droit au fait. Il faudra que, pendant les vacances, je pousse dire un bonjour à l'ami Louis et au docteur Kerlivio avec qui je désire faire connaissance. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Mais aucun et nous fixerons tout à l'heure vers quel moment des vacances aura lieu cette excursion. »

Louis tendit la main à Léon et d'un ton où perçait une émotion joyeuse.

« Voilà qui me fait plaisir, très grand plaisir, et je t'assure que le docteur sera enchanté de ta visite qui, je l'espère, ne se bornera pas à un simple bonjour. Songe que le pays est pittoresque, que ses habitants sont d'une allure qui n'est pas banale et qu'il y a, là-bas, diverses choses susceptibles de piquer la curiosité d'un futur ingénieur.

— J'ai un autre plan à proposer, cela d'accord avec les autorités familiales, dit alors Henri. Nous allons passer les vacances dans une propriété dont mon père vient de faire l'acquisition et qui est voisine de celle de ma tante Gavay. Tante Dulac, Léon et Lina sont des nôtres. Tu viendras avec nous, n'est-ce pas ? On compte sur toi.

— Riche idée, très riche idée, beaucoup plus riche que la mienne et qui a l'avantage de pouvoir se concilier avec elle ! » s'exclama Léon.

Et comme Louis, très ému, ne répondait pas à Henri, Léon se prit à crier :

« Qui ne dit rien consent ! Affaire entendue, conclue, réglée ! Je te reconduirai en Bretagne avec Henri. »

Celui-ci acquiesça d'un signe de tête.

Louis continuant à garder le silence, Mme Dulac lui dit :

« C'est ainsi que nous avons arrangé les choses. Vos amis se font un plaisir de vous avoir. C'est oui, n'est-ce pas ?

— Ce serait bien tentant, madame.

— Eh bien ! laisse-toi tenter, lui dit Henri.

— Oui, bien tentant, mais aussi très égoïste.

— Mais quel égoïsme peut-il y avoir à procurer à des amis le plaisir de passer les vacances avec eux ? Et puis, futur docteur, tu auras dans la personne du père de Robert un intéressant sujet d'observation. C'est le plus distrait des hommes, l'oncle à la chambre d'argent. Avec lui, tous les médecins, ceux genre tant pis comme ceux genre tant mieux, ont perdu leur latin. Il faut dire que ses distractions datent de loin. Imagine, et il y a bien des années de cela, qu'au début d'une course qui devait être longue, il s'aperçut qu'il avait mal au pied. Il fallait que la douleur fût forte pour qu'il

eût cette sensation. Il continua néanmoins. A son retour, il s'avoua que, décidément, il avait très mal au pied et se fit ôter son soulier. On y trouva... une cuiller à café. Tu penses dans quel état était son pied et la cuillère.

— Farceur.

— Mais non, la chose est vraie.

— Elle l'est en effet, observa Mme Dulac, et M. Gavay est coutumier de bien d'autres distractions plus ou moins extraordinaires. »

Puis elle ajouta :

« Dans les moments où il est comme tout le monde, ou à peu près, il vaudrait mieux que M. Gavay prît un point d'appui en lui-même pour tenter de lutter contre cette calamité, au lieu d'en plaisanter avec esprit, je le veux bien, et de se délecter à narrer ses distractions. Et s'il trouve du plaisir à les raconter, il ne faut pas s'étonner que d'autres, dans la famille, en fassent autant.

— Mais, ma tante, observa Léon, cette bonne humeur est peut-être un indice qu'il y a encore de la ressource et que la guérison de M. Gavay n'est pas impossible. S'il broyait du noir, son état serait plus grave, il me semble. »

Mme Dulac intervint.



Peu après, comme Louis se préparait à prendre congé et que Léon et Henri qui avaient appelé Laure et Lina à la rescousse, insistaient pour qu'il leur promît formellement de passer une partie des vacances avec eux, Mme Dulac intervint ainsi :

« En vous disant que nous comptions sur vous, il était sous-entendu, cela va de soi, que c'était si le docteur y consentait et nous ne doutons pas qu'il ne vous accorde cette permission.

— Madame, je sais bien qu'il ne me refusera pas son consentement, mais lui qui se faisait une joie de me revoir....

— Enfin, nous avons encore le temps de tout arranger.

— Oh ! madame, le docteur ne soulèvera aucune difficulté, mais je vous demanderai de me laisser choisir le moment de lui faire cette demande.

— J'y consens. »

III

A LANVERIAN

C'EST vers l'extrémité du département du Morbihan avoisinant le Finistère, à l'ouest du hameau de Kerroch, qu'entourent des champs et des prairies peu étendus, enceints de levées de terre ou de murs de pierre sèche avec, toujours, une bordure de chênes nains. Au milieu de landes dont, par endroits, des foisonnements de bruyères corrigent un peu l'aspect sauvage, des semis de sapins et des cultures, régulièrement disposés en parallélogrammes, et, plus loin, un bois de sapins où s'encadrent quelques champs de blé noir.

Un ravin peu profond et peu large s'enfonce dans le bois de sapins. Il est parallèle au rivage.

Contre la berge nord de ce ravin, la plus élevée et qui fait face à la mer, est adossée une habitation longue et basse, qui n'atteint pas le sommet de la paroi rocheuse à laquelle elle s'appuie, mais qui, par-dessus la berge opposée qui est plus basse, a des vues sur la mer et l'espace intermédiaire. C'est une solide construction de granit, dont le rez-de-chaussée, dépourvu de porte, est percé de petites fenêtres carrées. A l'étage supérieur, plus libéralement éclairé, on accède par un massif escalier de bois de chêne, peint en rouge sombre. Le toit est peu incliné, afin de donner moins de prise au vent ; et pour plus de sûreté, on l'a lesté, par endroits, de fortes dalles de granit.

Presque immédiatement derrière cette construction, plus semblable à un blockhaus qu'à une maison d'habitation, mais qui défie les tempêtes, des sapins ; à droite et à gauche, à une certaine distance, aussi des sapins, qui forment comme deux promontoires sombres. Entre ces promontoires, s'étend un potager, divisé en quartiers réguliers soigneusement entretenus, ce qui fait contraste avec l'aspect négligé des jardins du village voisin.

La salle principale de l'habitation dont nous venons de décrire l'apparence extérieure est meublée d'un très ancien mobilier breton, en chêne peint de rouge clair. Sur les bahuts bas, à rosaces et à colonnettes, sur les coffres, quelques cuivres et quelques faïences ; aux murs, de même.

Dans cette salle, va et vient, examinant les endroits encore libres le long des murailles, enlevant quelques lourds escabeaux qui y sont adossés, un homme de plus de soixante ans, à la physionomie empreinte de bonté et d'énergie, qu'encadrent une abondante chevelure blanche tombant presque jusqu'aux épaules, et de courts favoris blancs. Il est vêtu de noir, et son costume comporte d'assez larges concessions à la mode du pays.

Bientôt, il passe dans la salle voisine, qui servait de cuisine, et ne tarde pas à reparaître, portant, avec l'aide d'une vieille bonne, vêtue, elle, sans aucune compromission avec les modes françaises, une statue de bois, un peu plus grande que nature, et la place dans un des endroits libres le long du mur. Puis il recommença jusqu'à ce qu'il eût ainsi disposé sept statues.

Ensuite, il se mit à examiner l'effet produit par ces statues, travail breton de la fin du XVI^e siècle.

C'étaient des apôtres, dont les traits étaient ceux de purs Bas-Bretons. Elles étaient peintes de couleurs qui, dans le temps, avaient dû être vives, mais qui, maintenant, étaient très atténuées, ou même avaient disparu par endroits. Et le chêne dans lequel on les avait taillées, bien que ce fût du chêne noir, avait lui aussi subi plus d'une avarie. Bien des mains étaient réduites à l'état de moignon, beaucoup de pieds écourtés, d'épaules tombantes, d'oreilles amincies ou cassées ; de mentons aplatis, de nez brisés ; toutes les bouches et tous les yeux étaient agrandis. Nonobstant, ces vieux spécimens d'un art primitif et naïf, mais qui savait arriver à l'effet, en produisaient encore, bien qu'ils ne fussent plus placés dans le cadre pour lequel ils avaient été faits : le porche d'une modeste église de campagne.

Le docteur allait rentrer dans sa cuisine où une attraction semblait l'attirer, quand survint une femme de grande taille, d'une maigreur excessive, s'aidant pour marcher d'une longue canne en forme de houlette.

Elle portait des vêtements noirs, râpés, mais très propres, et, malgré la chaleur, un ample manteau dont le capuchon lui enveloppait la tête.

Son allure indiquait que ce n'était pas une paysanne.

D'autre part, il était assez malaisé de déterminer l'âge qu'elle pouvait avoir.

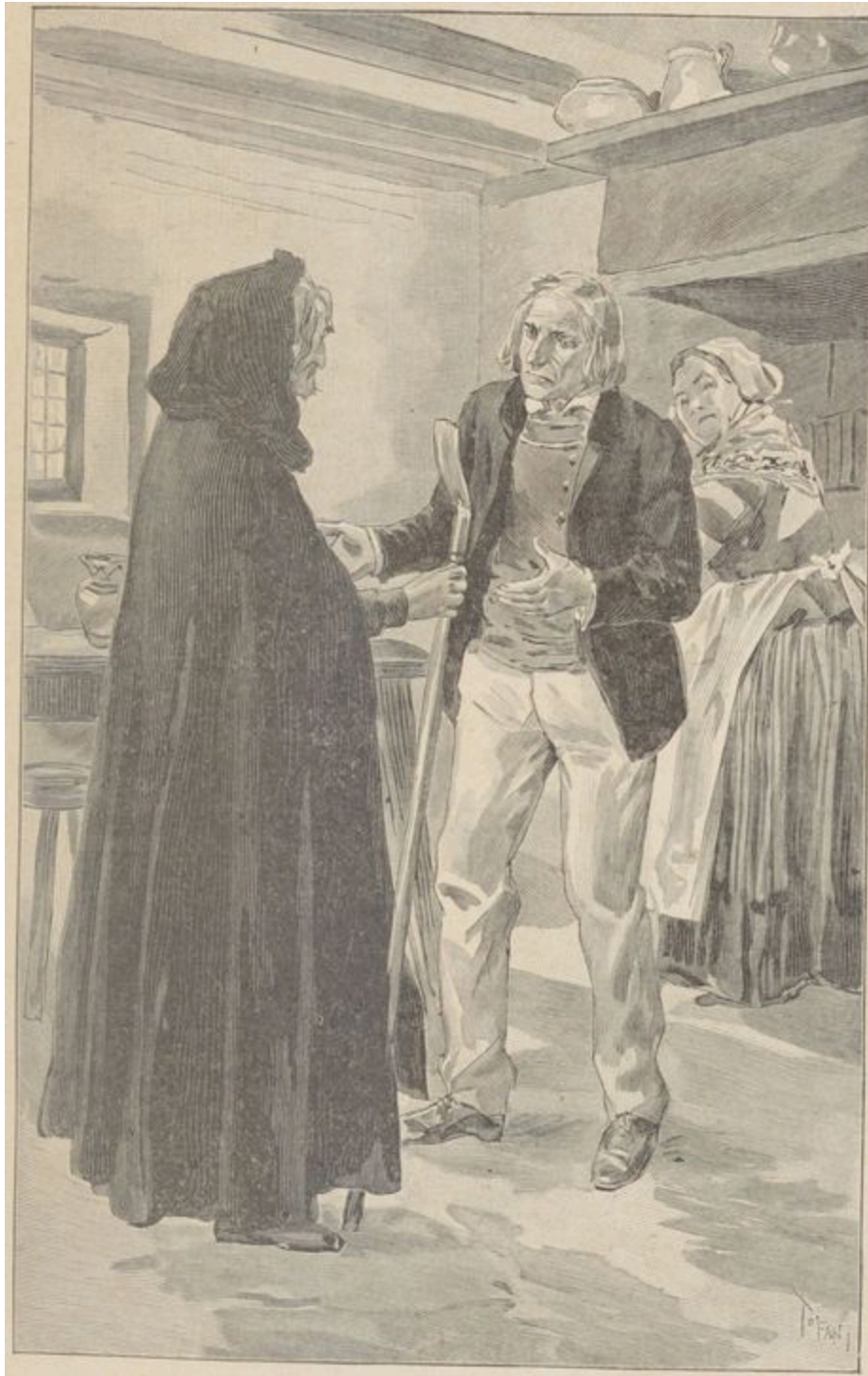
Elle avait le teint blafard, les lèvres blêmes, les pommettes saillantes, le menton proéminent et décharné, le nez en bec d'aigle, les yeux creux et brillants, ombragés par de larges sourcils jaunâtres, et, du capuchon qui lui couvrait la tête, émergeaient de chaque côté du visage, de courtes mais abondantes mèches de cheveux poivre et sel.

« Et votre fille, madame Swiney, lui dit le docteur, après lui avoir avancé un escabeau, pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ? Serait-elle malade ? »

Elle fit un signe négatif, ensuite un signe affirmatif, mais bien peu accentué.

Le docteur, qui connaissait de longue date Mme Swiney et sa fille Blanche, une personne d'une trentaine d'années, comprit que celle-ci n'était ni mieux portante ni plus souffrante que de coutume, et crut qu'elle était restée auprès du menhir du Talud, endroit qu'elle affectionnait, et où elle passait souvent de longues heures, quand le temps était beau, occupée à dessiner ou à travailler à de menus ouvrages ; pendant que sa mère, alerte et infatigable en dépit de ses infirmités et de sa santé précaire, parcourait les environs, s'arrêtant parfois, non pour causer avec les gens qu'elle rencontrait, car elle était peu communicative, mais pour contempler, mélancolique et navrée, les champs et les petites fermes qui avaient jadis appartenu à sa famille.

Elle portait des vêtements noirs.



« Auriez-vous besoin de quelques petits conseils médicaux, madame Swiney ? » demanda-t-il par acquit de conscience, car il savait que la vieille

dame s'opiniâtait à nier son état maladif, pourtant assez visible : elle semblait minée par la fièvre.

Elle répondit par un geste de dénégation ; puis, d'une voix plutôt gutturale :

« La mère Lescouassec est malade, Blanche est demeurée auprès d'elle. »

Alors le docteur, à mi-voix :

« La mère Lescouassec, j'aurais dû le deviner. Délabrée comme elle l'est par la boisson, la maladie la guettait. »

Ensuite, d'un ton empreint d'une bonté émue :

« Pourquoi, madame Swiney, malgré la fâcheuse influence que cela a exercé sur votre santé, car vous avez beau le nier, vous n'êtes pas bien portante, et sur celle de Mlle Blanche, vous obstiner à habiter cet endroit malsain, l'un des plus malsains de la contrée, dans le voisinage de ce marais puant, nauséabond, pestilentiel, rendez-vous de myriades de moustiques ? Sans compter que les environs en sont déserts, et qu'à un autre point de vue, il est très dangereux. Quelque jour, voyez-vous, vous disparaîtrez l'une ou l'autre, peut-être l'une et l'autre, dans les fissures qui se produisent parfois dans les mailles du réseau d'herbes qui le recouvrent, ou dans une des mortes² qui en agrémentent les bords.... Vous seriez si bien dans la maisonnette de la sapinière. »

Cette proposition, bien que faite avec toute la persuasion qu'il était capable de déployer, il n'osait pourtant se bercer de l'espoir de la voir agréer : car, maintes fois déjà, il avait parlé en ce sens, avec les mêmes arguments, à Mme Swiney,

En effet, elle fit comme si elle ne l'avait pas entendu.

Une demi-heure environ après le départ de Mme Swiney, le docteur et sa vieille domestique, Marie-Louise, occupés à rectifier la position de certaines des statues que l'on sait, éprouvèrent une agréable surprise en voyant entrer Louis Le Moing, qu'ils n'attendaient que dans deux ou trois jours.

Et le docteur, après l'avoir embrassé et poussé vers Marie-Louise :

« Vraiment, tu as eu une bonne idée de nous surprendre ainsi.... Tout d'abord, en entendant des pas sur l'escalier, j'ai cru que c'était un client.... Je suis bien content que Poinsardet ne t'ait pas retenu plus longtemps.... Mais sais-tu que tu n'as pas l'air d'avoir besoin que la Faculté s'occupe de toi ?... Quelle carrure, quelle taille ! tu es plus grand que moi ! Pourtant, tu as pioché en conscience, puisque tu nous reviens muni du baccalauréat ès

sciences et de la première partie du baccalauréat ès lettres. Et il t'a fallu une dispense d'âge ; c'est bien, très bien !

« A propos, je viens de voir Mme Swiney, et j'allais, tout à l'heure, plutôt que d'attendre le soir, pousser jusque chez elle, à cause de la mère Lescouasse qui, je le crains, est très mal en point.... Tu dois être fatigué ?

— Mais non, je me suis reposé à Lorient, en attendant Le Porz, de Guidel, que j'avais rencontré à la gare, et qui m'a conduit dans sa voiture jusqu'à Plœumeur, où j'ai laissé mon bagage. Il voulait faire un détour pour m'amener ici, mais j'ai préféré venir à pied, afin de mieux vous surprendre.

— C'est que j'irai à pied. La Ruade est au vert, assez loin, et le temps qu'on aille la chercher....

— Mais je suis prêt à faire la route à pied. A quand, le départ ?

— Oh ! d'ici un quart d'heure, pour que tu puisses souffler un peu, car la route est assez longue.... Nous allons manger quelques crêpes de sarrazin et boire quelques verres de cidre. Il n'est pas assez tard pour que cela fasse tort au souper ; et puis, cette course à pied nous aiguisera l'appétit. »

Et à Marie-Louise :

« Vous savez, Marie-Louise, on tue le veau gras, pas le veau, s'entend, car il n'est pas gras et ne constitue encore qu'un soupçon de veau, mais certaine volaille dûment gavée et pâtonnée. Dorée au feu de bois, pas bronzée ; un beau ton d'or légèrement bruni. Et puis, quand Jean-Claude reviendra, vous l'enverrez chez Jean-Léon quérir quelque poisson de choix et un crustacé d'allure respectable, homard ou langouste. Et des cruchons de cidre du bon coin, comme celui-ci ; et du bordeaux retour des Indes, celui dont m'a fait cadeau le capitaine Esvan ; du café impeccable et de la vieille eau-de-vie. Branle-bas complet, enfin ! »

Pendant qu'au travers des bois de sapin et de la lande ils se dirigeaient vers la demeure de Mme Swiney, le docteur tira une lettre de son portefeuille et la tendit à Louis avec ces mots :

« La mère de Jean-Marie me l'a apportée aujourd'hui même et me l'a laissée pour que tu puisses en prendre connaissance. Tu la lui rapporteras quand tu passeras du côté de chez elle. Tu ne perdras pas ton sérieux, surtout.

Pendant la lecture de cette lettre, Louis dut s'interrompre plusieurs fois : il riait aux larmes.

Quand il eut terminé cette lecture et repris son sérieux, le docteur le mit au courant des dernières nouvelles du pays.

A ses questions au sujet de Mlle Blanche, il répondit :

« A proprement parler, elle n'est ni malade ni très bien portante ; mais, quand j'aborde ce sujet avec sa mère, je ne me fais aucun scrupule d'exagérer ; car enfin si son état ne présente actuellement rien de grave, cela peut ne pas durer et la situation se modifier en mal.

« Est-ce à cause de ce que j'ai dit à Mme Swiney ? mais, depuis un certain temps, déjà, il semble qu'elle ait quelque tendance à convenir que la santé de sa fille pourrait être meilleure. Si je m'exprime ainsi, c'est qu'il n'y a pas eu de sa part aveu formel et explicite, car elle commence toujours, quand j'aborde cette question, par m'opposer une dénégation par geste ; ensuite c'est une adhésion, aussi par geste, mais ce dernier geste est beaucoup moins marqué, beaucoup moins accusé que le premier.

« Y a-t-il là un indice que, lentement, très lentement, un travail s'opère dans son esprit, tendant à modifier certaines de ses idées ? Espérons-le. En tout cas, tout à l'heure encore, elle a fait la sourde oreille quand je lui ai offert à nouveau d'aller s'établir dans la maisonnette de la Sapinière.

— Combien Mlle Blanche serait plus heureuse si elle épousait notre ami Jacques !

Le bizarre personnage se retira.



— C'était la solution indiquée. Malheureusement, Mme Swiney est toujours irréductible. Elle ne démarre pas de son objection : « Une Swiney épouser un fermier, fils de

« fermier, dont les ancêtres, qui pis est, ont été tenanciers

« des Swiney ! » Enfin, je ne perds pas de vue cette combinaison, et c'est pour cela que, de temps à autre, je propose à Mme Swiney de venir habiter la petite maison de la sapinière. Si elle acceptait, le plus fort serait fait ; car, pour moi, si elle se décidait à s'établir près de chez Jacques, c'est qu'elle consentirait, en principe, à son mariage avec sa fille.

« Si tu vois à placer quelques conseils au sujet de cette maisonnette, n'y manque pas. »

A peine furent-ils rentrés que le docteur s'écria :

« A table, à table ! J'ai l'estomac dans les talons, et il doit en être de même pour toi. Pourvu qu'il ne vienne pas de clients et que nous puissions souper en paix !... Je crains bien que la volaille baptisée veau gras n'ait revêtu une patine de bronze ; mais c'est égal, dorée ou bronzée, j'y ferai honneur. »

Le repas touchait à sa fin quand apparut un personnage étrange.

C'était un homme de petite taille, mais pas un nain, avec des bras plutôt longs, des jambes courtes et arquées, marchant en se dandinant, en oscillant de tribord à bâbord. Il avait la tête étroite ; sa mâchoire inférieure était très proéminente. Il avait des cheveux rares et durs, plus semblables à des soies de sanglier qu'à des cheveux. L'œil était terne, fixe, sans nulle lueur d'intelligence.

Job Follet, comme on l'appelait dans le pays, ne venait pas en qualité de client. Il salua le docteur et Louis d'un bonsoir rauque et se dirigea vers la cuisine d'où il ne tarda pas à sortir muni de quelques victuailles. Le docteur y ajouta un peu de tabac. Et le bizarre personnage se retira après avoir lancé un nouveau bonsoir aussi rauque que le premier.

Il lui arrivait parfois de se présenter ainsi, vers l'heure du souper, chez le docteur dont il était quelque peu voisin, car il gîtait habituellement dans une des grottes de la falaise rocheuse située à l'ouest de la pointe du Talud.

IV

SCIPION

LE surlendemain du départ de la famille Julliard pour le Berry, Mme Dulac recevait de Mme Julliard, sa belle-sœur, la lettre suivante.

« Ma chère Marthe,

« Je regrette d'être obligée de te demander de retarder votre arrivée d'une huitaine, délai nécessaire pour mettre notre principale habitation — car il y en a deux — à peu près en état. Pendant ce temps, nous continuerons à habiter chez mon frère.

« Je ne t'étonnerai pas en te disant qu'il est toujours le même, à la fois désespérant et amusant. Hier soir, Henri, qui était assis à ses côtés, causant à bâtons rompus avec lui, poussa tout à coup cette exclamation : « Diable ! mon oncle, tu

« viens de me pincer les bras deux fois et la seconde fois de

« la bonne façon. » Et mon frère de lui répondre en se tenant les côtes :

« Mais je n'en avais pas l'intention, je croyais

« opérer sur moi-même, car je ressentais une démangeaison

« au bras ; comme elle ne cessait pas, et je comprends main-

« tenant pourquoi il en était ainsi, j'ai employé les grands

« moyens, j'ai agi fortifier in re³. Ah ! ah ! ah ! elle est bien

« bonne ! Ce que c'est que d'être distrait. »

« Élodie est toujours la même, elle aussi, c'est-à-dire l'indolence personnifiée. Elle est très heureuse de m'avoir chez elle, en attendant que je sois sa voisine, mais elle ne s'ingénie en rien à m'aider. Après son premier déjeuner qu'elle prend tard, elle va, en compagnie d'un nègre qui porte des friandises, visiter quantité d'oiseaux exotiques occupant une douzaine au moins de cages réparties en divers endroits du parc. Dans l'après-midi, elle s'abandonne aux douceurs de la sieste ; puis, lorsque le soleil est moins à craindre, nouvelle visite aux oiseaux exotiques. Le soir, elle s'informe distraitemment des faits et gestes de Robert et de Germaine au cours de la

journée, jette un coup d'œil sur quelques journaux et, ensuite, se laisse bercer par la conversation des autres.

« Outre ses fonctions avicoles, le nègre, un phénomène, sert de mentor à un singe. Le nègre est bête et le singe ne l'est pas, mais ceci ne compense pas cela.

« Tâche donc d'amener avec toi miss Mac Calloch. Elle consentirait sans doute à s'occuper de Germaine pendant les vacances, car Germaine n'a plus d'institutrice. Son Allemande est partie il y a quelques jours. Elle n'a pas fait long feu : son flegme et la turbulence de Germaine ne pouvaient s'accorder ; et, dans les derniers temps, lorsque la petite avait un accès de turbulence, cette singulière pédagogue, avec le calme le plus olympien, lui arrachait, malgré qu'elle regimbât, un, deux ou trois cheveux ou plus, suivant la gravité des cas. Finalement elle a déclaré avec son flegme habituel à Élodie que cette méthode, la meilleure qu'elle connût pour réprimer l'indocilité de la jeunesse, n'ayant pas réussi, elle se retirait. Et elle s'en est allée pour appliquer sa méthode sur d'autres têtes.

« Je suis aux prises, ici, pour notre installation, avec bien des difficultés.

« Le mobilier indiqué par l'inventaire existe bien et se trouve en très bon état, mais il est comme en magasin, par classe de meubles et d'objets, et Dieu sait s'il y en a. Tous les matelas sont en piles, ainsi que les couvertures, les tapis, les rideaux, etc., etc. Les commodes sont dans une pièce, les tables dans une autre ; de même pour les fauteuils, les chaises, les armoires, les lits et le reste. C'est d'un bel ordre, mais quel embarras pour retrouver les éléments épars du mobilier d'une pièce, et aussi pour les disposer à leur place normale ou de multiples autres choses sont entassées. Et qui pis est, le mobilier des deux habitations a été centralisé dans une seule, la plus importante, afin de faciliter l'entretien et la surveillance. »

Le groupe des jeunes alors réunis sous le toit de M. Gavay était dans les meilleurs termes avec le nègre phénomène qui servait de mentor au singe appelé Sylphe, avec Sylphe lui-même et avec un chien du nom de Sam qui s'était pris d'affection pour le singe, lequel le payait de retour.

Les deux amis se rendaient chaque matin au potager où ils faisaient en conscience une cure de fruits et de légumes choisis.

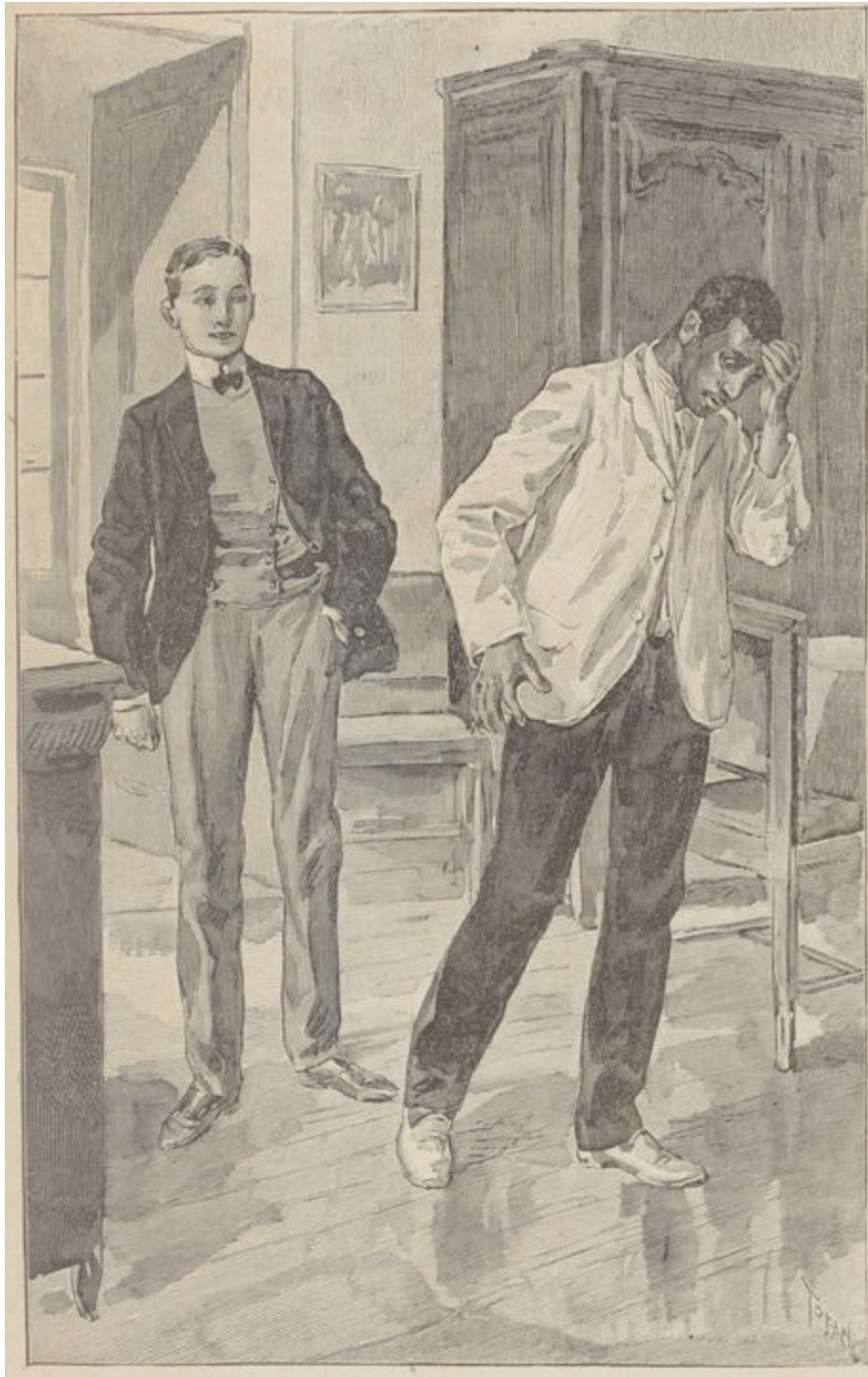
Et c'était du dernier drôle de voir Sylphe passer en revue les fraisiers, les framboisiers, les groseillers et les arbres fruitiers pour découvrir les fruits qui pouvaient encore s'y trouver, car ils en étaient très friands, s'en

administrer tout d'abord, puis en donner à son camarade à quatre pattes ; ou lui lancer du haut des arbres une partie de son butin après avoir eu soin d'en retirer les noyaux ; ou bien encore, écosser les petits pois, en savourer quelques-uns, et, ensuite, en présenter, plein la main, à son ami qui les prenait doucement.

Ajoutons que Sam mettait la plus grande complaisance à servir de monture à Sylphe, lequel aimait à se faire véhiculer sur son dos.

Quant au nègre, qui avait dans les dix-sept ans, c'était un albinos. Son cou, ses oreilles, son cuir chevelu étaient noirs, d'un beau noir ; mais, à partir du sommet du front, de l'extrémité des joues et du bas de la mâchoire inférieure, la couleur de sa peau allait en déteignant, passant du noir au gris, puis devenait d'un gris de plus en plus clair, teinte qui, au bout du nez, tournait presque au blanc. Et la dégradation des teintes était semblable à celle d'un lavis bien fait, et absolument symétrique pour chaque moitié du visage.

Scipion s'éloigna, la main a son front.



Par malheur, la tête étrange dont la nature avait doté le jeune nègre, tête qui ne manquait pas de caractère, était affectée de tares dont ladite nature n'était en rien responsable. Et il ne s'agissait pas de tatouages, mais de

sérieuses cicatrices de brûlures, tant sur le visage et le cou que sur les oreilles et le cuir chevelu qui, par endroits, était à peu près dégarni de cheveux. Les mains et les avant-bras portaient aussi des cicatrices du même genre.

« Moi être tombé dans le feu. »



Le jour de son arrivée, Henri avait eu avec lui le dialogue suivant :

« Salut, monsieur.

— Bonjour, Scipion. Si tu n'es pas Africain, c'est dommage.

— Mais moi pas Africain, moi Français, moi né à Martinique.

— C'est dommage, non pas que tu sois Français, mais que tu ne sois pas né en Afrique. L'Africain, cela aurait fait un joli surnom.

— Un surnom, mais moi en avoir déjà un : dur à cuire..

— Il n'est pas mal, ce surnom, mais il ne vaut pas l'autre.... Dis donc, est-ce qu'ils ont voulu te manger en rôti, tes confrères les gentlemen nègres de là-bas ?

— Eux pas manger autres noirs, ni mulâtres, ni quarterons, ni blancs, ni même Chinois ; eux pas avoir rôti moi, mais moi m'être rôti moi-même.

— En voilà un sport !

— Quoi être, un sport ?

— Un sport, c'est un exercice auquel on se livre pour se récréer, pour s'amuser, mais qui, en même temps, cause de la fatigue ; par exemple : nager, ramer, monter à cheval, se promener dans le feu comme les salamandres....

— Presque cela, presque cela : moi avoir rôti moi en faisant un sport, mais sans vouloir rôti moi.

— Je ne comprends pas bien.

— Allez comprendre. Voilà : nous, un soir, là-bas, à Martinique, avoir fait un feu de joie très grand, très beau ; beaucoup fumée d'abord, puis beaucoup flammes et étincelles. Nous danser autour, chanter autour, sauter par-dessus.

— Tu es tombé dedans.

— Moi sauter par-dessus quatre fois sans tomber dedans. Alors, moi avoir chaud, très chaud, moi tout en eau, et moi avoir bu un peu tafia. C'est bon, tafia. Moi sauter encore et idée venir à moi de faire saut périlleux quand moi au-dessus du feu, mais moi n'avoir fait que la moitié du saut périlleux et moi être tombé dans le feu la tête en bas, en avalant fumée, beaucoup fumée. C'est mauvais fumée, très mauvais ; tafia meilleur. Et flammes brûler cheveux, brûler oreilles, brûler habits, brûler peau ; et, braises rouges se coller sur peau à moi. Pauvre Scipion souffrir beaucoup, souffrir longtemps ; et quand guéri, lorsqu'il a regardé lui dans une glace, lui triste, très triste, car lui devenu très laid.... Pauvre Scipion, pauvre Scipion ! »

Alors, portant la main à sa tête.

« Avant le feu de joie, Scipion était malin, très malin, plus malin que Sylphe qui est très malin ; depuis, plus malin du tout.... Pauvre Scipion, il n'a plus de tête que pour y avoir mal, pauvre Scipion, pauvre Scipion ! »

Et d'une allure lente il s'éloigna, la main à son front et répétant encore :

« Pauvre Scipion, il n'a plus de tête que pour y avoir mal, pauvre Scipion, pauvre Scipion ! »

Ému du récit de cette aventure, Henri n'avait pas songé un instant à s'amuser du langage étrange dans lequel elle lui avait été narrée.

V

SYLPHE

UN des premiers soins du futur archéologue fut de faire une visite en règle du petit castel XV^e siècle qui dépendait de la propriété récemment achetée par son père.

Précédé d'une cour de peu d'étendue, sur laquelle empiète une modeste écurie, le castel a huit mètres de largeur sur sept de profondeur. Il comporte deux étages.

Après en avoir fait deux fois le tour en l'examinant avec soin, Henri, qu'accompagnaient Robert et André, se prit à dire :

« C'est certainement le château le plus minuscule qu'il m'ait été donné de voir. Il est encore solide, heureusement, et n'a besoin que de réparations de détail. Voilà un début tout indiqué pour moi. Je le remettrai en état sans l'abîmer, en restant strictement dans la note de l'époque.

— C'est égal, ajouta Robert, celui qui passait ses jours en ce castel, avec, pour revenu, le modique produit de la ferme attenante, devait se contenter de peu, à moins que, par le gué voisin, il ne gagnât la route qui longe la rivière, pour faire concurrence aux gros gueux et rançonner les voyageurs. »

Lorsqu'ils furent entres, André, à la vue de la vaste cheminée de l'unique salle du rez-de-chaussée, lança cette réflexion :

« Mais on ne devait pas mal manger, ici. Comment expliquer une cheminée de cette ampleur chez des gens n'ayant que peu de chose à se mettre sous la dent ?

— Une cheminée ne sert pas seulement à la cuisson des victuailles, répondit Henri, et l'humidité de cet endroit suffirait pour donner la raison de l'envergure de celle-ci ; mais je crois aussi que l'écuyer ou l'homme d'armes qui occupait ce poste avancé avec un varlet, devait être renforcé, quand il y avait du grabuge dans l'air, par quelques archers ou arbalétriers envoyés du château fort voisin. Et ils apportaient certainement de quoi se restaurer.

— Tout de même, ce qu'ils devaient manger et boire pour pouvoir porter leurs lourdes armures et tout l'arsenal dont ils étaient munis !

— Certes, les gens de guerre de jadis n'aimaient pas à se serrer le ventre et ils pillaient volontiers pour satisfaire leur appétit et leur soif ; néanmoins, les armées d'alors perdaient plus d'hommes par suite des maladies et des privations qu'il n'en tombait sous les coups de l'ennemi.

— J'aimerais mieux être blessé que d'avoir à souffrir de la faim.

— Mais on ne choisit pas, observa Robert, et les deux éventualités peuvent vous échoir. Vois-tu, le bon soldat est celui qui renverse sans hésitation la marmite pour marcher à l'ennemi. A Malplaquet, de nouveaux soldats, qui n'avaient pas à renverser la marmite par la raison qu'ils n'avaient rien à mettre dedans, ont jeté leur pain, eux qui n'en avaient pas reçu depuis plusieurs jours, pour aller se battre. Voilà de vrais soldats. En aurais-tu fait autant ?

— Je serais allé me battre, mais pas si bête de jeter mon pain. Je l'aurais mis dans ma poche.

— Hé ! Hé ! pratique, prosaïque, mais pas poltron.

— Je ne suis pas poltron. »

Pour prouver qu'il n'était pas poltron, André gravit prestement l'escalier de bois en assez mauvais état qui conduisait au premier étage ; puis il commença l'ascension de l'échelle plutôt délabrée qui menait à l'étage supérieur, mais Henri se hâta de l'arrêter.

Il monta le premier et engagea ensuite son frère et son cousin à le rejoindre, mais sans se servir ensemble de l'échelle.

Ainsi fut fait.

Sur le plancher, étaient rangées des têtes d'ail et d'échalote. Ramassant une tête de chaque sorte, Robert les tendit à André avec ces mots :

« Cela a dû te fatiguer et te donner faim, d'exécuter cette grimpe. Tiens, voici de quoi te refaire. On dit que c'est très nourrissant.

— Mais point, cela ne nourrit pas, mais donne faim. Ils en mangent ici pour s'ouvrir l'estomac, pour faire le trou, comme ils disent ; et ils ne mangent pas des gousses entières, ils en frottent un croûton de pain, ils appellent cela du pain goussé. C'est un apéritif sec.

— Tu t'es déjà enquis de ce que mangent les gens d'ici ? tu n'as pas perdu ton temps. Ils mangent du lard aux choux et des choux au lard, n'est-ce pas ?

— Oui, et de la bouillie de sarrasin, des ragoûts de topinambours, de la soupe aux choux.... Il y en a même encore qui mangent de la bouillie

d'avoine. Et puis, il y a un gâteau qui n'est pas mauvais, un gâteau aux cerises. Dommage que les cerises se fassent rares.

— Tu y as goûté ?

— Oui, ce matin, après le premier déjeuner, chez le jardinier. J'étais avec Scipion, Sylphe et Sam. On leur en a offert et à moi aussi. J'en ai accepté un bon morceau de crainte de froisser la femme du jardinier ; et puis, c'était nouveau ; et puis, cela paraissait bon ; et puis, enfin, je me suis dit que le second déjeuner ne serait peut-être pas servi à heure fixe. »

Pendant cette conversation, Henri, tout en riant parfois, examinait avec un intérêt marqué la charpente du toit.

Et quand il eut terminé cet examen, il s'écria :

« J'ai trouvé le joint !

— Quel joint ? demanda Robert.

— La marche à suivre pour explorer cette charpente à la fois solide et légère, œuvre de quelqu'un qui connaissait son métier. Quand je visite une construction ancienne, je ne néglige jamais de me promener dans la charpente. »

Et une fois dans la charpente, il leur cria :

« Ne me regardez pas ainsi bouche bée, il pourrait y tomber des araignées, car il y en a, mais menues, et cela ne serait peut-être pas de votre goût. »

Quand il redescendit, il tira un petit album de sa poche et se mit en devoir de dessiner certains détails de la charpente, mais Robert eut une protestation :

« Non, mon cher, remets ton album en poche, car il est grand temps de rappliquer vers la maison. C'est bientôt l'heure du déjeuner ; et, tu sais, tu es à prendre avec des pincettes : ta figure et tes mains sont genre Scipion ; tes vêtements sont couverts de poussière et de toiles d'araignées et, même, tu as une araignée... dans le dos.... »

Et Henri, tout en retirant son veston et en le secouant :

« Qui veut la fin veut les moyens ; j'en verrai bien d'autres.... Laissez-moi tirer quelques lignes, l'affaire d'un moment, et nous battons en retraite. »

Cette fois, ce fut André qui protesta :

« Quand tu seras à tirer des lignes, tu tireras lignes sur lignes, et nous autres, nous nous morfondrons et nous serons de mauvaise humeur au moment du déjeuner ; or, on doit aborder la table avec gaieté....

— Un instant....

— Eh bien ! reste si tu veux ; moi, je m'en vais avec Robert. J'ai une faim terrible. L'air est très vif, ici, près de la rivière, cela creuse. »

Le soir, quand on posa la question de savoir comment le groupe des jeunes inaugurerait la matinée du lendemain, André, qui avait passé une partie de l'après-midi en compagnie d'un garçon de ferme nommé Éloi, chargé de débroussailler le parc de M. Julliard, demanda à sa mère :

« Veux-tu, maman, que j'aille relever les nasses demain matin ?

— Quelles nasses ?

— Les nasses du fermier. Éloi ira les poser ce soir. Je lui ai aidé à les amorcer avec des limaces enfilées dans un tacot.

— Un tacot ?

— Une baguette, quoi. C'est facile à trouver, des limaces, dans des endroits humides ; et l'on a vite fait d'en avoir une douzaine de brochettes bien garnies. Les anguilles en sont très friandes et l'on fait des pêches splendides : trente ou quarante anguilles, et de belles. Frites dans de l'huile de noix, il paraît que c'est délicieux.

— S'il y a des anguilles, on verra à en profiter quand nous serons installés et on essaiera de ta recette.

— Il n'y a pas que des anguilles : il y a aussi des brochets très gros, gros comme... ma foi, je ne sais pas, des brochets très gros. Éloi en a pêché....

— Je vois que tu n'as pas perdu ton temps, mon bonhomme.

— Et les nasses, est-ce que je pourrai aller les lever ? Avec Éloi qui connaît la rivière comme sa poche, il n'y a pas de danger.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, mais j'aimerais mieux que quelqu'un t'accompagnât. Henri, cela ne te dit rien d'aller avec ton frère ?

— Je me proposais de l'accompagner sans l'accompagner, c'est-à-dire d'aller me promener au bord de la rivière. Je ne l'aurais pas perdu de vue ; mais, puisque tu le désires, j'irai en bateau avec lui.... Viendras-tu, Robert ?

André avait passé l'après-midi en compagnie d'un garçon de ferme.



— Naturellement, je ne suis pas ennemi de la pêche ; mais je ne suis qu'un pêcheur vénial, si je puis m'exprimer ainsi. Germaine, elle, prétend que ce sport paisible ne convient qu'aux fonctionnaires retraités, aux gens hors d'âge ou faibles d'esprit.... »

Alors M. Julliard :

« Et moi qui ai l'intention, quand j'aurai des loisirs, d'ici quelques jours, de pratiquer sérieusement la vraie pêche : la pêche à la ligne. C'est le plaisir des philosophes, des sages. »

Et Germaine :

« Vrai, mon oncle, je ne m'attendais pas à pareille chose. Toi, pêcher à la ligne ! Est-ce possible ?

— Je perds dans ton estime, ma petite Germaine ?

— Je voudrais pouvoir dire non : mais là, pas possible. Chasser, je comprends ; mais pêcher, pêcher....

— Je préfère la pêche à la chasse, et j'en suis d'autant plus épris, que je n'ai pas été à même de la pratiquer, comme je l'aurais désiré. Dès que j'en aurai la possibilité, il m'arrivera de pêcher depuis le lever du soleil jusqu'à l'heure du dîner.... l'emporterai mon déjeuner....

— Tu plaisantes.

— Que non, fillette, tu verras.

— Eh bien ! encore une fois, mon oncle, je n'aurais pas cru cela de toi, je ne l'aurais pas cru....

— Quelle guigne, n'est-ce pas, d'être la nièce d'un pêcheur à la ligne ?

— Oh ! pour moi, cela m'est égal ; c'est pour toi, mon oncle, que je regrette. Triste, triste, triste ! »

Sur ce, M. Julliard, avec un regard un peu malicieux à l'adresse de Laure, une gentille petite personne qui, dans sa jeune tête avait trouvé ce moyen de faire cette conciliation : accorder beaucoup à l'élégance et ne pas trop tomber dans la pose.

« Et toi, ma fille, partages-tu les idées de ta cousine sur la pêche à la ligne ?

— Moi, père, je comprends la pêche, mais...

— Mais quoi ?

— Mais je ne comprends pas les pêcheurs.

— Voilà qui n'est pas clair ; car enfin, qui veut la fin veut les moyens.

— Je veux dire que je ne comprends pas la façon dont s'habillent les pêcheurs.

— Leur tenue choque tes instincts d'élégance. Tu souhaiterais les voir opérer en frac, en smoking, ou vêtus d'un costume genre Watteau.

— Tu exagères, père.

— Complet gorge de pigeon ou souris effrayée, alors ?

— Cela serait très agréable à l'œil.... Un costume souris effrayée t'irait très bien.

— Je m'en flatte ; mais il serait peu pratique de m'affubler ainsi et ma pêche s'en ressentirait certainement ; et puis, que penseraient de moi mes confrères, les chevaliers de la gaule ? Ils ne me prendraient pas au sérieux. »

Le lendemain, quand ils revinrent enchantés de leur promenade matinale, ayant l'appétit ouvert, ils allèrent, sans cérémonie prendre un acompte à l'office.

Scipion, en compagnie de Sam, courut retrouver Sylphe. Mais bientôt, il dégringola les escaliers en gesticulant comme s'il eût été victimé par un essaim d'abeilles et en criant d'une voix suraiguë :

« Venir, venir ! Venir vite ! »

Et pendant ce temps, Sam, resté devant la porte de la chambre de Scipion, poussait des aboiements plaintifs.

Aussitôt, Robert, Henri, André et un domestique qui se trouvait là, se précipitèrent vers l'escalier, à la suite de Scipion qui cessa de crier, mais continua ses gesticulations.

Et lorsqu'on fut devant la porte de sa chambre, le domestique, un peu inquiet, lui demanda :

« Il est donc parfois méchant, ton singe ? Je parie qu'il t'a sauté au nez parce que tu l'as laissé seul. Voyons, court-on risque d'être mordu si l'on entre ?

— Lui malin, très malin, mais pas méchant du tout ; lui pas voulu mordre moi ; lui mordre pas vous, pas danger, pas danger.

— S'il n'y a pas de danger, pourquoi avoir causé tout ce remue-ménage ? Enfin nous allons voir.... En tout cas charge-toi du chien, empêche-le d'entrer. »

Puis il entr'ouvrit la porte et jeta dans la chambre un regard empreint d'une certaine appréhension. Alors, il fut secoué par un formidable accès de rire ; et quand ils eurent vu, il en fut de même pour Henri, Robert et André.

Sam, lui, continuait à gémir et Scipion ne riait pas, mais disait d'un ton dolent :

« Sylphe très malin, plus malin que pauvre Scipion, mais pas méchant. Je l'avais dit : pas danger, aucun danger. »

Perdu dans un des gilets de flanelle de Scipion, car il était de taille assez menue, coiffé d'une des petites calottes de son mentor, laquelle lui tombait sur le cou et sur les épaules, Sylphe était assis sur des vêtements appartenant à Scipion, et occupé à décarreler la chambre. Et quasi tout le contenu de l'armoire et d'un tiroir de commode que Scipion avait négligé de refermer, gisait lamentable, parmi les carreaux et les plâtras. Dès qu'il avait enlevé un carreau, Sylphe, le prenant à deux mains, le lançait derrière lui, par-dessus sa tête. Sans se soucier des rires du domestique et des trois jeunes gens, des appels de Scipion et des plaintes de Sam, il continuait flegmatiquement sa besogne, comme se faisant un point d'honneur de décarreler toute la pièce. Il en avait déjà décarrelé environ les deux tiers.

On essaya de s'assurer de sa personne. Peine perdue. Henri pensa que Sam réussirait peut-être mieux qu'eux à ramener Sylphe à de meilleurs sentiments, et l'on rendit la liberté au chien.

Tout frétilant, celui-ci s'approcha de Sylphe qui lui donna quelques tapes amicales sur la tête, puis lui prit une des pattes de devant, la plaça près de l'extrémité libre d'un carreau, comme pour l'inviter à l'aider dans son travail.

Ce trait provoqua une nouvelle crise d'hilarité, et Scipion lui-même y prit part. Quant à André, il s'était esquivé sans rien dire.

Lorsque l'hilarité fut à peu près calmée, on chercha encore, et avec plus de méthode, à s'emparer de Sylphe ; mais, se voyant serré de près, il sauta sur la commode et, de là, au sommet d'une étagère.

Une fois qu'il y fut, il enleva sa calotte qui lui gênait la vue, et la lança dans une cuvette pleine d'eau ; puis il assujettit son gilet du flanelle et se livra à maintes ca accompagnées de grimaces.

Et Scipion, après avoir opéré le sauvetage de sa cal

« Lui malin, garder gilet de flanelle pour ne pas pr froid. »

Peu après, André reparut, muni d'un grand bol de de biscuits qu'il montra au quadrumane indocile.

A cette vue, celui-ci cessa cabrioles et grimaces, des yeux, se gratta la tête, porta la main à son estomac sauta sur la commode et, de là, sur le théâtre O exploits ; alors, plein de gentillesse, comme s'il n'ava sur la conscience, il s'avança vers André, quémанда regard et du geste ce qu'il portait.

André lui tendit successivement trois biscuits, absorba après les avoir trempés dans le lait ; puis, à gorgées, il se mit à boire le lait. Quand il en eut absor content, il céda la place à Sam qui eut bien vite lapé c e en restait. Alors, Sylphe s'empara du mouchoir de R dont un bout sortait de la poche et, gravement, en pour essuyer la tasse.

Et pendant que tous riaient aux larmes Scipi i s'écrier :

« Vous voyez, lui pas méchant, pas méchant du mais malin, très malin.... Moi lui avoir donné lait av partir, et biscuits avec ; mais moi avoir oublié de lui biscuits et lait... lui faire farce à moi pour se venger

Et s'adressant à André :

« Vous malin aussi, monsieur André, vous très m

Le quadrumane s'avance vers André.



Et Henri d'ajouter :
« Un Orphée en raccourci et pas musicien. »

Alors, voyant que Sylphe, fatigué et bien repu, paraissait disposé à faire la sieste, Scipion le débarrassa de son gilet de flanelle, l'enveloppa d'une couverture et le coucha ; puis jetant un regard navré sur le fouillis de vêtements, d'objets divers, de carreaux et de plâtras qui jonchaient le sol de sa chambre, il leva les bras au ciel en répétant :

« Pauvre Scipion, pauvre Scipion ! »

VI

NOUVELLES DE BRETAGNE

« Mon cher Henri,

« Je t'écris de Lorient, où nous nous sommes rendus avec miss Mac Calloch et sa nièce, enchantées d'excursionner pour quelques jours en pays celtique.

« De ce voyage, j'avais eu l'idée, et je me proposais d'en parler à tante Météore, mais elle a pris l'initiative.

« De cette façon, nous devons passer notre temps plus agréablement qu'à Paris, et être, je ne dirai pas plus sûrs d'avoir l'ami Louis, mais assurés de l'avoir plus tôt. En effet, tout comme toi, nous étions convaincus qu'il demanderait au docteur, à la fois sans hâte et sans trop de retard, la permission de s'emberrichonner pendant quelques semaines en notre compagnie, et qu'il l'obtiendrait.

« Je regrette de ne pas t'avoir eu pour compagnon dans ma première promenade matinale, car charmante.

« A plus d'une reprise, je me suis arrêté pour contempler la rade éclairée par le soleil levant ; rade avec, sur la gauche, les chantiers de Caudan, et, de l'autre côté, à l'entrée du goulet, la petite forteresse du Port-Louis, bien surannée, mais aussi bien pittoresque. Dans la rade, un îlot qui sert de poudrière. Non loin de la côte, dans le sud-ouest, estompée d'une brume légère, l'île de Groix.

« Après une trotte passablement longue, dont la finale dans des chemins creux, trop creux, et où la fantaisie du zigzag est parfois poussée au superlatif, je suis arrivé à destination sans erreur appréciable.

« Je croyais surprendre l'ami Louis, mais c'est moi qui ai été surpris. En effet, à la maison, ni Louis, ni le docteur, ni personne d'autre.

« Tu vois ma tête !

« Au bout d'un instant, je me suis dit que le docteur était en tournée et que Louis l'avait accompagné, que les serviteurs étaient au marché, car c'était jour de marché à Lorient, et que tout le monde serait de retour vers l'heure du déjeuner.

« Ayant du temps devant moi, j'ai gagné la côte. Je suis tombé à pic sur un des sites les plus pittoresques, la pointe du Talud, dont je recommande le menhir à ton archéologie. Assis sur la bruyère, à l'ombre de ce menhir, car le soleil tapait, j'ai évoqué des scènes d'un romantisme lointain.

« Après quoi, je suis retourné chez le docteur. La vieille domestique et son fils Jean-Claude étaient rentrés ; et j'ai constaté avec plaisir que, nous autres, nous étions des connaissances pour eux. La vieille servante, en effet, m'a dit tout d'abord : « Certainement, vous êtes monsieur Léon ».

« Quand Louis est arrivé avec le docteur, à son tour de faire une tête, et je t'assure qu'elle était plus réussie que la mienne, le matin. Une surprise complète, quoi ! Littéralement, il n'en revenait pas. Mais s'il a été surpris, il a aussi été enchanté. En même temps, je devinais une certaine crainte que l'on n'eût douté de sa parole, et je discernais qu'il n'avait encore rien dit au docteur.

Ce loup appartient à un enfant.



« Nouvelle surprise quand on a appris que je n'étais pas seul.

« Ensuite, ma foi, j'ai mis les pieds dans le plat, et succès complet. Nous ramènerons Louis.. Il a été, je pense, bien aise de me voir prendre cette initiative.

« Le docteur, un type de bon et brave homme très simple, rond de manières, mais fin et instruit. Il m'a fait un accueil dont j'ai été touché. Pour qu'il croisse encore en ton estime, j'ajouterai qu'il n'est pas sans pratiquer l'archéologie bretonne. »

Henri reçut cette lettre au moment où il montait en voiture avec Robert, André et le garçon de ferme Éloi, très au courant des choses du pays, qui devait les piloter dans une excursion.

Quand il eut prit connaissance de la lettre, que Robert et André l'eurent lue à leur tour, ce dernier dit à Éloi :

« On a trouvé dans le grenier un gros loup empaillé.... Est-ce qu'il y a beaucoup de loups par ici ?

— Ils sont plutôt rares, monsieur André. Si vous désirez en voir un de près, ce sera chose assez facile. Il n'est du reste pas bien gros et je le soupçonne fort de ne pas être de race pure. Il n'a pas mauvais caractère. Il

appartient à un enfant qui habite à quelques kilomètres de chez vous. Presque un nain, cet enfant, et pas beau, et bossu par-dessus le marché, le pauvre.... »

Alors Robert :

« Je ne l'ai jamais vu, mais j'ai entendu parler de lui.... C'est son frère, n'est-ce pas, ce jeune homme estropié du bras gauche qu'il porte en écharpe, et qui s'absorbe dans la lecture d'un livre, tout en marchant. Je ne l'ai aperçu qu'à deux ou trois reprises et d'assez loin. Il m'a salué et je lui ai rendu son salut. La prochaine fois, j'entamerai la conversation avec lui. Il ne semble pas gai et n'a pas l'air heureux.

La mère Mathiot continue le métier.



— Heureux, il ne l'est pas, en effet, et, partant, il n'est pas gai, le pauvre Julien, ayant un bras abîmé par suite d'un accident et qui demeurera inerte ou à peu près, ce qui lui interdit tout travail manuel sérieux. Brice, le petit bossu, est bien son frère. Encore un qui ne gagnera jamais grand'-chose

avec ses mains. Leur père était forgeron. C'est leur mère, une courageuse femme, la mère Mathiot, qui continue le métier, et elle s'en acquitte pas mal du tout ; mais c'est un dur labeur pour une femme ; et puis, la besogne ne donne pas toujours.

« Quant à Brice, si vous ne l'avez pas aperçu, c'est qu'il est fort sauvage et que, lorsqu'il ne s'occupe pas au logis, il passe son temps dans les bois, avec son loup. Et s'il est sauvage, c'est dans sa nature, car les gens du pays ne le tourmentent pas, bien qu'il ait un drôle de caractère. »

Et Henri :

« Est-ce-que, par hasard, son frère chercherait à s'instruire pour suppléer, par un travail de tête au labeur manuel auquel il n'est plus apte ?

— Oui, monsieur Henri, il travaille beaucoup dans ce but, et chez lui, et dehors, car on ne le voit guère sans un livre. Mais cela lui donne bien du mal, car personne ici n'est à même de l'aider. M. l'instituteur ne peut plus, vu qu'il l'a dépassé.... Il y a bien le docteur Loiran, mais il est toujours en camp volant ou dans ses paperasses....

— Mais Julien est un laborieux, un courageux et, certainement, il doit être intelligent. A la première occasion, je causerai avec lui.

— Si vous aviez la bonté de lui prêter des livres, monsieur Henri ?

— Certes oui, je lui en prêterai, et je tâcherai de faire mieux que de lui prêter des livres.

— Moi de même, » dit Robert.

VII

JACQUES

ARRIVÉS de bonne heure chez le docteur Kerlivio, Mme Dulac, miss Mac Calloch et sa sœur, Lina et Léon le trouvent désolé de ne pouvoir leur consacrer la matinée, car l'état de certains de ses malades, en particulier de la mère Lescouasse, exige qu'il les visite.

Et au suj et de la mère Lescouasse :

« Elle n'en a plus pour longtemps. C'est une lampe à alcool... soit dit sans mauvaise intention. »

Puis à Louis :

« Si, à mon grand regret, je tardais trop, tu feras les honneurs de la maison à nos hôtes. »

Il demeura un instant hésitant.

Mme Dulac devina sa pensée, et :

« Je vais vous accompagner auprès de cette infortunée, docteur. Il ne faut pas ménager sa sympathie à ceux qui souffrent, même si c'est par leur faute.

— J'accepte de grand cœur cette offre, madame, car je désirais vivement votre présence. Je crois que vous serez utile là-bas ; peut-être doublement utile. Je vous expliquerai en route ce que j'attends de vous. »

Après le départ de Mme Dulac et du docteur, le groupe des jeunes entreprit une promenade dans l'intérieur.

Tout en cheminant parmi des champs de céréales, des carrés de légumes, des pièces de trèfle et de luzerne, le tout d'un bel aspect, Louis expliquait à ses hôtes comment le docteur s'y était pris pour créer peu à peu, car il avait commencé avec de modestes ressources, une bonne exploitation agricole là où il n'y avait qu'une lande infertile et presque sans nulle valeur.

« Allons jusqu'au bois de chênes, proposa-t-il ensuite ; on s'y reposera au frais, et il y a une source.

— Pas de vipères ? demanda miss Mac Calloch.

— Oh ! non, miss, il n'y en a pas dans ce bois, car il sert de gîte à un ménage de buses. Le ménage a deux petits déjà d'assez belle taille ; cela fait bien des becs à nourrir. C'est tant pis pour les reptiles. »

Sous les chênes, d'énormes champignons attirèrent l'attention des deux fillettes.

« Sont-ils bons à manger ? demanda Lina.

— Non, mademoiselle Lina, ils ne sont pas comestibles. Nous avons cependant un voisin qui en consomme impunément. Il les fait cuire longtemps dans de l'eau bouillante et les absorbe sans condiment aucun ; pas même de sel.

« Il faut dire que c'est un être à part, une sorte de sauvage dont l'existence ressemble, par bien des côtés, à celle des hommes de l'âge de pierre.

« Il gîte non loin d'ici, dans une caverne de la côte, vivant, car il ne se nourrit pas que de champignons, de coquillages qu'il trouve en abondance sur les rochers, de poissons qu'il rencontre à marée basse, dans les trous d'eau, ou qu'il tue à coups de pierre, d'oiseaux d'eau et de gibier qu'il se procure de la même façon.

« J'ajouterai qu'il a une singulière façon de cuire son gibier. Supposons qu'il s'agisse d'un lièvre : sans en enlever ni la peau, ni les intestins, il le place sur un lit épais de braise ardente, puis il le recouvre d'une couche tout aussi épaisse de braise dans le même état. Par-dessus, de la cendre. Quand il diagnostique, au fumet, que la cuisson est à point, il enlève la cendre, écarte la braise et retire le lièvre, le gratte, l'évide et s'en donne à estomac que veux-tu.... Est-ce bon ? c'est possible, après tout. »

Nelly se prit à rire, la physionomie de sa sœur et celle de Lina exprimèrent un dégoût marqué, et Léon de dire :

« Voilà, je crois, une manière de préparer le gibier qui n'aurait pas l'approbation d'André.... Pourtant, ce n'est peut-être pas mauvais.... Si nous tentions l'aventure avec un lapin de choux ou une volaille quelconque ?

— Ce sera chose facile répondit Louis. Je l'ai souvent vu cuisiner, des scènes de Callot ! il n'en manque du reste pas en ce pays.

— Oh ! Eva, tu devrais profiter de notre séjour ici pour faire un Callot, supplia Nelly.

— Un Callot ? » ne put s'empêcher de dire Léon.

Miss Eva Mac Calloch eut un sourire ; puis, avec un sérieux exagéré :

« Mais oui, c'est une idée, je ferai un Callot..... Je me contenterai d'un seul personnage. Vous me procurerez un modèle, n'est-ce pas, monsieur Louis ?

— Certainement. Vous pourriez, par exemple, prendre pour modèle Job Follet. C'est l'homme de la caverne, notre voisin, celui qui cuit le gibier de façon primitive. Je vous l'indique parce que c'est le type le plus curieux du pays, un type dont la rencontre aurait ravi Callot. Et puis, il a cet avantage qu'il est coutumier de rester immobile pendant des heures. »

Alors miss Eva, l'air encore plus sérieux que précédemment :

« Bon, alors ; j'augure bien de mon Callot. »

Pendant le retour, Louis montra à ses hôtes une petite ferme édifiée dans une clairière, vers l'une des extrémités d'un bois de sapins.

« C'est la ferme de notre ami Jacques Le Porz.

« Il vit là avec sa mère, son frère, qui est plus jeune que lui, et sa belle-sœur. Ses parents, comme lui cultivateurs, lui ont fait donner une bonne instruction. J'ajouterai que mon ami Jacques a bravement fait son devoir contre les Allemands, et qu'il est revenu avec un bras de moins. »

Lorsque — et il était près de deux heures — Mme Dulac et le docteur vinrent retrouver ceux qui les attendaient non sans impatience, car ils n'avaient pas voulu se mettre à table avant leur arrivée, ils avaient l'air triste, mais on voyait qu'à leur tristesse se mêlait un autre sentiment.

La cause de cette tristesse, chacun la comprit : mais qu'y avait-il d'autre ? On fut bientôt renseigné.

En effet, le docteur, après avoir annoncé que la mère Lescouasse ne passerait probablement pas la journée du lendemain, s'adressa ainsi à Mme Dulac :

« Encore une fois, madame, je tiens à vous répéter qu'en une seule visite à Mme Swiney, vous avez fait plus que moi en bien des années. »

Alors Louis, tout joyeux :

« Est-ce donc que Mme Swiney et sa fille vont venir habiter la petite maison du bois de sapins, près de chez Jacques ?

— Mon Dieu, oui.

— Mais alors, Jacques va épouser Mlle Blanche ?

— C'est plus que probable. Je pense que cela ne traînera pas. Tu vois que Mme Dulac, que j'avais mise au courant de la situation pendant que nous nous rendions chez Mme Swiney n'a pas perdu son temps. »

VIII

PYTHÉAS BYRBANTOU

LA mère Lescouassec repose maintenant, la pauvre, dans le cimetière de Plœumeur.

Mêlés aux paysans et aux pêcheurs de la côte, les amis de Louis ont tenu à l'accompagner en une longue course à travers la lande, sous un soleil ardent, à sa dernière demeure.

Alléché par les paquets de tabac qui lui ont été donnés, Job Follet a consenti, sans difficulté, à poser ; et miss Mac Calloch l'a déclaré un modèle modèle. Le Callot est presque achevé, mais miss Mac Calloch n'entend le montrer que quand il sera complètement terminé. Job Follet, qui, outre son tabac, reçoit des victuailles chaque jour qu'il pose, ignore qu'il sera gratifié d'un vêtement complet de matelot. Des habits neufs, il n'en avait jamais porté.

Ce matin même, miss Mac Calloch et sa sœur, Mme Dulac et Lina, sont parties en voiture pour Lanvérian. La jeune institutrice espère, en cette journée, achever à peu près son Callot. Mme Dulac se propose d'aider Mme Swiney et sa fille dans leurs préparatifs d'installation.

Louis et Léon, eux, arpentent, non sans impatience, le quai du port de commerce : De temps en temps, ils tirent leurs montres et, alors, leur impatience s'accroît.

Enfin, Léon voit poindre deux marins de l'État qui marchent à grandes enjambées, tout en prodiguant des gestes télégraphiques à leur intention.

Ils poussent un soupir de satisfaction et se hâtent à la rencontre des arrivants : un second maître et un quartier-maître.

Le second maître, un mécanicien, indiqué aux deux jeunes gens par un officier de marine, ami du docteur, les avait pilotés dans la visite de certains des établissements de la marine.

En les abordant, il leur dit avec le plus pur accent de Marseille :

« J'ai amené un pays, rapport à la voile du canot et pour s'il était besoin de ramer un peu.... Fâchés de vous avoir fait attendre, très fâchés, mais ni

Marius, Marius Cabantou, natif de la Camargue, mon pays, ni moi, n'avons passé une bonne nuit.

— Vous avez été malades tous les deux ? demanda Léon.

— Oui et non, comme dirait un Normand. Il faisait chaud, hier soir, plus chaud qu'en Provence : une chaleur aussi désagréable qu'en Indo-Chine ou à la Guyanne.

— Je comprends ; c'est le cidre ou le poiré.

— Le cidre, non ; le poiré non plus, mais un peu le vin et surtout l'omelette.... »

Et Louis :

« Comment, l'omelette ?

— Oui, l'omelette ; les omelettes, plutôt, car il y en avait plusieurs..... Mais embarquons, s'il vous plaît, Messieurs ; c'est le bon moment pour partir. »

Et quand le canot eut quitté le quai, il reprit :

« J'ai amené un pays. »



« Figurez-vous qu'au moment de souper, l'idée est venue à Marius, diable de Marius ! de parler des mets de là-bas, de ces mets de Provence dont le nom fait venir l'eau à la bouche, et, en particulier, de vanter

l'omelette aux épinards. Moi, j'ai déclaré que je préférais l'omelette à l'oseille ; et un autre pays qui faisait table avec nous, Aristide Cassit, a prôné l'omelette à l'estragon.

« On s'est échauffé, on s'est même emporté un brin. Voyant cela, j'ai proposé de juger sur pièces ; et l'on a commandé trois omelettes, et larges et épaisses, et bien beurrées, et bien lestées de lard, de vraies omelettes, quoi : une aux épinards, une à l'oseille, l'autre à l'estragon.

« La première, et le sort avait désigné celle à l'estragon, foi de Pythéas ! elle a été enlevée comme à l'abordage. Tous d'accord qu'elle était excellente. Pour la seconde, c'était celle aux épinards, ça allait encore, mais moins bien ; même à Marius qui prise fort ces omelettes, elle a paru moins bonne que la précédente. Par exemple, pour la troisième, celle à l'oseille, ça n'allait plus du tout, mais plus du tout. On ne l'a achevée, même moi qui l'appréciais beaucoup, que par point d'honneur et en s'humectant le gosier.... De longtemps, je ne mangerai de l'omelette à l'oseille. Et moi qui l'aimais tant ! Coquin de Marius de m'en avoir dégouté !

— Mais, Pythéas, c'est toi qui a proposé le jugement sur pièces ; si tu es dégouté de ton omelette favorite, c'est bien ta faute ; et c'est ta faute aussi si je suis dégouté de l'omelette aux épinards dont je raffolais.

— La faute initiale vient de toi, mon bon. Si tu n'avais pas parlé d'omelettes, je n'aurais pas eu l'idée de ce jugement sur pièces et tu serais encore friand de l'omelette aux épinards, le pays Aristide Cassit de celle à l'estragon et moi, Pythéas, de celle à l'oseille....

— Tiens n'en parlons plus ; j'ai trop de chagrin à l'idée que je n'en mangerai pas de sitôt, de l'omelette aux épinards.... C'est que, quand j'y pense, c'est comme si je pensais aux serpents.....

— Tu as donc mangé des serpents, mon bon, et tellement que tu en as eu une indigestion ?

— Manger des serpents ! quelle horreur !

— Alors, mon bon, ils t'ont joué quelque mauvais tour ?

— Oui, le mois dernier, pendant que j'étais à Rochefort, un aspic m'a enlevé ma cigarette ; un aspic rouge, et un gros.

— Tu dormais, alors, la cigarette aux lèvres. C'était imprudent, dans un endroit où il y a de l'aspic rouge.

— Je ne dormais pas.

— Tu ne dormais pas et tu t'es laissé prendre ta cigarette par un aspic ? Étrange, bien étrange.

— Voilà : l'aspic était en tire-bouchon ; j'avais une baguette ; j'ai tapé de toutes mes forces sur cette vilaine bête et, en relevant ma baguette, j'ai envoyé l'aspic à tous les diables en l'air. En retombant, il m'a frôlé le nez et a enlevé la cigarette que j'avais aux lèvres. Il aurait pu me mordre le nez....

— Il a fait tomber ta cigarette ?

— Non, il l'a prise entre ses dents, par le bout allumé..... Quelles contorsions, après. J'en aurais ri si je n'avais pas eu si peur.

— Tu l'as tué, au moins, ton aspic ?

— Oui, à coups de pierre.

— C'est une mauvaise méthode, cela abîme les serpents et leur enlève toute valeur commerciale.... Cependant, mon bon, ton aventure, vraie ou fausse, peut être pour toi un coup de fortune. Quand tu auras ta retraite, fonde une auberge avec cette enseigne : Au serpent qui fume.

— Je n'entends pas servir jusqu'à ma retraite.

— Eh bien ! tu la fonderas en quittant le service... avec cette enseigne et le récit de ta propre aventure, tu auras du client et tout ira bien.

— J'ai autre chose en vue.

— Quoi donc, mon bon, si je ne suis pas indiscret ?

— Une position élevée conforme à mes goûts.

— Une position élevée, comme tu y vas, mon bon.... C'est la première fois que tu parles de pareille chose. Ainsi, l'ambition t'est venue, et une grande ambition, ce semble. C'est bien ton droit ; foi de Pythéas, je désire que tu réussisses..... Mais enfin, toujours s'il n'y a pas indiscrétion, peut-on savoir de quel genre est cette position élevée ? »

Ce disant, il avait jeté sur son pays un regard trahissant cette perplexité : va-t-il me servir une énorme plaisanterie, ou bien a-t-il un accès de folie des grandeurs ?

Mus par le même sentiment, Louis et Léon l'avaient imité.

Marius s'en aperçut. Il eut un sourire énigmatique, et ensuite :

« Eh ! mais, j'ai tout mon bon sens, j'ai le cerveau d'aplomb, et je ne plaisante pas. Si j'aspire à une situation élevée conforme à mes goûts, c'est que la chose est d'une réalisation possible. Mon ambition est de devenir... gardien de phare. Pour une position élevée, c'est une position élevée, ou je ne m'y connais pas ; et si elle est élevée, elle n'est pas inaccessible.... Naturellement, mon phare sera en Provence. »

Et, enchanté d'avoir mis en défaut la perspicacité de ses compagnons, il éclata de rire :

Les autres l'imitèrent, puis Byrbantou de lui dire :

« Vrai de vrai, mon bon, s'il est une position où tu ne risques pas de rencontrer des serpents, c'est bien celle que tu as choisie. »

Et après être demeuré un moment pensif, il ajouta :

« Moi aussi, mais plus tard que toi, mon bon, je regagnerai définitivement la Provence où j'ai déjà un pied, car je possède là-bas une maisonnette et un lopin de terre, à propos de l'acquisition desquels les serpents ont joué un rôle. Sans compter les produits de mon lopin de terre, je vivrai là de ma retraite et de mes économies que je dois en partie à ces bonnes bêtes de serpents....

— Bonnes bêtes de serpents.... Tu dois tes économies aux serpents ?

— Mais oui, mon bon, j'ai chassé le serpent partout où j'ai pu. J'en ai vendu de vivants ; j'en ai vendu de morts ; j'ai vendu des peaux de serpents ; j'ai vendu beaucoup d'objets que je fabriquais avec leurs peaux. Tout cela n'était pas d'un mauvais rapport. Quand on a de la famille, il faut songer à l'avenir et faire argent de tout. »

A ce moment, ils étaient devant la pittoresque petite anse du Kernevel, à l'ouest de la rade, anse que borde un village de pêcheurs. Sur le conseil de Louis, on le visita rapidement ; puis, se rembarquant, ils gagnèrent le hameau de Larmor, à l'entrée de la rade, en face du Port-Louis. La vieille église au porche orné des statues en bois des apôtres, et dont l'intérieur est littéralement encombré d'ex-voto, les intéressa.

Ensuite, on mit le cap sur Lomener où l'on devait déjeuner.

Sitôt débarqués, Louis et Léon se rendirent à l'auberge du père Landure.

Louis s'informa de ce qu'il pouvait leur servir.

« Des salicoques, une omelette....

— Non, non ! pas d'omelette, nous avons deux compagnons pour lesquels la vue seule de l'omelette serait une cause de souffrance.

— Alors, pas d'omelette. Des sardines frites au beurre ?

— Sardines frites au beurre.

— Un homard ? J'en ai un énorme, acheté ce matin, un vrai tailleur de congres.

— Homard tailleur de congres.

— Pigeons aux pois de jardin ?

— Pigeons aux pois.

— Congre rôti à la broche ?

— Oui. »

Et à Léon :

« Si cela ne te dit pas, tu te contenteras d'y goûter.

— Va pour ce mets couleur locale. »

Le père Landure reprit son énumération :

« Rôti de cochon froid à la remoulade ; poulet rôti ?

— Va pour le rôti-cochon et le poulet.

— Salade de romaine ?

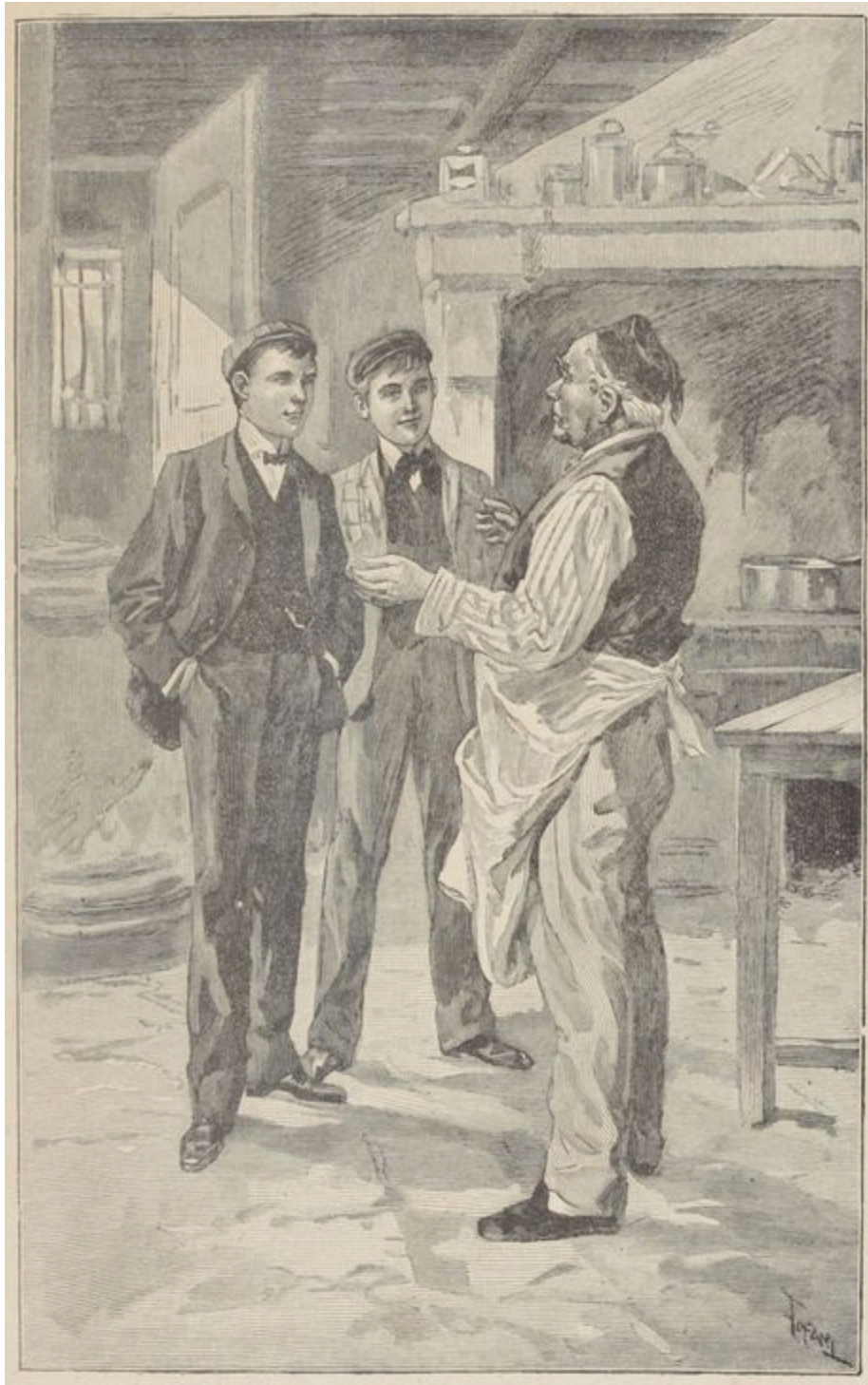
— Romaine.

— Haricots verts ?

— Haricots verts.

— Framboises, fraises, poires, pommes ?

Le père Landure reprit son énumération.



- Bon.
- Cidre, poiré, vin blanc, vin rouge ?
- Cidre pour moi. Et toi, Léon ?

- Cidre.
- Les autres choisiront.
- Café ?
- Naturellement.
- Gwine ardente (eau-de-vie) ?
- Certes. »

Le père Landure allait s'éloigner pour se livrer aux préparatifs de ce repas, quand Léon lui demanda :

« Avez-vous un canard ?

— Assurément... je vais envoyer à la mare. Comment l'accommoder ?
Aux navets ?

— Il ne faudra ni le plumer, ni le vider.

— Vous voulez donc l'emporter ?

— Non.

— Alors, alors..... »

Louis se prit à rire, et :

« Il veut un canard à la Job Follet. Nous l'apprêterons nous-mêmes dehors pendant que vous cuisinerez. Si ce mets n'est pas mauvais, vous pourrez user de la recette, qui est très simple. »

Le volatile fut placé, nature, sur un épais lit de braise incandescente, puis recouvert de braise et d'une ample quantité de cendre.

Ces préparatifs achevés, Léon fit apporter une bouteille de vin blanc, et nos quatre touristes s'installèrent sous une tonnelle, bien à l'abri du soleil et à portée de surveiller la cuisson du canard.

Au moment où l'on allait se mettre à table, Byrbantou dit aux deux jeunes gens :

« Je regagnerai bientôt Toulon, mon port d'attache. S'il vous arrive d'aller à Marseille, eh bien ! faites-moi un signe et poussez jusqu'à la maisonnette de Byrbantou. Vous y mangerez, sans compter de bonne et excellente légume, de l'ailloli, de la bouillabaisse, de la brandade, du poulet à la provençale, des olives de mes oliviers, des figues de mes figuiers, vous boirez du vin de ma vigne. J'oubliais l'omelette à l'oseille. Espérons qu'alors j'en serai redevenu friand. Et Marius, quand vous viendrez, car vous viendrez, je n'en doute pas, trouvera moyen de descendre de sa position élevée pour s'asseoir à ma table. Il y aura pour lui de l'omelette aux épinards s'il est réconcilié avec elle. »

Le déjeuner fut long et gai.

Le canard à la Job Follet fut très apprécié et déclaré susceptible de plaire à André. Le père Landure accorda son suffrage à ce mets nouveau et se proposa de le recommander à ses clients.

IX

A GROIX

MIS en goût par sa promenade en canot, Léon décida de récidiver en compagnie de Louis. Miss Mac Calloch accepta de les accompagner avec Nelly ; et Lina insista pour être de l'excursion.

Il s'agissait d'aller à Groix.

Tout d'abord Mme Dulac, à qui la vue d'un bateau oscillant légèrement au remous des flots suffisait à infliger les prodromes du mal de mer, et qui, par conséquent, avait énergiquement décliné d'être de la partie, hésita beaucoup à laisser Lina y prendre part.

Le docteur trancha la question en lui disant qu'il se joindrait aux excursionnistes.

Au moment du départ, la mer est belle, d'un bleu indigo un peu gris, comme le ciel. La marée commence à baisser. Le clapotement des flots n'imprime à la barque qu'un balancement léger. Il fait chaud et lourd. La brise souffle du sud-ouest, assez faible, et dans cette direction, au loin, un banc de brume barre l'horizon.

Le point choisi pour aborder est l'extrémité ouest de l'île, aux rochers du Tonnerre, ainsi appelés parce que, par le gros temps, l'Océan y pousse d'énormes vagues qui s'y brisent avec un fracas épouvantable.

Non loin de là, s'élève un phare, et de ce phare, cela va sans dire, la svelte silhouette filant dans le bleu du ciel charmait les regards de Cabantou. En le contemplant, ses yeux devenaient tendres.

Aussitôt que l'on eut débarqué, on se livra, en un pittoresque endroit voisin des rochers du Tonnerre, la Grotte aux Moutons, aux apprêts du déjeuner. En effet, il était déjà tard, et l'air salin avait surexcité les appétits.

Ceux qui ne s'employèrent pas à ces préparatifs, et c'étaient Cabantou, Léon et Louis, allèrent jeter un coup d'œil sur l'ancien phare et visiter le nouveau, situés, tous les deux, à peu de distance.

Est-il besoin de dire que dans le nouveau phare, Cabantou entra le premier, y monta le premier et en sortit le dernier ?

Après le déjeuner, qui dura longtemps, le docteur proposa à miss Mac Calloch, à Nelly et à Lina de gagner avec lui Port-Thudy par mer, pendant que Byrbantou, Cabantou, Léon et Louis s'y rendraient par terre, mais elles refusèrent énergiquement d'accepter cette combinaison, arguant qu'elles avaient l'habitude de la marche et que, malgré le temps lourd et chaud, elles se sentaient parfaitement capables d'aller à pied jusqu'à Port-Thudy.

En conséquence, il fut convenu avec le patron de la barque que l'on se retrouverait à Port-Thudy et, après une sieste d'une petite heure, on se mit en marche.

Gens de précaution, Byrbantou et Cabantou avaient arrimé dans un panier, qu'ils devaient porter tour à tour, quelques reliefs du déjeuner, dont deux bouteilles de vin ; et ils s'étaient chargés chacun de deux bouteilles d'eau, soigneusement enveloppées dans des herbes marines humides. Ils avaient attaché les deux bouts d'une forte ficelle aux goulots des bouteilles et passé la ficelle sur leur épaule.

On se mit en marche.



Le soleil, voilé par une brume légère, piquait moins que dans la matinée, mais il continuait à faire lourd, très lourd.

Tout d'abord, à nos promeneurs, la campagne apparut déserte ; et, dans les vallonnements où coulaient des ruisseaux alors presque à sec, leur approche mettait en fuite des couples de martins-pêcheurs et de grosses couleuvres, venus là, oiseaux et reptiles, pour chercher, en même temps que leur pâture, un peu de fraîcheur.

Au premier village, à Kervédan, personne. Byrbantou et Cavantou en conclurent qu'ils avaient été bien inspirés en se munissant de leurs bouteilles.

Entre Kervédan et Kerlivio, quelques groupes de femmes occupées dans les champs, et se distrayant de leur dur labeur par des chansons dont elles attaquaient les couplets comme s'il se fût agi de chants de guerre.

Dans cette première partie de l'étape, tout le monde avait fait preuve d'endurance, mais on ne fut pas fâché de prendre un peu de repos à Kerlivio, car la température était devenue plus lourde, plus accablante ; et puis du contenu des bouteilles dont Byrbantou et Cabantou avaient eu la sage précaution de se charger, il ne restait rien.

Le contenu de leur panier fut aussi le bienvenu. En effet, si l'on trouva à Kerlivio de quoi boire et à s'approvisionner de liquides pour le reste de la route, les victuailles, même le pain noir, craquant sous la dent, y étaient rares. Partout on était au bout des provisions faites pour la semaine, et l'on n'en aurait que le lendemain.

Le docteur aurait bien voulu prolonger la halte, à cause de Nelly et de Lina, bien qu'elles assurassent qu'elles n'étaient pas encore fatiguées, mais la journée avançait : et Byrbantou et Cabantou firent remarquer que la brume avait tendance à s'épaissir, à devenir plus humide, que la pluie prédite le matin surviendrait peut-être avant le coucher du soleil, et qu'il valait mieux arriver à destination avant qu'elle se mît à tomber.

L'avis était sage, il fut aussitôt suivi.

Afin de gagner du temps et aussi de voir des sites différents de ceux qu'on venait de traverser, au lieu de suivre le chemin très peu direct qui, s'infléchissant vers l'intérieur de l'île, mène au village de Groix et de là à Port-Thudy, on longea la côte qui est formée, en cet endroit comme sur à peu près tout le périmètre de l'île, de falaises rocheuses tombant à pic ou à peu près à pic, dans la mer ; et ces falaises sont d'ordinaire couronnées de talus à pentes raides, garnis d'une herbe épaisse, dure et glissante, qui rend la marche difficile.

En conséquence, si nos excursionnistes eurent moins de chemin à parcourir, pendant une notable partie du trajet, ils ne purent cheminer que lentement.

A mi-chemin de Port-Thudy, on eut un moment de poignante angoisse.

Miss Mac Calloch laissa tomber son parasol, et, en voulant le rattraper, elle glissa et dévala sur la pente herbue aboutissant à la crête de la falaise.

Tout cela s'était passé si promptement, que le docteur, qui se trouvait non loin d'elle, n'avait pas eu le temps de l'arrêter dans sa chute.

« Mais empoignez donc une touffe d'herbe ! vous risquez de vous tuer ! » cria-t-il.

Elle tenta de suivre son conseil ; peine perdue.

Alors, recommandant à Nelly et à Lina de ne bouger, sous aucun prétexte, de l'endroit où elles se trouvaient et où elles ne couraient aucun risque, il héla, d'une voix angoissée, les deux marins qui avaient pris les devants, et se risqua sur cette déclivité dangereuse, le plus vite qu'il lui fut possible, car s'il était encore robuste, il n'était plus alerte.

Cependant, Léon et Louis, devançant le docteur, avaient dévalé en diagonale, sur la pente, et avaient réussi à saisir miss Mac Calloch par un bras ; mais elle leur échappa et continua à glisser. Heureusement, leur intervention n'avait pas été sans ralentir un peu la chute de la jeune institutrice qui, peu après, put s'accrocher à une touffe d'herbe. Mais cette touffe n'était pas bien solide et, quelques mètres plus bas c'était l'abîme.

En proie à une anxiété poignante, Louis et son ami cherchaient le moyen de parvenir jusqu'à elle. Le docteur avait dû y renoncer.

A ce moment terriblement critique, se croyant perdue sans ressource, miss Mac Calloch s'écria d'une voix où le danger n'avait pas mis d'émotion :

« Que personne ne se risque à cause de moi, je le défends ! »

Puis, et le ton n'était plus le même :

« Docteur, recommandez Nelly à Mme Dulac. Adieu, Nelly, adieu ! Adieu tous ! »

Nelly poussa un cri terrible et, échappant à Lina, s'élança en avant....

Le docteur remonta en hâte pour la retenir ; sur un signe angoissé de Louis, Léon fit de même, pendant que montait la voix de miss Mac Calloch :

« Du courage, Nelly, pas d'imprudence. »

Mais, en même temps, une autre voix se faisait entendre vibrante :

« Vire à la petite, Marius ! A moi le reste. »

Cabantou put retenir la pauvre enfant.

Quant à Byrbantou, il avait jeté un rapide coup d'œil sur le terrain. Ensuite, avec, dans la main droite, son long couteau de matelot ouvert, il avait glissé avec la rapidité d'un serpent le long du talus, avait dépassé Louis et s'était arrêté à côté de miss Mac Calloch. Alors, il avait solidement fiché en terre son couteau et avait saisi la jeune fille de sa main demeurée libre.

Peu après elle était en sûreté.....

Quand on arriva à Port-Tudy, il était plus de huit heures.

En dépit de la fatigue de certains : miss Mac Calloch, Nelly et Lina, et des émotions éprouvées, tout le monde avait une faim dévorante. En conséquence, il fut décidé qu'on dînerait, le moins mal possible, avant de se rembarquer....

Et le docteur à l'aubergiste :

« On peut souper, madame ?

— Certainement, monsieur... si vous apportez de quoi souper.... Ou bien, si vous voulez attendre, on finira bien par trouver quelques volailles et des œufs, sans doute aussi un peu de pain. Avec une omelette au lard, des dorades et des volailles, on peut souper, mais il faudra attendre.... »

Le docteur comprit que, soit indolence, soit plutôt calcul de la part de l'aubergiste, la recherche des éléments du souper et ses apprêts dureraient si longtemps, qu'ils seraient obligés de passer la nuit à l'auberge, ce qui serait pour Mme Dulac une cause de vives inquiétudes. C'était bien assez, déjà, que le retour dût être si tardif.

Il réfléchissait au moyen de résoudre ce problème ; se procurer, en plus des dorades, quelques victuailles pour dîner pendant la traversée, quand Byrbantou et Cabantou — des hommes de ressource — qui avaient deviné sa pensée, se consultèrent du regard.

Ensuite Byrbantou :

« Retenues, les dorades, n'est-ce pas, docteur ?

— Je crois bien. »

Byrbantou reprit :

« Vous n'oublierez pas d'y joindre une sauce, à vos dorades, madame ; ce n'est du reste pas que ce soit mauvais sans sauce, mais c'est meilleur quand il y en a.... Maintenant, s'il y a chez vous disette de vivres, il n'en est pas de même pour les boissons, n'est-ce pas ?

— De quoi boire, dame oui, il y a de quoi boire. Il y a du cidre, du poiré et du vin, de bien bon vin.

— Eh bien ! vous préparerez le nombre de bouteilles de cidre, de poiré ou de vin que vous indiquera le docteur.... Vous devez aussi avoir du café ?

— Du café, dame oui, il y a du café, et de bon café.

— Tant mieux s'il est bon.... Sans perdre de vue la sauce des dorades, vous allez en faire et vous le mettrez dans des bouteilles. Si vous avez du café, vous avez du sucre, l'un ne va pas sans l'autre.

Byrbantou avait saisi la jeune fille.



— Du sucre, dame oui, il y a du sucre.

— Alors, nous comptons sur vous pour le sucre. »

Puis, s'adressant à Cabantou :

« Viens, mon bon, et n'oublie pas ton panier. »

Et aux autres :

« Foi de Pythéas, qui a une faim de cannibale, et la votre doit être identique, pareille à la sienne, nous ne souperons pas seulement de dorades et de leur sauce. S'il en était ainsi Pythéas baisserait de plusieurs brasses dans son estime, or, il ne veut pas baisser dans son estime, même d'une brasse ! »

Et Marius :

« Le menu comprendra autre chose que des dorades et leur sauce. Serment de Marius ! »

Sur un signe du docteur, Léon et Louis suivirent les deux marins.

Ils tardaient à revenir, ce qui faisait craindre que leurs recherches n'eussent été infructueuses, mais, enfin, des bruits de pas se firent entendre au dehors, puis la voix de Léon, qui chantait :

On tira z'à la courte paille,
On tira z'à la courte paille,
Pour savoir qui, qui serait mangé !

Mais le ton du chanteur était fait pour donner confiance.

En effet, les pourvoyeurs revenaient avec d'amples provisions.

Assurément, ces victuailles, dans le choix desquelles la nécessité avait fait loi, constituaient un menu assez hétéroclite ; néanmoins, dès que la barque eut pris le large, on les attaqua avec un tel appétit que pendant un temps assez long, il ne fut échangé que de rares paroles.

La lueur vacillante d'une lanterne fixée au mât éclairait les convives.

Plus d'une heure après le départ, on mangeait encore, et certains ne paraissaient pas disposés de sitôt à quitter la partie, mais la conversation était plus animée. La traversée s'accomplit sans incident fâcheux, les uns sommeillant, les autres causant ou fumant.

Le jour fixé pour le départ, on put voir enfin ce que miss Mac Calloch appelait son Callot, c'est-à-dire le portrait de Job Follet. Si ce morceau —

une aquarelle — n'avait pas la valeur artistique d'un Callot, sa facture attestait plus qu'un talent d'amateur.

Miss Mac Calloch l'offrit au docteur en lui disant :

« En souvenir de l'excursion à Groix. »

X

ON PEND LA CRÉMAILLÈRE.

ON pend la crémaillère à Bellefons, la propriété de M. Julliard.

André accapare les deux fermiers de son père, s'enquérant de Brice et de son loup domestique, qu'il avait aperçus de loin, la veille. C'était la première fois. Il avait cherché à le rejoindre, mais le petit bossu et son compagnon s'étaient enfoncés dans le bois, dépistant aisément sa poursuite.

Il lui fut répondu que, quant à eux, ils n'avaient pas vu Brice depuis plus de huit jours, non plus que son frère Julien, et qu'il en était souvent ainsi. C'est ce qu'il venait de dire à son frère Henri, lequel ne manquait pas de s'informer de Julien chaque fois qu'il les rencontrait, car il n'avait pas encore réussi à prendre langue avec lui.

A l'extrémité de la véranda, Henri était en tête à tête avec le docteur Loiran.

Ils causaient art, en particulier des monuments si intéressants que renferme la ville de Bourges.

Le docteur, bref et concis en ses descriptions et explications, se montrait très compétent.

Henri lui posa une question :

« Y a-t-il des collectionneurs dans ce pays ?

— Quelques-uns, plutôt amateurs que connaisseurs. Mon ami Couradde, lui, est très connaisseur. Vous pourrez voir chez lui des objets curieux, les débris de ses collections....

— Et leur nature ?

— Ce qui concerne le cheval et le cavalier depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la Restauration.... Je vous ferai, très prochainement, connaître mon ami Couradde.

— Vous êtes bien aimable.

— Comme il vaut mieux savoir exactement à qui on a affaire, je vous préviens que mon ami Couradde, le meilleur homme du monde, intelligent, instruit et affable, est passablement excentrique. Ainsi, il use d'un ancien manteau de cavalier au lieu de robe de chambre, son lit est garni de

couvertures de cheval ; il se sert d'un seau d'écurie en guise de cuvette, met son linge et ses vêtements dans des musettes, des sacs et des portemanteaux....

— C'est bien anodin.

— Il y a mieux : il y a chez lui plus de selles que de chaises et de fauteuils ; sa salle à manger est éclairée par des lanternes de voiture et la majeure partie de la vaisselle est disposée dans des râteliers ; il a transformé une vieille diligence en cabinet de travail. Tout cela est certainement d'un excentrique indéniable et, à plusieurs lieues à la ronde, on le regarde comme passablement toqué. »

A ce moment, Henri vit son père s'approcher d'eux et, ayant jeté un regard dans la direction de M. Gavay, il dit au docteur :

« Je vous laisse à mon père pour aller au secours de mon oncle. Il vient de remuer sa bière avec son cigare, croyant que c'était du café. Je veux lui éviter de boire de la bière additionnée de cendre et de fumer un cigare éteint.

Henri était en tête à tête avec le docteur Loiran.



L'instant d'après, M. Julliard disait au docteur Loiran :

« Pensez-vous, docteur, que si mon beau-frère s'occupait de culture, son penchant à la distraction pourrait s'atténuer ?

— Ce n'est pas impossible ; une cure de culture, je ne dis pas non, mais il me semble qu'elle lui coûterait gros, cette cure. Il est un autre moyen qui, je crois, serait susceptible d'assurer une guérison complète ou à peu près complète.

— Et lequel donc ?

— La chasse.

— La chasse, la chasse... et les accidents !

— Justement.

— Mais vous m'effrayez, docteur.

— Permettez-moi de développer ma pensée : je suis convaincu que l'idée d'éviter les accidents peut atténuer, puis faire disparaître à peu près complètement les distractions. Et, naturellement, la chasse ne serait pratiquée que dans des conditions rendant les accidents impossibles.

— Heu ! heu ! est-on jamais sûr de ces choses-là ? Du reste, j'ai tout lieu de croire que l'idée de chasser n'aurait pas le don de plaire à mon beau-frère, qu'il ne se prêterait pas à ce genre de cure. Voyez-vous, il n'a aucun goût pour la chasse, absolument aucun. Et, à ma connaissance, il n'a chassé qu'une fois dans sa vie, si l'on peut appeler cela chasser. »

Quand M. Julliard l'eut quitté, le docteur, tout en fumant un cigare et en buvant de la bière à petites gorgées, arrêta les grandes lignes du mémoire qu'il adresserait à l'Académie de médecine après la guérison de M. Gavay.

XI

LE TAS DE NOIX

LÉON, Henri et Louis Le Moing viennent de quitter Bellefons pour se rendre à Bellombre chez M. Gavay où ils doivent déjeuner avec le docteur Loiran qui, ensuite, les conduira, ainsi que Robert, chez son ami Couradde.

N'étant pas pressés, ils ont pris le chemin le plus long, c'est-à-dire par le village.

André n'est pas avec eux, par la raison qu'il est malade, et malade d'une indigestion.

« C'est un peu la faute des fermiers de papa, dit Henri. Ils lui ont fait un tel éloge des noix du Berry, supérieures, d'après eux, à la noix du Périgord, qui passe pour la reine des noix, qu'il en croquait à chaque bonne occasion. Cette fois, il a dépassé la mesure ; car il faut qu'il en ait rudement mangé pour s'être mis en pareil état, lui qui a l'estomac si solide, un véritable estomac d'autruche ou de casoar. »

Et Louis :

« On peut avoir bon estomac et payer tribut à l'indigestion quand on aborde un aliment avec lequel on est peu familiarisé et qu'on en abuse, surtout lorsqu'on opère avant la fin de la digestion du repas précédent. C'est ce qui est arrivé à André auquel, du reste, le soleil a fait beaucoup plus de mal que les noix. Eût-il dégusté ses noix à l'ombre, que le cas aurait été bénin. Une indigestion de noix, en elle-même, n'est pas chose bien grave ; cela ne vaut pas celle de melon, de homard ou de gibier, surtout celle de perdrix : saturatio perdicis pessima⁴, dit l'École de Salerne. Avis pour André quand viendra le moment prochain de la chasse ; car, en matière d'indigestion, il vaut mieux ne pas récidiver trop tôt.

« Tout de même, c'est ennuyeux qu'il ne soit pas de la partie, ce pauvre André. Il se réjouissait tant à l'idée de nous accompagner et de voir les poiriers de M. Couradde.

— Ennuyeux, oui ; mais l'aventure, je l'espère, lui servira de leçon ; car, vraiment, il est par trop porté sur l'estomac. Depuis qu'il est ici, il mange plus qu'à Paris, et Dieu sait qu'il ne se privait pas, à Paris. Et à toutes les

observations que lui fait l'autorité familiale, il répond invariablement, imperturbable : « Le voisinage de la Creuse, ça creuse ».

Puis s'adressant à Léon :

« Maintenant, Léon, un conseil : si le docteur Loiran part en guerre contre la plaisanterie et la farce, s'il se prend à parler de la cure de la distraction par la chasse thérapeutique, contrains-toi à demeurer sérieux.

— Je ferai mon possible.

— Ce n'est pas assez.

— C'est beaucoup me demander... mais, tiens, je réponds de tout. J'abonderai dans son sens, sans exagération, avec une adroite diplomatie. »

Et à part lui : « Ce sera encore une plaisanterie. »

Il reprit :

« Seulement, songe que Robert sera avec nous, et tu te souviens de son accès de fou rire quand il a été question de la chasse thérapeutique. »

Alors Louis :

« Mais la chasse a réellement des vertus thérapeutiques. Peu d'exercices et des sports obligent plus à fixer l'attention.

— D'accord, mais il faut être à même de la fixer, son attention.... »

Henri l'interrompant :

« Je ferai la leçon à Robert. Il est capable d'être très sérieux quand il le veut.

— Espérons qu'il voudra l'être et qu'il ne m'induirait pas en tentation de fuser de rire... du reste, m'étant engagé à être sérieux, je résisterai à cette tentation, mais tout de même, j'aimerais mieux ne pas avoir à la subir... et j'y pense, il y a encore autre chose : pourvu que l'excentricité de M. Couradde ne soit pas trop excentrique, qu'il ne s'agisse pas d'un original grand format.

— Je crois que le docteur Loiran a exagéré.

— Mais, c'est son ami, pourquoi l'aurait-il bêché ?

— Il a dû exagérer sans le vouloir, parce qu'il est, lui, ennemi de tout ce qui sort de la normale.

— Mais, mais, de la normale, je trouve qu'il en sort, moi. Il est d'un compassé, d'un poseur, d'un doctoral.... Et puis, cette façon de rire ou, plutôt, de ne pas rire, car son rire est d'une dose infinitésimale.... Dieu ! ce que je donnerais pour que, en dehors de notre participation, à nous autres, quelque incident imprévu le métamorphose un moment ; le jette dans un accès de rire complet, le grand rire, le vrai, joyeux, large, sonore, secouant

tout l'individu, accès de rire auquel nous serions contraints de nous associer ! »

Et Louis :

« Mais le docteur n'est ni compassé, ni poseur. Sa manière d'être n'est pas cherchée ; elle lui est naturelle. Et j'ajouterai qu'elle doit lui être très utile dans l'exercice de sa profession ; elle doit imposer confiance aux malades, c'est déjà beaucoup.

— On voit bien que tu seras du bâtiment ; je veux dire de la Faculté. »

Ensuite Henri :

« Mon Dieu, ils exécutent ses prescriptions surtout quand il fournit les remèdes gratuits, ce dont il est assez coutumier, car il très brave homme : mais cela ne les empêche pas de pratiquer une contre-assurance en allant enterrer quelque menue monnaie auprès du sanctuaire du saint dont tire la maladie, comme ils disent. Il y en a quatre dont tirent toutes les maladies. »

Elle a passé toute la nuit auprès d'André.



Alors, Louis de dire :

« Chez nous, il y en a un bien plus grand nombre. »

Puis :

« Maintenant si vous le voulez bien, je vais vous quitter un instant pour dire un court bonjour à l'instituteur. »

Il avait quitté ses amis depuis peu de temps, quand ceux-ci virent venir Mme Dulac qu'accompagnait le docteur Loiran.

La première question de Mme Dulac et du docteur fut de s'informer d'André.

« Il continue à mieux aller, » répondit Henri. Puis Léon à Mme Dulac :

« Vraiment, ma tante, vous ne vous ménagez pas assez, vous vous surmenez. Vous êtes dehors depuis longtemps déjà, et vous aviez passé presque toute la nuit auprès d'André.

— J'ai été obligée de sortir de bonne heure.....

— Obligée, obligée ! allons donc ! Vous auriez bien pu remettre votre course à l'après-midi.

— Non, non, mon enfant, il aurait été trop tard, le mal aurait été fait..

— Ah ! j'y suis, j'y suis. C'est à propos du remblai de terre qui est en bas du mur du jardin de M. Petit, de Mlle Petit, plutôt, car c'est à elle la maison.

— Comment sais-tu cela ?

— C'est André qui m'a documenté. Il est au courant de tout, le bonhomme.

— Oui, c'est à propos de ce remblai. Le cantonnier devait aller l'enlever cet après-midi et il était à craindre que Mlle Petit, comme elle l'avait déclaré, ne mît obstacle à ce travail, malgré son frère. Je n'avais donc pas de temps à perdre.

— Et tout est arrangé, naturellement, puisque vous avez pris la chose en main.

— L'affaire est arrangée ? demanda avec un réel étonnement le docteur Loiran.

— Oh ! ma tâche a été aisée et facile.

— C'est toujours la même, ma tante, dit Léon. Vous réussissez là où tout le monde a échoué, et pour diminuer votre mérite, vous prétendez que vous ne vous êtes donné presque aucun mal ; que ce résultat a été obtenu sans difficulté.

— Je t'assure que cela a été tout seul.

— Étonnant, se prit à dire le docteur. Cette affaire passionnait et amusait le pays, on la considérait comme insoluble amiablement. Puis-je vous demander quelle solution est intervenue, qui a cédé ?

— Chacun et personne, c'est-à-dire il y a une transaction ; Mlle Petit ne gênera en rien le travail du cantonnier, mais celui-ci n'enlèvera que la partie supérieure du remblai, le moins possible.

— C'est une solution élégante, et Petit doit être bien content. Et puis, je suppose qu'à la suite de cet accord, les relations entre les deux camps vont cesser d'être tendues.

— Naturellement. »

Léon se planta devant elle, et :

« Décidément ma tante, vous avez le secret pour apprivoiser les gens qui ont le caractère rugueux, comme mon ami Pythéas a le tour de main pour capturer les serpents et opérer le sauvetage des personnes en péril.... Mais ne parlons pas de cela. Quand j'y pense, j'ai froid dans le dos. Cette pauvre miss Éva ! cette pauvre Nelly ! ce cri d'angoisse ! Sans Pythéas et Marius, je ne sais ce qui serait arrivé.... Ou, plutôt, je le sais... ce pauvre Louis n'aurait pas reculé et.... »

XII

EN SELLE

PENDANT le déjeuner, le docteur Loiran se borna à quelques rares allusions à la chasse considérée au point de vue thérapeutique.

Au moment du départ, Germaine se présenta pour prendre place dans la voiture ; et Robert de lui dire :

« Ce n'est pas dans le programme.

— En effet, appuya Henri, ce n'est pas dans le programme. »

Léon émit le même avis.

« Pourquoi ne pas emmener Mlle Germaine ? demanda le docteur Loiran.

— Vous êtes bien aimable de vouloir l'emmener, docteur, lui répondit Robert, mais vous allez voir que ce n'est pas possible. »

Puis, s'adressant à Germaine :

« Je suis persuadé que tu n'as pas soufflé mot de ton projet à maman.

— Je n'en ai pas parlé à maman, mais j'ai recommandé à Mary de lui dire que je vous accompagnais chez M. Couradde.

— Cette idée de nous accompagner n'est pas des plus gentilles....

— Par exemple ! Je désire être en votre compagnie et tu ne trouves pas cela gentil....

— Très aimable pour nous, j'en conviens, mais pas pour ceux qui t'attendent à Bellefons, où il était convenu que tu irais cet après-midi.

— Tiens, c'est vrai, je n'y pensais plus. Que je suis sotte !

— Sotte, non certes, mais assez souvent irréfléchie et trop indépendante. Et Mary, elle qui devait te conduire à Bellefons, ne t'a fait aucune observation quand tu l'as chargée de ta commission ?

— Aucune, elle ne m'en fait guère.

— C'est plus sûr pour elle, car tu ne les prends pas toujours bien.... Une brave fille, Mary, mais pas beaucoup de cervelle et pas plus de volonté qu'une feuille de papier buvard. Je vais aller lui rappeler que tu dois aller, cet après-midi et le plus tôt possible, à Bellefons. »

Et comme Germaine, un peu penaude, s'éloignait avec Robert, le docteur Loiran de lui crier :

« Ce n'est que partie remise, mademoiselle.

— Je l'espère-bien, docteur. »

A une demi-lieue environ de Bellombre, Robert, qui conduisait le break, se retourna pour dire à ceux qui occupaient la voiture :

« J'aperçois là-bas Brice avec son chien, il suit la route et vient dans notre direction. Vous pourriez essayer de profiter de l'occasion pour causer avec ce jeune sauvage et avoir des nouvelles de son frère. »

Il fut convenu que Robert mettrait les chevaux au pas avant qu'on fût dans le voisinage de Brice, et que, pour ne pas effaroucher l'enfant, on ne descendrait pas de voiture et que, seul, Henri tenterait de lier conversation avec lui.

Lorsque le petit bossu fut sur le point de croiser la voiture, il salua et continua son chemin.

Il était pâle, triste, et paraissait fatigué.

« Bonjour, Brice, » lui cria Henri.

L'enfant s'arrêta, salua de nouveau et, sans avoir desserré les dents, s'apprêta à se remettre en route.

« Tu n'as pas l'air bien portant, Brice, » reprit Henri.

Pas de réponse.

Alors, Henri, sans se décourager :

« Et ton frère Julien, que devient-il ? J'ai demandé de ses nouvelles à l'un de nos fermiers, et il n'a pu m'en donner.... Je voudrais causer avec ton frère ; je sais qu'il aime les livres et j'en ai préparé pour lui. Cela lui ferait plaisir, n'est-ce pas ? »

Brice essuya une larme, et d'une voix traînante :

« Julien n'est pas à la maison, pas à la maison.

— Est-il absent pour longtemps ?

— Il est malade, malade.

— Mais qu'a-t-il ?

— C'est son bras qui lui fait très mal, très mal. Il est au Blanc, à l'hôpital, à l'hôpital... et la mère est malade aussi, malade aussi, moins malade que Julien, mais malade tout de même, malade tout de même.

— Je ne savais rien de tout cela, se prit à dire le docteur Loiran. Pourquoi n'es-tu pas venu me chercher ? »

Brice eut un geste vague.

Le docteur reprit :

« Je passerai aujourd'hui chez ta mère, puis ma vieille Catiche ira la voir. La course n'est pas au-dessus de ses forces. Et comme nous passons par le bourg, que veux-tu qu'on te rapporte ?

— Rapportez-moi un sou de ficelle, monsieur, un sou de ficelle.

— C'est bien peu, on pourrait te rapporter autre chose avec.

— Eh bien ! monsieur, rapportez-moi un autre sou de ficelle, un autre sou de ficelle.

— Et quoi encore ?

— Deux sous de ficelle, c'est assez, c'est assez. »

Et ce fut sa réponse invariable aux questions que lui posèrent Louis, Léon, Robert et Henri, au sujet de ce qu'il désirait qu'on lui rapportât du bourg.

On voyait que, pour le pauvre enfant, deux sous avaient de l'importance, et qu'il n'avait probablement jamais eu en poche l'équivalent de l'actif du Juif errant.

Il allait s'éloigner, quand Henri lui dit :

« Mon frère André voudrait te voir. Il est très bon, André. Il est malade, ta visite lui ferait du bien.

— Comment lui ferais-je du bien, du bien ? Est-ce que j'ai pu en faire à la mère, à la mère, et à Julien, à Julien ?

— Je veux dire qu'il aurait plaisir à te voir ; et quand un malade éprouve du plaisir, son état s'améliore. Passe donc à Bellefons avant de retourner chez toi, tu y seras bien accueilli.

— La mère m'attend, m'attend ; et puis, je n'oserais pas aller à Bellefons, je n'oserais pas. » Et il se remit en route.

Brice se retourna et salua.



Henri lui cria :

« Dès demain, j'irai au Blanc pour visiter Julien.

— Nous aussi, » ajoutèrent les autres jeunes gens.

Brice se retourna et les salua.

Cette fois, il y avait un sourire sur son pauvre petit visage.

Dès le premier abord, les jeunes gens purent se convaincre que M. Couradde était, en effet, un homme instruit et éclairé, avec d'excellentes manières. Était-il excentrique, il n'y paraissait guère. En lui, à une grande douceur de caractère, se mêlait une pointe de tristesse, laquelle avait pour cause sa situation d'argent, non pas précaire mais fort différente de ce qu'elle avait été jadis.

Henri fut vite à même de juger qu'il était un connaisseur émérite, ainsi que l'avait dit le docteur Loiran.

Dans la pièce où était réuni le principal de sa collection, s'il y avait un assez grand nombre de selles, il y avait aussi des chaises et des fauteuils, et le docteur Loiran aurait pu choisir un de ces sièges, au lieu d'enfourcher, en un coin, une selle, pour examiner, pendant que M. Couradde montrait sa collection aux autres visiteurs, un petit médaillon en bronze, avec, dessus,

une tête de cheval, travail de l'époque Louis XIV, qu'un paysan avait tout récemment apporté à M. Couradde.

Quand le docteur eut achevé son examen, il voulut quitter sa selle, mais impossible.

« Aurais-je des rhumatismes ? » se demanda-t-il.

Puis il chaussa à fond les étriers et essaya à nouveau de se lever. Cet effort lui révéla qu'il n'avait pas de rhumatismes, mais que, s'il l'accentuait, il en résulterait un désastre... pour le fond de son pantalon.

« Je suis évidemment la victime de quelque mauvais plaisant qui aura mis de la glu ou de la poix sur cette selle pour faire un tour à Couradde, pensa-t-il. Diable soit de l'animal ! »

A ce moment, M. Couradde qui se dirigeait vers l'endroit où se trouvait le docteur eut un soubresaut et leva les bras au ciel. Puis, après avoir triomphé d'une formidable envie de rire, il s'écria :

« Mais, mon bon ami, quelle idée d'avoir enfourché cette selle. Certainement, vous êtes collé dessus, et bien collé. C'est une selle de courrier d'État du temps jadis, avec des rainures contenant de la résine, et de la résine toute fraîche.... »

Et il se reprit à lutter contre son envie de rire.

Henri se détourna, car il sentit le rire le gagner.

Léon, Robert et Louis demeurèrent impassibles, mais ils évitaient de se regarder.

« Effectivement, j'adhère bel et bien à la selle, répondit le docteur, voyez. »

Et il fit la preuve, mais avec prudence.

Ensuite, incapable de résister au comique de la situation, et jugeant plus adroit de donner l'exemple que d'avoir à se joindre à l'accès de gaieté qui allait éclater, il fusa de rire, un rire franc, large, sonore, le vrai rire, celui auquel Léon désirait le voir se livrer.

M. Couradde et Henri furent les premiers à l'imiter. Ils riaient aux larmes.

L'instant d'après, Robert était pris du fou rire.

Léon et Louis furent les derniers à se mettre de la partie.

Un peu plus tard, M. Couradde disait d'une voix entrecoupée :

« Mon bon ami... c'est la... première fois... que....

— Oui... oui... mais.... J'espère que... que ce... sera aussi... la dernière.

— Je... l'espère également.... Je voulais... dire... que c'est... la première... fois que... je vous... vois rire ainsi....

— C'est une... situation unique....

— Certes... oui.... Je crois... que nul... en France... et ailleurs... ne se trouve... dans la même... situation que vous.... »

Et les rires de redoubler.

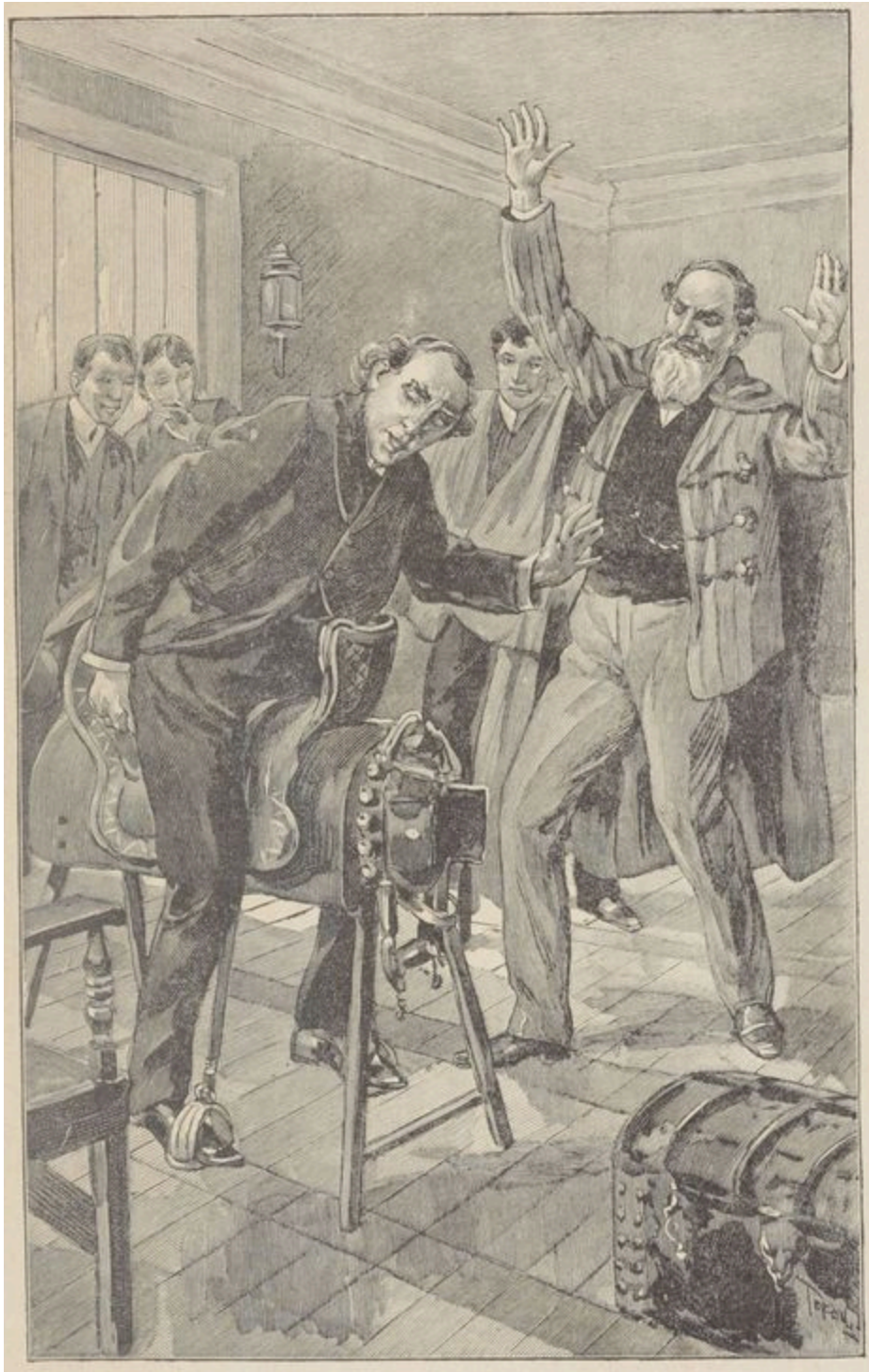
Puis M. Couradde, plus calme :

« J'allais justement faire voir cette selle à ces messieurs et leur montrer par quel procédé les courriers qui en étaient munis avaient forcément de l'assiette et ne pouvaient être désarçonnés. Votre aventure rend mes explications inutiles. Maintenant, mon bon ami, je vais aller quérir le vêtement qui vous est indispensable, lequel, à mon grand regret sera un peu long, à moins que vous ne préféreriez que nous vous transportions dans ma chambre, ainsi que jadis, aux relais, on transportait le courrier et la selle d'un cheval sur un autre ? Ensuite, nous boirons à votre santé. »

Le docteur Loiran opta pour le transport et, conséquent avec le rôle qu'il avait assumé, il réclama un cornet de courrier. Enlevé par dix bras vigoureux, il fut emporté, soufflant dans son cornet de toute la force de ses poumons, vers la chambre de M. Couradde, pendant que ceux qui le portaient chantaient, aussi à pleins poumons, un vieil air de circonstance.

Le vacarme attira Mme Couradde, sa mère et la servante, lesquelles, à la vue de ce singulier cortège, furent prises d'un accès de fou rire bien compréhensible.

M. Couradde leva les bras au ciel.



Et lorsque le docteur Loiran fut arrivé au relais, M. Couradde de dire avec un sourire malicieux :

« Voilà une petite aventure où je n'ai joué qu'un mince rôle de comparse, et qui, pourtant, ne nuira pas à ma réputation d'excentrique.... Ah ! les légendes ne sont pas seulement le chiendent de l'histoire ! »

Pendant que le docteur rectifiait sa tenue, M. Couradde conduisit ses hôtes à son cabinet de travail, une ancienne diligence, on le sait ; et leur expliqua que, l'été, il préférerait travailler là, plutôt que dans son grenier où se trouvaient ses livres, ses dessins et ses paperasses.

Quand le docteur, affublé d'un pantalon trop large et trop long, vint les rejoindre, on alla boire à sa santé dans la salle à manger, où, en effet, deux râteliers anciens contenaient de la vaisselle, et où étaient aussi disposées, en guise d'appliques, quatre belles lanternes de carrosses du XVIII^e siècle.

On se quitta en promettant de se revoir ; et, à peine le break se fut-il ébranlé, que le docteur eut ces mots :

« Bien original, bien excentrique, n'est-ce pas, mon ami Couradde ? »

XIII

ANDRÉ ET BRICE

MME DULAC, qui est restée auprès d'André pendant le déjeuner, vient de rejoindre, après un repas sommaire, sa belle-sœur et Laure dans la chambre du petit malade.

« Je tiendrai compagnie à André cet après-midi, lui dit Mme Julliard, va te reposer un peu, Marthe ; tu as passé plus de la moitié de la nuit auprès de lui et tu es sortie de bonne heure ce matin, tu dois être exténuée. »

Et Laure :

« Oui, ma tante, il faut prendre un peu de repos ; moi aussi, je demeurerai avec André, je lui lirai une histoire.... »

Alors André :

« Mais non, Laure, je n'entends pas que tu te condamnes à t'ennuyer avec moi. Il faut aller rejoindre Lina et Nelly, d'autant plus que Germaine doit venir.

— Veux-tu qu'on aille te chercher Scipion, Sylphe et Sam ?

— Pas la peine, Scipion est loin d'être gai ces jours-ci, à cause de sa tête dont il souffre ; et Sylphe, lui, est trop gai, il me ferait des farces et puis il mangerait tout le temps, spectacle qui me serait très désagréable.... Toi, maman, et vous, ma tante vous pouvez me laisser seul, je lirai un peu et le temps me semblera moins long.... Et moi qui me faisais une fête d'aller chez M. Couradde, de voir son clos de poiriers, les plus beaux poiriers du pays, paraît-il. »

Et sa mère :

« Voilà ce que c'est que de pécher par gloutonnerie. Ne pouvais-tu donc attendre l'heure du goûter au lieu d'absorber, moins de trois heures après ton déjeuner, peut-être un cent de noix, et quelles noix ?

— Un cent, je ne crois pas en avoir mangé tout à fait un cent.... Et si j'ai mangé des noix, c'est que j'avais faim ; au déjeuner, je n'avais pas pris mon comptant habituel.

— Si tu avais faim, il fallait venir demander quelque chose à la maison.

— Aller à la maison m'aurait pris un peu de temps, et les noix étaient là, tout près de moi. Et puis, elles étaient si bonnes, si fraîches, si douces, si différentes de celles qu'on mange à Paris, que je ne me suis pas aperçu que je m'en surchargeais l'estomac ; d'autant plus qu'il y en avait tant, une vraie petite montagne, que je ne les voyais pas diminuer.... Et j'ai eu tort de rester couché sur le tas de noix, en plein soleil, au lieu d'aller sous le hangar. Le soleil m'a fait plus de mal que les noix.... Est-ce que j'aimerais encore les noix quand je serai guéri ?

— D'ordinaire, lorsque l'on a abusé de telle ou telle victuaille et que le résultat a été celui dont tu as fait l'expérience, on en est dégoûté pour longtemps. En tout cas, si ta mésaventure ne t'inspire pas de répulsion pour les noix, il sera plus prudent de laisser passer un certain temps avant de renouer connaissance avec elles....

— Triste... Et les amandes, pourrai-je en essayer ?

— Ni des amandes, ni des noisettes, ni des plats où il y aura de l'huile ; par exemple, ni mayonnaise, ni friture ; cela pourrait te donner une rechute, et en matière d'indigestion, les rechutes sont presque toujours graves.

— Triste, très triste... dire que les anguilles frites dans l'huile de noix me passeront devant le nez.

— Je le crois bien.

— Mon Dieu ! pourquoi ai-je tant mangé de noix ! »

Ensuite Mme Dulac :

« Je suis décidée à rester avec lui, Aurélie, cela ne me fatiguera pas.

— Toujours la même, les autres avant toi.... »

Et quand Mme Julliard se fut retirée avec Laure, André de dire :

« Combien vous êtes bonne, ma tante. Je suis bien fâché de vous donner tout ce mal.

— Oh ! mon enfant, ce mal est peu de chose auprès des inquiétudes que nous avons éprouvées à ton égard ; elles ont été grandes....

— J'ai donc été si malade ?

— Nous avons été très inquiets de toi. Et songe à ce qui aurait pu arriver, si un hasard heureux n'avait pas amené Louis à la ferme, si la vue de l'échelle appliquée contre le tas de noix ne lui avait pas donné l'idée d'y monter lui-même.... Tu lui dois sans doute la vie, il ne faudra pas l'oublier....

Je ne l'oublierai jamais, ma tante. Je l'aimais beaucoup, déjà, il est bon, je l'aimerais maintenant davantage.... Il a dû avoir bien du mal à me

descendre du monticule de noix ?

— S'il a eu du mal !

— Pauvre Louis.... Est-ce que vous voudrez bien me raconter une histoire, ma tante ?

— Oui, mon enfant.

— Une histoire où il sera un peu question de victuailles. Comme je suis à la diète, c'est bien le moins que j'entende parler de nourriture.

— Mais tu disais tout à l'heure qu'il ne te plairait pas de voir manger.

— Voir manger me serait pénible, en effet, mais il n'en est pas de même si la conversation a trait à la cuisine.... Et puis....

Et puis quoi ?

— Je voudrais encore autre chose, mais cela sera-t-il possible ?

— Si ce que tu désires n'est pas susceptible de te faire mal, on tâchera de te donner satisfaction.

— Voici ; je meurs d'envie de voir Brice et son chien, mais Brice est si sauvage, si défiant. Je ne l'ai aperçu qu'une fois, et il s'est dérobé avec l'adresse d'un renard.

— Peut-être le verras-tu aujourd'hui.

— Est-ce possible, ma tante ?

— Oui. Je me proposais d'aller aujourd'hui même faire connaissance avec sa mère, une brave, excellente et très courageuse femme, digne d'intérêt, au dire de tous ; obligée, à cause de ton état, de remettre cette visite à plus tard, j'ai chargé Éloi, qui a de la finesse, de se remettre à la recherche de Brice, et d'user de toute sa dextérité pour l'amener ici, j'ai pensé que cela te serait agréable ; et puis, moi, en attendant que je puisse m'entretenir avec sa mère, je tâcherai de faire causer le pauvre enfant.

— C'est d'une ingénieuse bonté pour moi, ma tante ; et je suis heureux que vous portiez intérêt à Brice et aux siens.

— Maintenant, mon enfant, trêve de bavardages, repose-toi un peu ; tout à l'heure, je te raconterai une histoire. »

Mme Dulac venait d'achever l'histoire qu'elle avait promise à André, et il était environ quatre heures, quand survint Brice, amené par Éloi, qui l'avait rencontré allant et venant sur la route, à peu de distance de Bellefons, où il ne pouvait se décider à se présenter. Et Brice était accompagné de son chien qui, en bête intelligente, saisit d'un coup d'œil

qu'il avait affaire à des gens bien disposés envers son maître et lui et se comporta en conséquence.

Mais si Loup n'éprouvait aucun embarras, il n'en était pas de même du pauvre Brice.

« C'est bien gentil de ta part d'être venu, lui dit avec bonté Mme Dulac, car d'après ce que je sais de toi, je suis persuadée que, par ce beau temps, tu préférerais être dehors. Il y a longtemps qu'André désire te connaître, et je t'ai envoyé chercher pour lui tenir un peu compagnie parce qu'il est malade. Vois comme il est pâle. »

Et Brice de répondre, de sa voix traînante et mal assurée, et avec les répétitions de mots dont il était coutumier :

« Oh ! oui, il est pâle, il est pâle, il est pâle.... Je suis bien laid, bien laid, bien laid ; je suis pâle aussi, mais je ne suis point pâle comme cela.... Je ne puis l'empêcher d'être malade ni d'être pâle.... Pourquoi est-il malade ?

— Il a trop mangé !...

— Trop mangé, ah ! ah ! ah ! jamais je n'ai trop mangé, moi, jamais, jamais ! Bien souvent, même, je n'ai pas mon content de pain, de topinambours ou de bouillie d'avoine.... »

Alors Mme Dulac :

« Tu entends, André ?

— J'entends. »

Le ton de cette réponse frappa Brice qui jeta un rapide regard sur André ; et ensuite :

« Mais il n'est pas si malade.... »

Et André :

« Aujourd'hui, je vais mieux ; mais hier, il paraît que j'ai manqué mourir.

— Manqué mourir d'avoir trop mangé !... »

Et après cette exclamation, Brice demeura tout songeur, paraissant ne pas comprendre que pareille chose pût arriver.

Ces paroles de Mme Dulac le tirèrent de sa songerie :

« Oui, on a été très inquiet de lui, hier.... Il avait absorbé trop de noix....

— Ah ! ah ! ah ! être très malade pour avoir mangé trop de noix, je n'ai jamais vu cela.... Ah ! ah ! ah ! c'est la première fois, la première fois, la première fois ! »

Et cette cause de maladie lui sembla si singulière, si étrange, que malgré le chagrin qui pesait sur lui, il se laissa aller à quelques grimaces et à quelques cabrioles auxquelles Loup s'associa avec empressement.

Brice survint, amené par Éloi.



Du coup, André éclata de rire.

Alors Brice, gagné aussi par le rire :

« Il rit parce je suis laid, très laid, très laid... moi je ris parce que je trouve drôle qu'il soit malade d'avoir trop mangé de noix ; pas de jaloux, à chacun son pain et son hareng.

— Mais non, mon enfant, interrompit Mme Dulac, il ne rit pas parce que tu es laid, mais parce que ta présence le récrée et lui fait du bien....

— Ah ! ah ! ah ! si je lui ai fait du bien, c'est sans le savoir, sans le savoir, sans le savoir ; je ne demande pas mieux que de continuer, quoique ce ne soit plus sans le savoir. »

Et ce furent de nouvelles grimaces et de nouvelles cabrioles, qui redoublèrent l'hilarité d'André.

Mais Mme Dulac :

« Assez, Brice, assez ; il est inutile, pour le divertir, de risquer une courbature.

— Une courbature, moi, impossible, impossible.

— Mais lui pourrait être malade de trop rire.

— Malade de trop rire, ah ! ah ! ah ! je n'ai jamais vu cela non plus. J'ai souvent beaucoup ri et cela ne m'a pas fait de mal ; ri en me regardant, car

je me trouvais très laid... ri lorsque j'avais faim et lorsque j'avais froid... ri quand la mère battait l'enclume, car j'entendais moins les coups de marteau.... C'est que, ces coups de marteau, ils me font aussi mal que si je les recevais sur la tête.... Et pourtant, je voudrais bien les entendre encore, car alors, la mère ne serait pas malade. »

Et les larmes interrompirent le pauvre Brice.

Ensuite, encouragé par Mme Dulac, il lui confia ses chagrins, ainsi que les douleurs et les angoisses des siens.

Elle le consola de son mieux, lui promit d'aller voir sa mère dès le lendemain et de s'occuper de Julien, l'engagea à revenir le plus tôt possible ; puis s'adressant à André :

Ce furent de nouvelles grimaces.



« Je vais l’emmener goûter.
— Pourquoi ne pas le faire goûter ici, ma tante ?

— Tu ne seras pas trop contrit de voir autrui manger et de rester à jeun ? Tu me le disais tout à l'heure.

— J'ai changé d'avis, ma tante. J'aurais de la peine de ne pas manger si j'avais envie de manger, mais je n'en éprouve aucun désir.... Je prendrai un peu de thé léger pas trop sucré.... Ah ! si l'on m'avait dit hier, qu'aujourd'hui j'en serais à me contenter de thé léger, vrai, je ne l'aurais pas cru. »

Après le départ de Brice, André se prit à dire :

« Dès que cela me sera possible, ma tante, je vivrai ici presque toute l'année, m'occupant d'agriculture, et pas en amateur. C'est une carrière qui vaut bien les autres.... Je prendrai Brice auprès de moi. Il sera comme mon nain. Et je le prendrai, non pour qu'il me divertisse, mais afin qu'il ne manque de rien de ce qu'il faut pour vivre. D'ici que je puisse m'en charger, je ne suis pas inquiet à son sujet, car j'ai vu que vous lui portiez de l'intérêt. »

XIV

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

C'EST l'ouverture.

Les invités de M. Julliard sont en chasse depuis longtemps déjà, et devant la maisonnette de Bourbache, le garde de Bellombre, M. Gavay, fumant force petits cigares, suivant son habitude, cause avec Léon et Louis le Moing en attendant le docteur Loiran, avec lequel il a consenti à inaugurer la singulière cure imaginée par celui-ci.

Enfin le docteur paraît et explique brièvement que s'il est en retard, ce n'est pas sa faute, que le devoir professionnel prime tout et qu'il a été retenu dans un hameau voisin où venait de se déclarer une épidémie de coqueluche.

Alors, comme Léon, qui n'avait aucun goût pour la chasse, même en tant que spectacle, et Louis qui était demeuré avec lui, parlaient de pousser jusqu'à la Creuse, M. Gavay de leur dire :

« Venez donc avec nous ; à l'heure qu'il est, il ne peut plus guère s'agir que d'une promenade hygiénique. »

Comprenant qu'il se proposait d'en prendre à son aise avec la cure préconisée par le docteur, ils s'empressèrent d'acquiescer à son désir.

Quant au docteur Loiran, certes, il ne désespéra pas du résultat final, mais il ne put se dissimuler que cette matinée serait très probablement perdue pour la cure, ou à peu près.

L'événement ne tarda pas à justifier cette crainte.

Le docteur marchait en avant avec Bourbache et M. Gavay expliquait à Léon et à Louis une expérience jadis faite par l'ingénieur Hureau de Sénarmont, quand le docteur lui signala une compagnie de perdreaux qui s'étaient levés à bonne portée.

« Tirez-les donc, docteur, » lui répondit-il, puis il reprit ses explications ; et après avoir achevé, s'adressant au docteur :

« Comment, docteur, vous n'avez pas tiré ces perdreaux ? »

Et il envoya ses deux coups de fusil dans la direction... présumée des perdreaux.

Après avoir parcouru environ cinq cents mètres, ils firent halte auprès de trois pommiers touffus.

Bourbache et les deux jeunes gens s'assirent sous l'un de ces pommiers. En face d'eux, sous un autre pommier ; le docteur, qui venait de déposer son fusil contre le troisième arbre, essuyait méticuleusement les verres empoussiérés de son pince-nez. Tout à coup, M. Gavay, qui était à côté de lui et avait conservé son fusil, entendant ou croyant entendre un bruissement dans le feuillage, ce qu'il jugea être l'indice de la présence d'un volatile quelconque, épaula vivement et tira ses deux coups de fusil dans la masse feuillue.

« Gare aux pommes, c'est plus gros qu'un gland ! » s'écria Léon, en se levant d'un bond et en courant vers M. Gavay, pendant que Louis et Bourbache, qui l'avaient imité, se portaient à l'aide du docteur.

Hélas ! une malencontreuse pomme lui avait enlevé son pince-nez des mains, et le pince-nez s'était brisé à terre ; d'autres pommes, tombant sur son chapeau, un haut chapeau de paille, en forme de cloche, le lui avaient enfoncé, lamentablement bossué, jusqu'à la racine du nez. Et tel un aveugle qui n'a pas encore l'expérience de son infirmité, les mains en avant, le dos courbé, à pas menus et hésitants, il cherchait à se garer. Le saisissant chacun par une main, Bourbache et Louis le tirèrent de la zone dangereuse, pendant que Léon poussait vivement M. Gavay, qui était demeuré à la même place, le nez en l'air, contre le tronc du pommier, et s'y adossait même.

Il était temps. En effet, une longue branche, aux trois quarts coupée par la fusillade de M. Gavay, et entraînée par le poids des pommes qui la garnissaient amplement, s'abattit sur le sol ; laquelle branche aurait certainement mis en marmelade le visage de M. Gavay et aurait sévi sur le crâne et la nuque du docteur.

Plus heureux que ce dernier, M. Gavay, dont plusieurs pommes avaient pourtant frôlé la tête, l'une l'ayant coiffé en jobard, n'avait pas perdu son pince-nez ; et après s'être excusé de son inadvertance, il offrit ledit pince-nez au docteur, avec ces mots :

« Nous sommes isomyopes. »

Le docteur, qui s'ingéniait à rappeler son chapeau à sa forme primitive, finit par accepter.

Et s'il se fit prier, il ne faut pas croire qu'il fût froissé de cette désagréable aventure. Bien loin de là. En effet, ces deux coups de fusil, tirés

spontanément par M. Gavay, lui paraissaient de très bon augure pour le succès de la cure qu'il avait entreprise.

Quand M. Gavay se fut dépouillé de son pince-nez en faveur du docteur, il expédia Bourbache à Bellombre, dont on n'était pas très éloigné, avec mission de lui rapporter un ou plutôt deux pince-nez. Il en trouverait dans une boîte, sur son bureau.

Bourbache s'éloigna en hâte et au moment où il revenait en se dépêchant le plus possible, M. Gavay, voulant allumer un cigare, tira de sa poche une petite boîte qui contenait, non des allumettes, mais deux pince-nez. Alors seulement, il se rappela ce que lui avait répété, à plusieurs reprises, avant le départ, son valet de chambre, un homme de précaution.

En arrivant à Bellefons, ils aperçurent sous la véranda, M. Petit, sa sœur, et Mme Dulac.

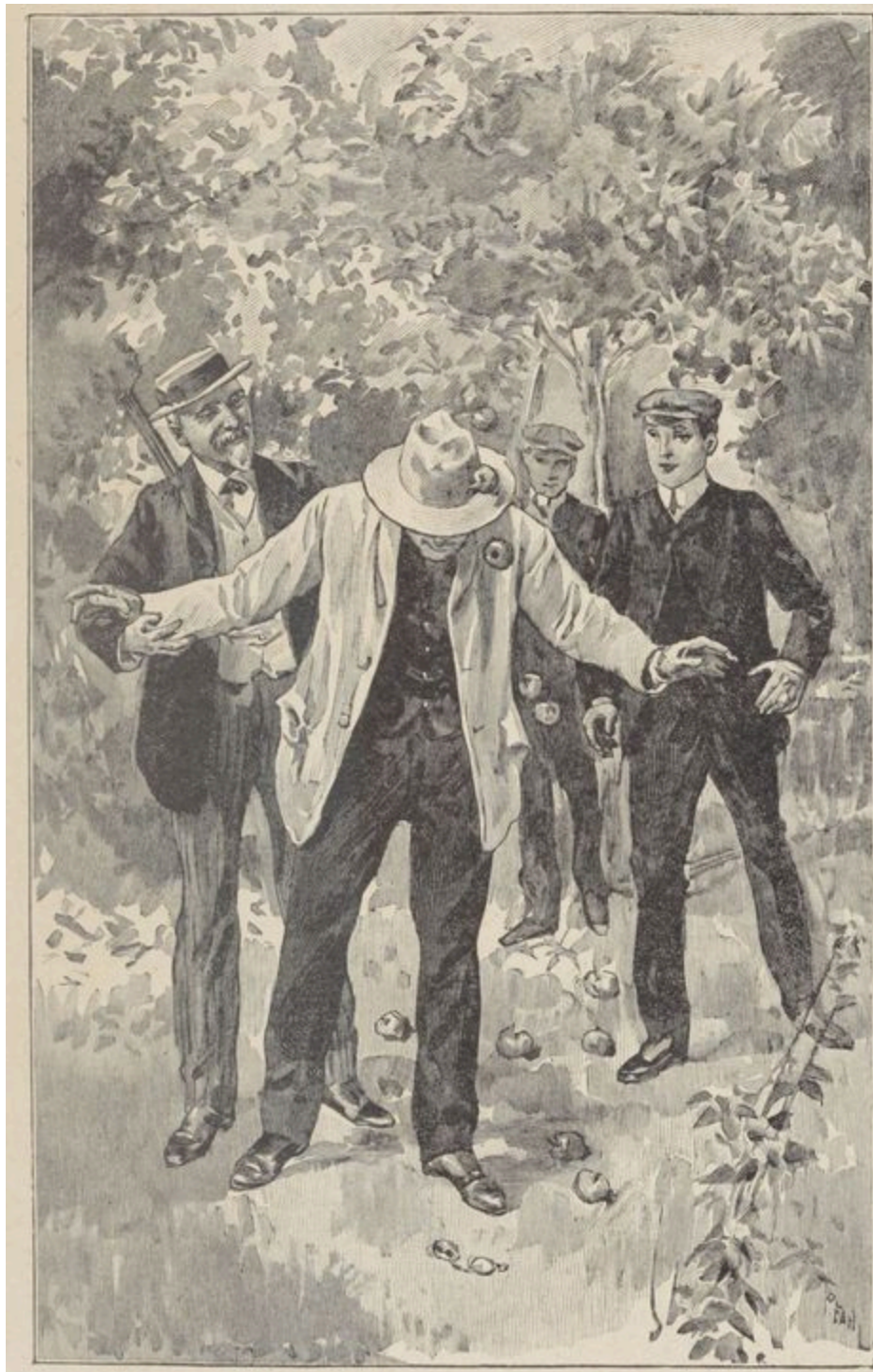
La vue du chapeau désemparé du docteur provoqua des questions.

« Des pommes, » répondit-il avec flegme.

Alors, M. Gavay :

« Et c'est moi qui ai provoqué la chute de ce météore d'un nouveau genre.... J'en suis confus et j'en ai le plus grand regret... j'en ai du reste eu aussi ma part. »

Le dos courbé, il cherchait à se garer.



Et Léon :

« Heureusement, que ce n'étaient pas des reinettes ! »

Au déjeuner lorsque l'on commença à manier fourchettes et couteaux avec moins d'entrain, les histoires de chasse commencèrent.

Celle qui eut le plus de succès fut narrée par M. Julliard.

« Je n'ai chassé à courre qu'une fois dans ma vie, si tant est que l'on puisse appeler cela une chasse, comme vous allez en juger.

« Étant très peu fanatique du sport chasse, après un temps de galop suffisant pour m'éviter les plaisanteries, je modérai l'allure de ma monture et quand la troupe des chasseurs fut hors de vue, je me livrai à une agréable promenade hygiénique au petit trot.

« Je me dirigeais vers le déjeuner, lorsque je fus tout surpris d'apercevoir, au coin d'un bois, un cerf. « C'en est

« un autre ; il y en a plus dans ce pays que notre hôte ne l'a

« prétendu, » pensai-je. Mais mon illusion fut de courte durée, car le cerf en question était accompagné d'un chien qui semblait en fort bons termes avec lui, et ce chien, je le reconnus parfaitement. Il ramenait le cerf au logis. La chasse n'était qu'une variante de comédie. »

Puis, au milieu de l'hilarité générale, M. Julliard ajouta, avec le même sérieux imperturbable :

« Figurez-vous que le chien, croyant que je nourrissais de mauvaises intentions à l'égard de son compagnon, ce qui était bien loin de ma pensée, faillit me faire un mauvais parti. N'eût-il été retenu par le sentiment de son devoir, qui était d'escorter son compagnon, que les rôles auraient été plaisamment intervertis. Il m'aurait sauté à la figure. »

« Le cousin Arthur a été le héros d'une bien drôle d'aventure, l'an dernier, raconta à son tour Léon. Il chassait à courre par une pluie épouvantable qui désorganisa la chasse ; seul, il continua à appuyer trois chiens qui s'acharnaient à la poursuite du cerf. Cet animal qui semblait connaître admirablement son métier le promena d'abord à sa suite dans des endroits impossibles, puis franchit un large ruisseau que les chiens traversèrent à la nage. Lui-même était en train de le franchir, enfonçant dans une vase épaisse, quand le cerf se retourna, fit tête aux chiens et les envoya successivement, d'un andouillé sûr, sur le cousin Arthur qui reçut le premier sur l'encolure de son cheval, le second en pleine poitrine, le troisième sur les épaules. Puis le cerf s'éloigna, laissant là notre chasseur dont le cheval, dans la vase, s'était défermé des quatre pieds, et qu'entouraient trois chiens blessés. »

XV

L'IDÉE DE MME DULAC

CE jour-là, Léon était allé au Blanc, en compagnie de Louis Le Moing qui avait tenu, avant son départ, fixé au surlendemain, car la date du mariage de Jacques avec Mlle Blanche Swiney approchait, à voir une dernière fois le frère de Brice.

Au retour, les deux jeunes gens eurent avec Mme Dulac la conversation suivante :

« L'état de Julien continue-t-il à s'améliorer ? demanda-t-elle tout d'abord.

— Oui, madame, répondit Louis, son bras est presque guéri. ; guéri en ce sens qu'il en souffre beaucoup moins, mais il demeurera incapable de s'en servir, ou à peu près. Il est probable qu'il pourra revenir parmi les siens dans une huitaine de jours. Mais il n'est pas de constitution très robuste et la crise qu'il vient de traverser l'a beaucoup éprouvé ; il aura donc besoin de repos, de soins.

— Assurément, appuya Léon.

— N'ayez aucune inquiétude à ce sujet.

— Je regrette que ce qui est arrivé à Julien nous ait empêchés de travailler avec lui, reprit Léon. Enfin, en ce qui me concerne, j'utiliserai de mon mieux, à cet effet, le peu qui reste des vacances, en ayant bien soin de ne pas le surmener.

— Il y a des lacunes dans son instruction, n'est-ce pas ?

— Fatalement, ma tante, car il a acquis ce qu'il sait surtout par son effort personnel. C'est un autodidacte qui a travaillé à peu près sans guide, quasi sans recevoir de conseils, en rencontrant de grandes difficultés pour se procurer les livres nécessaires. Et il est extraordinaire qu'il ait pu obtenir les résultats auxquels il est arrivé.

— Vraiment ?

— Je vous le garantis, madame, » dit Louis.

Et Léon :

« Oui, ma tante, c'est extraordinaire. Ainsi, en mathématiques, autant que j'ai pu en juger, il est environ de la force d'un licencié ès sciences. Louis a pu se convaincre qu'il possède des notions relativement étendues d'histoire naturelle, surtout au sujet des plantes, des insectes et des oiseaux. Pour la physique et la chimie, par exemple, le pauvre garçon n'a pas été à même de pousser bien loin ses études, car, pour cela, les livres ne suffisent pas ; il n'a pu ni faire d'expériences, ni manipuler. Il a de la littérature, mais à l'état chaotique et avec de sérieuses lacunes, car il a acquis cette littérature en lisant tout ce qui lui tombait sous la main. Chaque fois que nous l'avons vu, nous nous sommes tous efforcés de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, nous lui avons procuré des ouvrages qui lui permettront de combler, dans une certaine mesure, les lacunes de ses connaissances littéraires. Enfin, je me propose, quand il reviendra, de lui faire faire quelques expériences de physique et de chimie dans le laboratoire de M. Gavay. »

Mme Dulac posa alors cette question à Louis :

« Vous avez quelquefois travaillé avec M. Gavay, je crois ?

— Quatre ou cinq fois, madame.

— A-t-il eu des distractions appréciables pendant que vous étiez occupé avec lui ?

— Aucune, madame, absolument aucune ; c'était un autre homme.

— Et lorsqu'il travaille seul, il n'en est point de même, n'est-ce pas ?

— Non, madame, car alors, il lui arrive très souvent de commencer une chose et de la laisser là pour passer à une autre, et ainsi de suite.

— S'il consentait à travailler, chaque jour ou tous les deux jours, environ une heure avec Julien, ne pensez-vous pas que cela pourrait donner à son esprit une allure moins vagabonde ?

— Encore une trouvaille, tante Météore, s'exclama Léon. Quelle riche idée ! une idée cossue, comme dirait mon ami Pythéas. »

Et Louis :

« J'en suis persuadé, madame ; et cette combinaison serait très avantageuse pour Julien ; s'il plaisait à M. Gavay, ce que j'espère, son avenir serait sans doute assuré.... Nous avons tous parlé de lui, avec éloge, à M. Gavay. Cela il me semble, a piqué sa curiosité.... J'ai cru comprendre qu'il était désireux de le connaître.

— Je vois que vous avez eu la même pensée que moi : chercher à faire un avenir à Julien et soumettre M. Gavay à un genre de cure susceptible de produire plus d'effet que celle qu'a imaginée le docteur Loiran.... Un

excellent homme, le docteur Loiran, très consciencieux, mais s'exagérant les bizarreries des autres et ne s'apercevant pas des siennes propres.

— Oh ! madame, j'ai posé seulement, de concert avec mes amis, quelques jalons dans l'intérêt de Julien, et je n'ai nullement songé à instituer une cure à l'usage de M. Gavay. »

Puis Léon :

« C'est même chose en ce qui concerne Robert, Henri et moi. Nous n'avons pas eu l'idée de faire concurrence au docteur Loiran, mais seulement de tâcher d'être utiles à Julien. »

Et alors Mme Dulac :

.« C'est égal, le terrain est préparé ; vous avez éveillé la curiosité de M. Gavay, et c'était le point principal. Si nous réussissions, ce qui ne me paraît pas impossible, le succès sera en grande partie dû à vous deux, à Robert et à Henri. »

XVI

PAUVRE YORICK

CE matin-là au lieu de se livrer, en quelque site pittoresque des bords de la Creuse, sous la fraîcheur amie des saules, aux charmes de la pêche à la ligne, M. Julliard avait, sur la demande de celui-ci, accompagné à la chasse son beau-frère et le docteur Loiran.

« Fais ton possible, n'est-ce pas, lui avait dit M. Gavay, pour maintenir la conversation sur un autre terrain que la chasse ; car vraiment, tout ce qui a trait à la chasse me sature d'ennui, et j'aspire au bienheureux moment où cette cure prendra fin.

— Sois tranquille, » avait répondu M. Julliard.

Résultat : durant cette matinée, pas un coup de fusil ne fut tiré, pas un.

On approchait de Bellombre, et M. Julliard venait d'enlever les cartouches de son fusil. Il s'apprêtait à rendre le même service à M. Gavay, quand une idée surgit en lui ; et aussitôt :

« Cette matinée, plus encore que les précédentes, a été déplorable pour ce pauvre docteur Loiran, et il serait de toute justice de lui ménager une petite compensation....

— Je ne demande pas mieux, mais le moyen ?

— C'est bien simple : tu n'as qu'à tirer tes deux coups de fusil. Cette mousquetade par toi effectuée en dehors de son ingérence, point sous sa tutelle, m'est avis qu'il se laissera aller à la considérer comme un symptôme favorable. A cet effet, nous laisserons planer le mystère sur la genèse de ta fusillade. Grâce à cette innocente supercherie, il aura un peu de baume au cœur et abordera le déjeuner avec la quotité de gaieté dont il est susceptible, si tant est que sa gaiété personnelle mérite le nom de gaieté.

— Mais, mais, c'est moi qui ferai les frais du baume, car il reprendra foi en son spécifique et prolongera son ennuyeuse expérience.

— Libre à toi de le désabuser quand il te plaira, dès la prochaine séance, si telle est ta fantaisie, mais je ne t'y engage pas.

— Tu sais bien que je n'ai point l'intention de brusquer les choses, que je ne veux pas désobliger le docteur.

— Et mon idée ?

— Va pour ton idée, mais sur quoi tirer ?

— Bon ! tu n'as qu'à tirer en l'air, bien dans le bleu du firmament ; car ainsi, tu ne risques pas d'atteindre, soit directement, soit par ricochet, les gens ou les animaux domestiques que peuvent recéler ces fourrés très denses, en l'épaisseur desquels il m'a bien semblé entendre des bruissements significatifs. Vise en pleine calotte des deux.... Bien.... Attention.... Feu ! »

Les deux coups de fusils éclatèrent à très peu d'intervalle l'un de l'autre.

Alors, d'un épais fourré, duquel émergeait un bouquet d'ormeaux bas et touffus et situé à une quarantaine de mètres derrière M. Gavay et M. Julliard, s'élevèrent les aboiements d'un chien en même temps qu'un bruit de branches brusquement froissées.

M. Julliard avait accompagné à la chasse son beau-frère.



Aux aboiements du chien avaient répondu ceux de Fagot, le chien de Bourbache, qui accourait.

Et peu après, du même fourré, se fit entendre une voix du dernier lamentable, qui disait :

« Je suis malade, malade, bien malade ! »

Il n'y avait aucune, absolument aucune possibilité d'accident imputable à M. Gavay, car il avait tiré en plein dans le bleu du firmament, et le plomb de ses deux décharges était retombé dans une direction diamétralement opposée à celle d'où partait cette plainte. Néanmoins les deux hommes éprouvèrent une sensation de stupeur et s'élancèrent instinctivement vers le fourré après s'être écriés, l'un :

« Qui donc est là ? »

Et l'autre :

« Qu'avez-vous ? »

Mais immédiatement après, M. Julliard, dont le visage s'était éclairé, lançait ces mots à M. Gavay dont l'inquiétude disparut :

« C'est certainement cet animal d'Yorick, mais comment se trouve-t-il là ? »

Et presque en même temps, pendant que la voix lamentable répétait, et à plusieurs reprises : « Je suis malade, malade, bien malade ! » en y ajoutant comme péroraison : « Hélas ! pauvre Yorick ! » une autre voix, pas lamentable, celle-là, mais traînante et un peu émue, disait :

« Je n'ai pas de mal, pas de mal... ni l'oiseau qui parle.... Il a très peur, très peur... mais aucun mal ! »

Alors M. Julliard, qui avait immédiatement reconnu la voix de Brice :

« Je t'assure, Brice, que tu n'as couru aucun danger, mais aucun, non plus que l'oiseau qui parle, du fait de ces coups de fusil. »

Brice ne tarda pas à sortir du fourré, précédé de Loup et portant un perroquet gris à tête rose qui tremblait de frayeur et ne songeait guère à s'échapper des mains de l'enfant.

Dès qu'il aperçut M. Gavay, le pauvre animal lui adressa un regard dolent, et d'un ton plus lamentable encore que précédemment gémit un :

« Hélas ! pauvre Yorick ! »

Du coup, M. Julliard éclata de rire, et son beau-frère, en dépit de sa compassion pour Yorick, ne put s'empêcher de l'imiter.

Et plus qu'eux encore, Brice, bien qu'il ignorât tout d'un autre Yorick et que la plainte du perroquet n'évoquât pas en lui le souvenir d'une autre plainte célèbre, se laissa aller à la gaieté.

Mais tout a une fin, même l'hilarité.

Quand il en fut ainsi, M. Julliard dit à Brice :

« Pour en revenir à ces fameux coups de fusil, ils ont été tirés en l'air.... »

Et M. Gavay l'interrompant :

« Et très haut, très haut, en pleine calotte des cieux. »

Il ajouta ensuite :

« Mme Gavay va être enchantée de retrouver Yorick, au sujet duquel elle doit être très inquiète. C'est son oiseau préféré. Tu vas venir avec nous et le lui remettras toi-même. »

A cette perspective, le visage de Brice se rembrunit.

Avec quelle joie il se serait esquivé ! Mais telle n'était pas son intention, car maintenant il savait résister aux impulsions de ce genre.

M. Gavay reprit :

« Tu as dû être bien content du retour de ton frère Julien ?

— Oh ! oui, monsieur, oh ! oui... et la mère aussi, monsieur, la mère aussi....

— Je désire causer avec Julien ; tu lui diras de venir me voir un de ces matins, le plus tôt possible. Tu n'y manqueras point, n'est-ce pas ?

— Certainement non, monsieur, certainement non. »

M. Gavay ne devait pas se borner à avoir recours à Brice pour mander Julien à Bellombre. A ce moment, parurent le docteur Loiran et Bourbache, qui avaient bien entendu les deux coups de fusil, mais auxquels la nature du site et les sinuosités du chemin avaient dérobé les autres incidents.

M. Julliard les mit au courant de ce qui s'était passé, en laissant, bien entendu, planer le mystère sur la genèse de la fusillade.

Ce récit provoqua chez Bourbache une franche hilarité, et il regretta vivement de ne point s'être trouvé là lorsque s'était déroulé ce drame en miniature.

Quant au docteur, sur qui les coups de fusil de M. Gavay avaient produit l'effet prévu par M. Julliard et qui décida, en conséquence, de prolonger la cure de chasse, il eut un sourire, le maximum, on le sait, de ce qu'il concédait à la gaieté, et voulut bien convenir que l'aventure ne manquait pas de plaisant.

Ensuite, redevenant l'homme du devoir professionnel, il jeta un coup d'œil sur le pauvre Yorick, de plus en plus aphone depuis qu'il avait gémi sa dernière plainte, et dit à Brice :

M. Julliard éclata de rire.



« Cet oiseau a besoin de quelque chose de réconfortant et de tonifiant. Prends les devants et recommande, de ma part, qu'on lui donne un biscuit trempé dans du vin. »

Brice demeura hésitant.

Accompagner ces messieurs à Bellombre, il y était résigné, mais se présenter seul, quelle épreuve !

« Ordre de la Faculté ! » réitéra le docteur Loiran, d'un ton assez impératif.

Ne sachant pas ce qu'était la Faculté, Brice le regarda avec quelque ahurissement.

Alors M. Julliard :

« La Faculté, mon ami, c'est la très honorable et très utile corporation des médecins.... Et maintenant, en route, en route ! Car le pauvre Yorick risque de passer si on ne lui administre promptement des douceurs. Que dirait Mme Gavay si semblable malheur arrivait ! Surtout, c'est à elle-même que tu dois remettre Yorick. Elle te fera un accueil empressé, tu peux en être sûr.... Et puis, André est là. »

A ces derniers mots, Brice adressa un regard reconnaissant à M. Julliard, plaça doucement Yorick sous sa veste, siffla Loup qui fraternisait avec Fagot ; puis, rapide, il prit sa course.

Une semaine après la mésaventure arrivée au pauvre Yorick, et c'était vers la fin des vacances, M. Gavay et le docteur Loiran revenaient encore de la chasse.

La lueur d'optimisme qu'avait eue naguère ce dernier s'était vite éteinte ; il était redevenu sceptique touchant les vertus curatives de la chasse comme spécifique contre la distraction, et il s'ingéniait derechef à trouver une autre méthode de guérir cette bizarre maladie.

C'est ce à quoi il réfléchissait, lorsque M. Gavay se prit à lui dire, après que Bourbache les eut quittés :

« Je crois bien discerner, mon cher docteur, que vous pensez à moi, et que vous êtes en train de vous dire que la chasse n'est pas le spécifique qui amènera ma guérison.

— C'est cela même.

— Et vous cherchez une autre solution du problème ?... Puis-je vous en proposer une qui n'émane pas de moi, mais de Mme Dulac ?

— Comment donc !

— Enfin, voici la chose. Tout d'abord, quand ces jeunes gens m'ont parlé avec enthousiasme de Julien, le frère du pauvre Brice, j'ai cru qu'ils exagéraient énormément. Ensuite, les renseignements circonstanciés qu'ils m'ont donnés après s'être rendu un compte aussi exact que possible du

bilan intellectuel de Julien, m'ont à peu près convaincu qu'il avait accompli un véritable tour de force. Ma curiosité était donc piquée quand Mme Dulac m'a suggéré d'aider un peu Julien dans ses études. Je m'y suis engagé avec empressement, j'ai continué de même et, bref, depuis quelques jours, je prends plaisir à le conseiller, à le guider dans ses travaux.

« Et pour moi, le plaisir se double d'un avantage.

« En effet, pendant que nous sommes occupés ensemble, je vous assure que ma tête ne vagabonde pas, qu'il ne m'arrive pas, comme j'en suis souvent coutumier, de passer, quasi sans m'en douter, d'une chose à une autre.

« Cela, je l'avais déjà remarqué les quelquefois que j'ai eu recours au jeune Le Moing pour m'aider dans quelques travaux personnels. Alors je n'avais nullement tendance à sortir du sujet s'en m'en apercevoir, à m'évader inconsciemment de la question.

« J'arrive à mon corollaire, si tant est que je puisse le dire mien.

« Julien est suffisamment apte à me servir de secrétaire ; ce qui lui manque en ce sens, il l'acquerra assez promptement. D'où il me sera possible, dès que sa santé lui permettra de se livrer à une besogne plus suivie, de consacrer chaque jour avec fruit quelques heures à des travaux personnels, aux lieu et place de ces longues rêveries décousues et désordonnées, dont le rendement intellectuel était nul ou à peu près, et qui contribuaient grandement à perpétuer mon état de distraction.

— Je pense que Mme Dulac a été bien inspirée, très bien inspirée. Seulement, n'abusez pas du travail et pratiquez un sport.

— C'est bien mon intention. »

Les départs commencèrent le lendemain.

André avait fait de son mieux pour reconforter Brice qui était comme une âme en peine. Il lui avait recommandé de cultiver l'amitié d'Éloi, d'accompagner souvent son frère Julien à Bellombre et de ne pas négliger le pauvre Scipion, lui aussi du dernier triste.

A la gare, Mme Dulac s'attarda tellement avec Julien, Brice et leur mère qui, maintenant, ne battait plus elle-même l'enclume, qu'elle faillit manquer le train et le faire manquer à M. Julliard.

On pense bien que celui-ci ne se fit pas faute de profiter de ce petit incident pour taquiner sa sœur, lui disant que la maladie de son beau-frère

Gavay n'avait pas débuté autrement, que son premier symptôme avait été identique, absolument identique.



XVII

DIX ANS APRÈS

DIX ans se sont écoulés.

Léon, sorti dans un bon rang de l'École Polytechnique, est maintenant ingénieur des ponts et chaussées, mais ingénieur en congé illimité.

Assurément, il s'intéresse encore à l'aviation, mais en théorie seulement, car il a complètement renoncé à la création des oiseaux mécaniques qui devaient mettre l'aérostation à la portée du plus grand nombre, et ajouter, par la variété de leurs types, une note au pittoresque de l'atmosphère.

Au moral, il est demeuré tel que nous l'avons présenté au cours de ce récit, sauf qu'il apporte plus de discernement, de réserve et de critique dans ses enthousiasmes ; et que, de son goût de jadis pour la plaisanterie, il ne lui reste qu'une aimable propension à la gaîté de bon aloi.

Il est marié, depuis environ six mois, à Germaine Gavay.

En celle-ci, une transformation importante s'est opérée ; et cela, grâce surtout à Mme Dulac qui, dès longtemps, avait ce mariage en vue ; à miss Éva Mac Calloch, qui avait achevé l'éducation de la jeune fille ; et à Mme Julliard, chez qui celle-ci avait passé une notable partie de ces dernières années, car ses parents continuaient à préférer le séjour de la campagne à celui de Paris, où ils ne faisaient qu'une courte apparition pendant l'hiver.

Ajoutons, pour être juste, que Mme Gavay ne se désintéressait pas de sa fille qu'elle aimait tendrement ; mais, comme pour tout le reste, elle ne s'en occupait que par saccades ; et c'est pour ce motif qu'elle avait, bien que cette séparation lui coûtât, confié sa fille à des personnes plus aptes qu'elle à la guider et à la former.

Ajoutons encore que Lina, Laure et Nelly, plus pondérées, avaient aussi exercé une heureuse influence sur Germaine.

Peu à peu donc, elle avait dépouillé ses allures d'indépendance, non l'indépendance de caractère, qui est une vertu, une force, mais l'indépendance des manières, qui est un travers et, souvent même, plus qu'un travers.

De même, elle avait corrigé sa tendance à trop agir par impulsion, à céder à des élans parfois hors de propos.

Et au début, il était souvent arrivé à Mme Dulac d'avoir avec elle, à ce sujet, des conversations de ce genre :

« L'élan, la spontanéité, oui, il faut leur laisser une place dans la vie, une large place, même ; comment pourrait-on faire autrement ? Mais il est aussi bien des cas où il convient de réfléchir, de raisonner avant d'agir.

— Mais cela prend du temps

— Ce n'est pas du temps perdu. Et puis, avec de l'habitude, on réfléchit de plus en plus vite, et on en arrive, sans grande difficulté, avant de commettre un acte, à se le représenter comme accompli, ce qui permet d'en discerner les conséquences. Lorsque l'on est façonné à cette gymnastique de l'esprit, il est possible, je crois, d'agir aussi promptement que ceux qui obéissent à une impulsion.

— J'essaierai de me mettre à ce régime, mais par petites doses, très petites doses, et en les espaçant.

— Oh ! tu peux prendre des doses homéopathiques et les espacer autant qu'il te plaira ; mais il importe de commencer... et de continuer.

— Je commencerai certainement et je continuerai, je l'espère, mais....

— Mais quoi ?

— Mais cette gymnastique intellectuelle, est-ce que cela ne risque pas de vous rendre trop grave ? Une jeune fille grave, c'est un cas grave, un épouvantail !

— Grave, on ne te demande pas de le devenir ; et le voudrais-tu que tu n'y parviendrais pas ; car il y a en toi un fonds irréductible de gaîté et d'espièglerie. Quant au rôle d'épouvantail, ce ne sera jamais ton genre.

— Bien sûr, je ne cours aucun risque de ce côté ?

— Espiègle. »

Depuis longtemps déjà, l'état d'esprit de M. Gavay, le père de Germaine, s'est si heureusement modifié, qu'il ne mérite plus d'être classé parmi les distraits ; car il l'est si peu, si peu

Ce résultat, il le doit à Mme Dulac et à Julien, et aussi à la pratique de certains sports qu'il a choisis d'accord avec le docteur Loiran : la bicyclette et l'escrime.

Julien est licencié ès sciences mathématiques et bachelier ès lettres.

Son infirmité et sa santé assez peu robuste ne lui permettant guère d'embrasser la carrière de l'enseignement, il a borné là son ambition. Une

solide amitié le lie à M. Gavay dont il est à la fois le secrétaire et l'intendant, et il vit heureux avec sa mère, qui a cédé sa forge, et son frère Brice, heureux lui aussi, sauf qu'il lui arrive parfois de regretter d'avoir si peu grandi en dix ans. C'est qu'en effet, il a très peu grandi, le pauvre Brice, et il est à l'âge où la taille n'augmente plus guère. Mais présentement, Brice a bien autre chose en tête que le souci d'avoir fort peu poussé depuis dix ans. En effet, son ami André qui, après avoir achevé ses études d'agriculture à l'école de Grignon, fait son service militaire, doit venir très prochainement passer un court congé à Bellefons. Et perspective plus agréable encore, après sa libération du service, André s'établira dans le pays, pour suivre sa vocation d'agriculteur. Son retour aura lieu en septembre, c'est-à-dire dans moins de deux mois.

Quant au pauvre Scipion, il a perdu ses deux amis : Sylphe et Sam.

Il a reporté son affection sur Yorick, mais comme il dit à Brice qui, depuis longtemps, s'est constitué son mentor :

« Yorick, pas même chose que Sylphe et Sam. Pauvre petit Sylphe ! Pauvre Sam ! »

Et, plus que jamais, il souffre de sa tête, ce qui lui inspire souvent cette mélancolique réflexion :

« Pauvre Scipion, lui ne cessera d'avoir mal à la tête que lorsque lui mort comme Sylphe et Sam. Pauvre Scipion, pauvre Scipion ! »

XVIII

LE BOSQUET DE LAURIERS

LA première question que posa Henri, retour d'une excursion archéologique de plusieurs mois en Asie Mineure, à Léon qui était venu le chercher à la gare, fut :

« Y a-t-il des lettres de Robert ? »

— Mais oui, et il y en a une pour toi.

— Cela me fait grand plaisir.... Est-ce que Robert est décidé d'une façon ferme à revenir ?

— Voilà : il calcule qu'en quittant les tirailleurs algériens, il mettra plus de temps à passer capitaine au choix ; mais que, d'autre part, dans un régiment de ligne, il aura plus de facilités pour achever de se préparer à l'École de Guerre. Partant, il dit être résolu à permuter, à moins que Laure ne trouve l'uniforme des officiers d'infanterie de ligne très inférieur, au point de vue esthétique, à celui des tirailleurs. Il affecte d'être très inquiet à ce sujet, rappelant que jadis, lorsqu'il a opté pour la reine des batailles au lieu de la cavalerie légère, Laure n'a pas été sans lui faire grise mine. Et, en termes d'un sérieux comique, il l'invite, afin d'éclairer sa religion et d'éviter tout malentendu, à étudier attentivement une série d'aquarelles qu'il assure avoir élaborées avec la plus parfaite impartialité.

« Laure s'est beaucoup amusée de ses prétendues craintes, et elle doit être en train de rédiger à son intention, sur le plus élégant papier qu'elle aura pu découvrir, quelques pages de taquineries auxquelles elle joindra, en post-scriptum, le conseil de se hâter de permuter. Elle sait bien qu'il lira le post-scriptum avant la lettre.

— Allons, tout est pour le mieux de ce côté. Puisse ce qui me concerne avoir une issue aussi heureuse.... Je comptais bien que tel serait le parti que prendrait Robert et je me suis dit que cela aurait sans doute une influence favorable sur mes propres affaires.

— Voilà de la diplomatie un peu égoïste qui n'était pas nécessaire, je crois.

— Tu crois !

— Mais oui.... Lina a certes éprouvé une déception quand tu es parti pour cette tournée archéologique ; cela l'a attristée.

— Il s'agissait d'une occasion que l'on ne retrouve guère, qu'il fallait saisir aux cheveux. Et quant à combiner cette expédition avec un voyage de noces, c'était impossible.

— Je le sais.... Pour en revenir à Lina, bien qu'elle ne m'ait fait aucune confiance, m'est avis qu'elle est charmée de ton retour et qu'elle est certaine de ce qui va arriver ; seulement....

— Aïe, aïe ! il y a un seulement ?

— C'est bien simple : je t'ai déjà dit que Lina doit être enchantée de ton retour ; et, s'il est une chose certaine, c'est qu'ainsi que tous les autres membres de la famille, elle va faire un accueil empressé au cousin Henri....

Henri était de retour d'une excursion archéologique.



— Mais cela n'a rien d'effrayant, bien au contraire.

— D'accord.... Par exemple, à l'autre personnage que recèle le cousin Henri, j'ai idée qu'elle ne témoignera que de l'indifférence ; une indifférence panachée d'accès de taquinerie, ce qui, pour les psychologues, est une preuve indubitable qu'il ne s'agit que d'une indifférence feinte, d'une petite comédie, histoire de prendre sa revanche d'un départ un peu

prompt, d'une absence assez longue. Et puis, plus tôt ou plus tard, cela dépendra surtout de toi, viendra l'équivalent du post-scriptum de la lettre de Laure à Robert... seulement....

— Encore un seulement ?

— Encore un.

— Rappelle-toi que dans certaines comédies, on voit des gens ayant beaucoup d'affection l'un pour l'autre, destinés l'un à l'autre, lesquels lorsque est arrivé le moment de s'expliquer, attachent plus d'importance aux accessoires, aux mots, qu'à la donnée générale qu'ils ne devraient pas perdre de vue, à savoir : leur mutuelle affection ; et trouvent moyen de se quitter ou furieux, ou désolés, souvent les deux. Tâche de ne pas plagier les rôles en question, afin de ne pas obliger quelqu'un, tante Dulac, par exemple, à assumer aussi un plagiat, celui de tenir le rôle du bénévole personnage, du courtier bienveillant qui met fin au malentendu.

— Voilà des conseils qui ne sont pas superflus. J'en ferai mon profit.... C'est égal, je voudrais bien que l'explication fût chose accomplie.

— Eh bien ! tu n'as qu'à te hâter d'aborder la question. Le plus tôt sera le mieux.

— Tu as raison.

— A propos, tu as profité, n'est-ce pas, de ton passage à Marseille pour aller voir Byrbantou et Cabantou ?

— Naturellement, et l'on m'a fait fête chez l'un et l'autre. Toute la cuisine provençale y a passé, y compris l'omelette à l'oseille et celle aux épinards. J'ai accompagné Byrbantou et son fils à la pêche aux sardines. J'ai exécuté l'ascension du phare de Cabantou, et par quelle chaleur ! Il faut une rude vocation, de fameuses jambes et de solides poumons pour faire ce métier de gardien de phare. Et Cabantou est au comble de la joie, parce que sa position va devenir plus élevée encore ; c'est-à-dire qu'il va quitter son phare pour un autre qui a quelques mètres de plus. »

Assis au pied d'un laurier, parmi d'autres lauriers, et il a choisi ce site avec intention, — le laurier n'est-il pas le symbole de la victoire, — Henri médite en conscience son exorde.

Mais on le sait, il n'y a rien de tel que d'élaborer un exorde pour que l'occasion de le placer ne s'offre pas. En effet, une main légère se pose sur son épaule et le fait sursauter.

Il se relève et se trouve en présence de Lina.

Celle-ci sourit, mais son sourire est singulièrement malicieux. Aussi, est-ce d'un ton manquant quelque peu d'assurance que, renonçant à son exorde, Henri se prend à lui dire :

« C'est bien aimable à toi de ne pas m'avoir laissé à ma méditation....

— Oh ! je l'aurais pu sans peine, car pour une méditation, c'en était une, profonde, très profonde ! J'ai vu là un indice de distraction et j'ai cru devoir intervenir. Pour être aussi absorbé, m'est avis que tu pensais à ta prochaine excursion archéologique, que tu en traçais l'itinéraire ?

— Comme tu y vas ! j'arrive de ce matin et ne songe nullement à repartir. Je me trouve très bien ici et j'entends y rester à moins qu'on ne me chasse.

— Alors, si tu ne songeais pas à une nouvelle excursion, tu méditais sur celle que tu viens d'accomplir, sur l'ouvrage dont elle te fournira la matière.

— Ma foi, non. Le moment n'est pas encore venu de m'occuper de cet ouvrage. Du reste, les documents qui me serviront à le composer sont encore en route. Je n'ai apporté avec moi que mes notes, quelques dessins et des bijoux anciens par moi trouvés.... Veux-tu la primeur de quelques-uns d'entre eux !

— Mais je ne demande pas mieux. »

Il sortit un écrin de sa poche, et en tira un bracelet : un serpent d'or involuté en spirale.

« Hé mais ! la chance t'est venue pour les bijoux. Celui-ci est très joli, aussi joli que peut l'être un serpent.

— Oui, j'ai fini par avoir la chance pour les bijoux, et ce n'était pas trop tôt.... Consens-tu à juger de l'effet que produit ce bracelet ? »

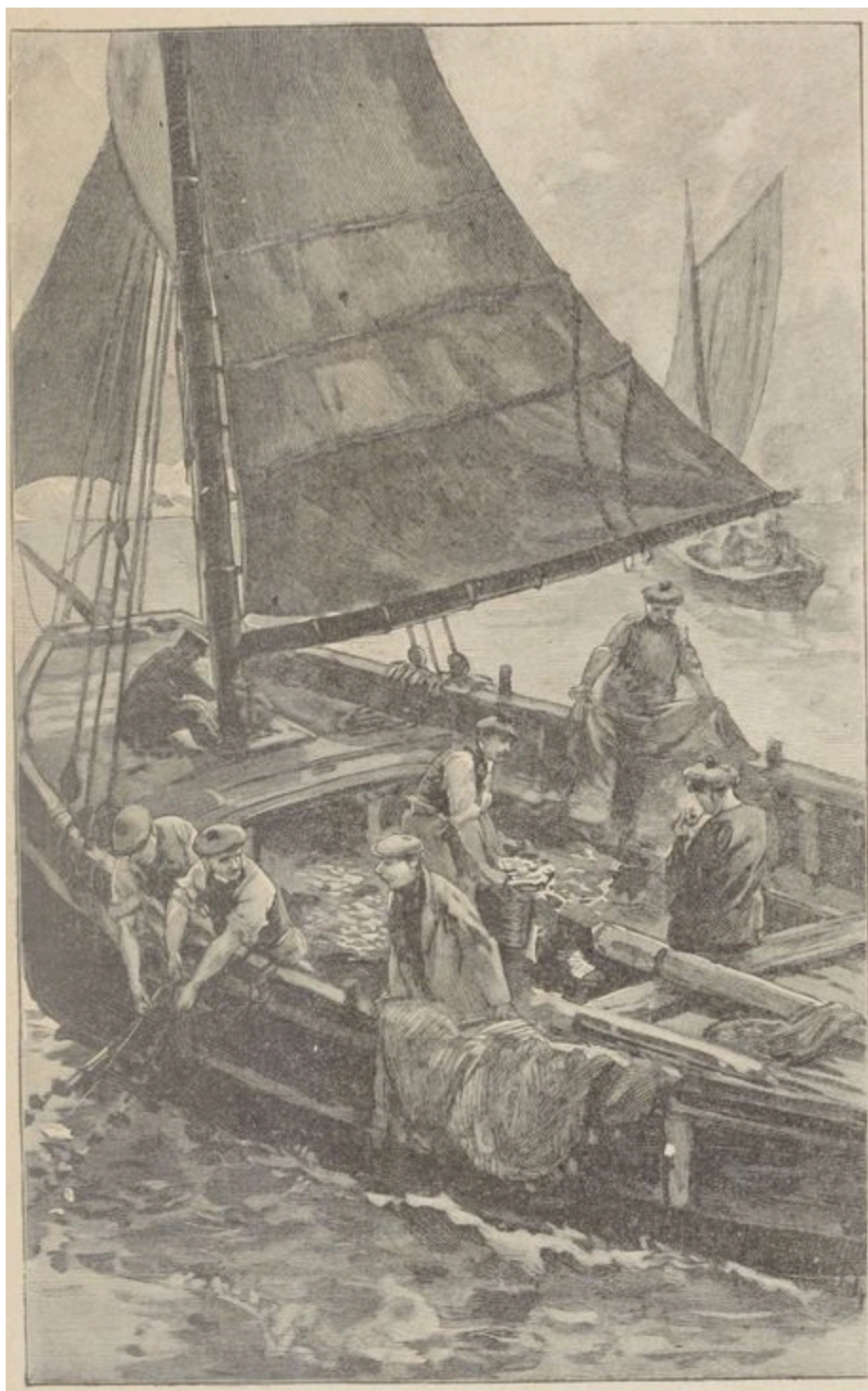
Il le lui passa au bras, puis, avec un sourire un peu malicieux l'y assujettit, ce qu'elle le laissa faire, comme indifférente. Ensuite, il s'écarta un peu, et les yeux fixés sur le bracelet :

« Il est singulièrement plus en valeur à ton bras que dans l'écrin ! »

Elle répondit, moitié fâchée, moitié moqueuse :

« Mais naturellement, et je serais fort dépitée du contraire.

A la pêche aux sardines.



— Le contraire ne pouvait pas se produire.... Ce bracelet, c'est moi qui l'ai tiré des entrailles de la terre, à la sueur de mon front. A peine me suis-je

aperçu que c'était une vraie trouvaille, que je te l'ai destiné... daignes-tu l'accepter ?

— Certainement. Tu m'avais promis le premier bijou dont tu ferais la découverte toi-même, je ne veux pas t'empêcher de tenir ta promesse.... M'accompagnes-tu vers la maison ou restes-tu ici pour reprendre ta méditation ?

— Un moment encore, un court moment. Je sais que tu ne goûtes guère les objets anciens qui ne sont pas complets et intacts ; cependant, jette un coup d'œil sur ces débris, ils en valent la peine, la bague dont ils proviennent devait être un petit chef-d'œuvre.

— Un délicieux petit chef-d'œuvre !... Quel dommage qu'il n'en reste que ces fragments, et en cet état !

— J'ai trouvé à ces débris une note si originale d'art élégant et sobre, que je me suis ingénié à reconstituer la bague. J'en ai dessiné le modèle, je l'ai ensuite modelée moi-même, puis je l'ai fait exécuter avec de l'or de la nuance exacte de l'original. Tiens, juge au travers des imperfections de mon travail, de ce que devait être le bijou primitif. »

Elle examina avec attention la bague qu'elle venait de lui tendre, et ensuite :

« Un vrai bijou ; et tu te calomnies en parlant des imperfections de ton travail, car tu as fait revivre, avec autant de goût que d'adresse, les caractères artistiques de l'original, Je te félicite et pour la trouvaille, et pour la reconstitution. »

Et, reprenant son air malicieux, l'accentuant même, elle esquissa un geste comme pour lui rendre la bague.

Alors lui, avec une pointe de tristesse dont il ne put se défendre :

« J'aurais cru que tu comprendrais.... »

Et elle, point malicieuse, cette fois, mais gentiment émue :

« Mais, mon cher Henri, j'ai très bien compris ; à ce point que je suis certaine que tu as en poche une autre bague semblable à celle-ci et portant nos initiales comme celle-ci, car j'ai vu les initiales. Je n'ai pas voulu te faire de la peine, mais t'amener à parler au lieu de prendre des bijoux pour interprètes. Sans doute, c'est la faute de l'archéologie qui t'aura rendu symboliste.... Hé quoi ! n'avais-tu donc rien préparé à mon intention ?

— Mais si, et c'est ce à quoi je songeais lorsque tu m'as tiré de ma méditation.

— Pourquoi me priver du plaisir d'entendre ce que tu te proposais de me dire ?

— Puisque tu as compris et que tu veux bien....

— Allons ! je serai bonne princesse. Comme je t'ai pas mal taquiné et que tu as fait preuve de bon caractère, que tu ne m'as pas répondu sur le même ton, ce qui aurait pourtant été bien pardonnable ; comme je t'ai même causé un instant de tristesse....

— Lorsque tu as esquissé le geste de me rendre la bague, j'ai presque eu froid dans le dos.

— Pas possible !... Presque froid dans le dos par un temps pareil, un temps à ravir les salamandres, pas possible !

— Presque froid dans le dos. Et si Léon ne m'avait pas averti de la façon dont les choses se passeraient....

— Ah ! ah ! il t'a averti ?

— Oui.

— Mais je ne lui avais pas communiqué mon programme, ni à lui ni à personne.

Une main légère se pose sur son épaule.



— Il m'a dit en effet, que tu ne lui avais fait aucune confidence.... Il aura deviné ton plan.

— Sans doute, mais pas complètement, car mes taquineries n'avaient d'autre but, je t'assure, que... que... de provoquer ce qui vient d'arriver. J'avais boudé assez sottement quand tu es parti, continué ensuite à boudier quelque peu ; alors, j'ai pensé que, pour réparer cela, je devais faire la moitié du chemin, plus même.... Maintenant pour être franche, je t'avouerai qu'en venant dans ce bosquet de lauriers, je ne comptais pas t'y rencontrer. Ce sont Laure et Germaine qui m'y ont envoyée, sachant bien que tu y étais.... Histoire de brusquer le dénouement.... Dans ma pensée, mon programme ne devait se dérouler que plus tard. »

Ils allaient sortir du bosquet quand, brusquement, elle s'écarta de lui en riant, s'approchant d'un laurier, elle en brisa une longue branche, la lui présenta, et le regard pétillant de malice :

« Si tu veux tambouriner l'heureuse nouvelle sans mot dire, en usant de symbole, le moyen le voici : accepte cette branche de laurier, tu n'auras qu'à la montrer en signe de victoire.

— Voilà une branche de laurier que je conserverai précieusement.

— Vraiment, tu as bon caractère, et je vais tâcher de ne plus te taquiner.

— Oh ! tu peux faire à ta fantaisie, chère espiègle.

— Vrai, cela ne te chagrinerait pas ?

— Mais non ; je sais bien ce que signifient ces espiègeries.

— C'est ?

— Que tu es heureuse.

— Oh ! oui, je suis heureuse.

— Et moi donc !

— Et ce précieux laurier, est-ce trop de te demander de m'en donner un rameau, un tout petit rameau de quelques feuilles... pour moi ?

Henri fit voltiger sa branche de laurier.



— Assurément non.

— Eh bien ! détache de la branche un petit rameau et piquele, bien en vue, sur mon chapeau, parmi les roses mousseuses.... Moi aussi, je le conserverai précieusement, ce rameau de laurier. »

Était-ce le hasard ? mais, après qu'ils eurent quitté le bosquet de lauriers, ils ne tardèrent pas à rencontrer Léon ; et celui-ci :

« Mais, mais, vous êtes radieux ! Certes, vous êtes plus que cousins, maintenant. Voilà une heureuse surprise !

— Plus que cousins, » répondit Henri, en faisant, d'un geste vainqueur, voltiger sa branche de laurier autour de la tête de Lina.

« Plus que cousins, en effet, dit celle-ci. Seulement, toi, Léon....

— Quoi donc Linette ?

— Il y a que tu as dévoilé mon programme à Henri.

— Ai-je mal fait ? Ce n'était pas un secret, puisque tu ne m'avais rien confié.

— Tu as bien fait, très bien fait, seulement, tu as un peu trop poussé les choses au noir. »

Alors Henri à Léon :

« Tu as été singulièrement bien inspiré en forçant un peu la note ; et figure-toi qu'en dépit de ce que tu m'as dit, un instant, j'ai eu froid dans le dos.

— Il ne faut pas exagérer, dit Lina. Tu n'as pas eu froid dans le dos, mais presque froid, ce qui est loin d'être la même chose. »

S'adressant alors à sa sœur, Léon lui dit le plus naturellement du monde :

« Tante Dulac est à la maison, elle vient de rentrer ; si tu allais lui annoncer la bonne nouvelle ? Pendant ce temps, nous nous dirigerons, Henri et moi, vers ces deux ombrelles rouges qui viennent à nous, puis nous irons vous retrouver avec les ombrelles.

— Mais je ne veux pas quitter Henri ; il a quantité de choses à me dire. Et puis, j'ai un petit compte à régler avec les ombrelles. Donc, en route vers les ombrelles ; ensuite, retour en corps. »

A mesure qu'on se rapprochait des ombrelles, c'est-à-dire de Germaine et de Laure, Henri multipliait l'emploi de sa symbolique branche de laurier et Lina leur adressait des gestes mutins de menace.

Et Germaine la première :

« Tu as dû être bien surprise de te trouver à l'improviste nez à nez avec Henri.... Si tu es fâchée, il faut t'en prendre à moi ; Laure n'a été que ma complice.

— Comment serais-je fâchée.... Mais, tu sais, je n'ai pas été surprise, pas surprise du tout. C'est lui, au contraire, qui a été surpris, mais là, surpris, ce

qu'on appelle surpris ; si surpris que j'ai fait presque tous les frais de la conversation. »

Alors Germaine, comiquement compatissante :

« Pauvre Henri ! »

Et Laure, avec une compassion non moins comique :

« Pauvre Henri ! »

Et lui, avec un geste triomphal de sa branche de laurier :

« Pauvre Henri, pauvre Henri.... Le pauvre Henri ne se trouve pas à plaindre. »

Et Lina :

« Pas trop mal, pas trop mal. »

Germaine reprit :

« Linette, si j'ai saisi aux cheveux l'occasion de te mettre en présence d'Henri dans le bosquet de lauriers, c'est que, là, Léon et moi, nous nous sommes fiancés, tu le sais. »

XIX

NELLY

APRÈS un séjour d'un peu plus d'un an en Allemagne, - Louis Le Moing vient de rentrer à Paris.

Peu après son arrivée à Paris, il eut une nouvelle preuve de l'abnégation de son bienfaiteur, et du souci qu'il prenait de son avenir.

En effet, il reçut une longue lettre dans laquelle celui-ci entassait arguments sur arguments, raisons sur raisons, pour lui démontrer que la profession de médecin de campagne n'était pas ce qui lui convenait. Avec ses aptitudes, ses facultés de travail et d'assimilation, il était tout indiqué qu'il devait se préparer à l'agrégation, et il lui prédisait le succès dans cette voie. Il insistait sur ce point que c'était un devoir pour lui de ne pas permettre que Louis lui sacrifiât son avenir.

En terminant, il lui recommandait d'aller passer une huitaine de jours chez son ancien professeur, M. Poinsardet, à qui cette visite, il le savait, serait agréable.

La lettre était affectueuse et enjouée, et il en ressortait aussi qu'elle n'avait pas été écrite sous le coup d'une résolution brusquement prise, mais qu'elle était le résultat d'un plan longuement mûri.

Vers la fin de son séjour en Allemagne, Louis avait aussi reçu une lettre de Léon qui l'engageait à venir passer une semaine ou deux à Bellombre. Pressentant que miss Éva Mac Calloch et sa sœur seraient, elles, à Bellefons, il avait, le cœur serré, répondu de façon évasive.

Au reçu d'une nouvelle lettre de Léon, laquelle était plus pressante et qui l'affermait dans ce qu'il avait soupçonné, il écrivit à son ami, et combien il lui en coûta, qu'il était obligé de consacrer environ une semaine à M. Poinsardet ; qu'il ne pourrait ensuite se dispenser d'aller en Bretagne, mais il ferait son possible pour se rendre à Bellombre en septembre.

Et il prit le train pour Lagny, localité aux environs de laquelle M. Poinsardet s'était retiré depuis la mort de sa femme.

M. Poinsardet s'informa avec intérêt de ses impressions d'Allemagne, puis brusquement :

« C'est très bien à toi de vouloir retourner en Bretagne ; mais, vois-tu, je partage absolument les idées de mon vieil ami Kerlivio, lesquelles ne datent pas d'hier, et que j'ai tout à fait approuvées. Je n'ai rien suggéré à Kerlivio, de crainte de l'affecter, d'abord ; et aussi parce que j'espérais que l'initiative viendrait de lui ; il n'y a pas d'hésitation possible, tu dois te conformer à sa volonté, volonté bien pesée, bien réfléchie, et préparer ton agrégation. A cela, il attache une importance extrême, en premier lieu, parce qu'il vaut mieux que tu aies, plutôt qu'une situation modeste, ce qu'on peut appeler une belle carrière ; en second lieu, parce que, n'étant plus jeune, il souhaite vivement de t'établir....

Louis fit un séjour d'un an en Allemagne.



— Ha ! il a deviné ! J'avais raison de le supposer.

— Ainsi, il y a accord sur la personne : une jeune Irlandaise. »

Louis eut un signe d'assentiment.

M. Poinsardet reprit :

« Tu n'as pas à hésiter.

— Ce mariage est ce que j'ai le plus à cœur, mais lui.... »

Pendant son séjour chez M. Poinsardet, Louis reçut une nouvelle lettre du docteur Kerlivio, ainsi que celui-ci lui avait annoncé.

Cette lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher Louis,

« Je n'ai pas à te blâmer d'avoir eu un secret pour moi. Ton idée n'était-elle pas de me prouver ta reconnaissance au détriment de ton bonheur. Et puis, enfin, malgré ton mutisme, ce secret n'en était pas un pour moi. En effet, j'avais pressenti jadis, et je n'ai pas été le seul, que ton affection irait à Nelly ; et, en dépit de tes efforts pour dissimuler les impulsions de ton cœur, bien des indices sont venus confirmer mes pressentiments.

« Je me fais vieux ; j'ai dépassé soixante-dix ans ; et à cet âge, il est prudent de s'attendre aux incertitudes du lendemain. Ce serait donc une grande joie pour moi de savoir que tes vœux les plus chers sont réalisés, que ton bonheur est assuré. Donc, en quittant mon vieil ami Poinsardet, va chez tes amis qui te réclament. Tu peux avoir confiance. Cette courte phrase te trace ton devoir envers Nelly ; et c'est aussi un devoir pour toi, à cause d'elle, de t'établir à Paris et de poursuivre tes études en vue de l'agrégation. Nous ne saurions imposer à Nelly de venir s'enterrer dans ce coin perdu de Bretagne.

« Les dispositions, en bonne et due forme, que j'ai prises au sujet de ce que j'ai, ne lèsent absolument personne, car je ne me connais pas de parents.

« Sauf, non une rente, mais un petit capital que je lègue à notre vieille Marie-Louise, et quelques souvenirs à des amis, je partage ma fortune entre Nelly et toi. Lors de votre mariage, que j'espère prochain, je vous ferai donation à chacun de la moitié de ce que je vous attribue. Miss Éva sera donc dispensée de tout sacrifice sérieux.

« Enfin, ton vieil ami compte sur toi. Quelque peu alourdi par l'âge, il espère fermement qu'il n'aura à se mettre en route que pour être témoin de ton bonheur et non pour l'assurer d'abord malgré toi. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre, M. Poinsardet dit à Louis :

« Il faut télégraphier à Kerlivio, qu'en partant d'ici, tu te rendras chez tes amis, et annoncer à ceux-ci ta prochaine arrivée. »

C'est ce que fit Louis.

Certes, il était heureux ; mais à son bonheur se mêlait une tristesse, sous l'empire de laquelle il se disait parfois :

« Mais lui... mais lui ?... Je n'ai d'espoir qu'en Nelly pour l'amener à changer d'avis.... Mais ai-je le droit d'agir ainsi envers elle ; et puis, aurai-je le courage de lui demander ce sacrifice ? »

Vers le même temps, le docteur Kerlivio indiquait à Mme Dulac, avec des détails plus précis qu'à Louis, la manière dont il réglait l'emploi de sa fortune, laquelle atteignait un chiffre assez élevé, effet de la bonne gestion de son domaine et de plusieurs héritages. Il insistait sur ce point que les dispositions par lui prises rendaient inutile tout sacrifice de la part de miss Éva en faveur de sa sœur. Mme Dulac devait donc, de concert avec Louis, l'empêcher de se dépouiller. Si cette bienveillante exigence paraissait trop dure à miss Éva, il y aurait lieu d'accepter d'elle une contribution à la dot de Nelly, mais seulement une contribution aussi peu élevée que possible. Et il ajoutait que s'il n'était pas malade, s'il se sentait encore en possession de toutes ses facultés, il n'en était pas de même pour l'activité qui, naguère encore, était son lot, car maintenant, il était très alourdi physiquement ; à ce point qu'il avait dû confier à Jacques la direction de son exploitation agricole.

A peine Nelly vient-elle d'entrer dans un petit salon où se trouvent Mme Dulac et miss Éva dont un sourire de bonheur éclaire la physionomie, que celle-ci :

« J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, Nelly, une bonne nouvelle qui te concerne. Voyons, devine, ce n'est pas difficile.

— La nouvelle me concerne, et c'est une bonne nouvelle ?

— Une nouvelle qui me remplit de joie. Allons, tu devines ? »

Nelly eut un signe de dénégation, mais qui indiquait bien qu'elle savait à quoi s'en tenir.

« Eh bien ! on te demande en mariage. C'est ton vieil ami Louis Le Moing. Il est arrivé d'aujourd'hui à Bellombre. Tu vois qu'il y met de l'empressement. C'est oui, n'est-ce pas ? »

Nelly allait répondre affirmativement, mais une subite tristesse l'envahit, et elle jeta à sa sœur un regard désolé.

« Qu'as-tu, ma chérie ?

— Ce que j'ai, mais tu le sais bien, Éva... je donne des leçons....

Nelly eut un signe de dénégation.



— Ce n'est pas un obstacle. Louis et le docteur connaissent notre situation, et cela ne les a pas arrêtés. Il y a longtemps, va, qu'ils ont des vues sur toi. Ne te préoccupe donc pas des questions d'argent, et ne tiens compte que de tes sentiments....

— Mais je ne veux pas que tu te dépouilles à cause de moi, Éva, je ne le veux pas !

— T'abandonner ce que j'ai, telle a toujours été mon intention, car j'avais travaillé en vue de ton mariage ; et si les résultats ont dépassé mes espérances, c'est en grande partie parce que Mme Dulac n'a cessé de s'ingénier à augmenter ma clientèle d'élèves. Seulement le docteur Kerlivio émet des prétentions dont je ne puis me dispenser de tenir compte jusqu'à un certain point. Donc, ce que j'ai, nous le partagerons. »

Nelly demeura hésitante.

« Tu ne peux refuser », ajouta sa sœur.

Alors Mme Dulac :

« Ma chère enfant, vous devez accorder cette satisfaction à votre sœur ; et je me charge de faire comprendre au docteur qu'il pousse trop loin ce qu'il a appelé lui-même une bienveillante exigence.

— Alors, je cède, madame, mais vraiment je ne cède pas sans regret. »

Et à sa sœur :

« Tu es trop bonne, Éva, trop généreuse, tu ne penses pas assez à toi. »

Miss Éva demeura un instant songeuse, puis s'adressant à Mme Dulac :

« Je crois préférable d'aborder moi-même la question que vous savez, plutôt que de laisser ce soin à Louis.

— C'est ce que je pensais, mais je n'ai voulu exercer sur vous aucune influence à ce sujet. »

Attirant à elle sa sœur dont le regard l'interrogeait non sans quelque inquiétude, miss Éva commença ainsi :

« Le docteur est d'avis, et il s'agit d'un avis impératif, très impératif, que Louis doit se préparer à l'agrégation, et il lui en fournit amplement les moyens. Cela implique nécessairement que vous vous établirez à Paris....

— Et le docteur ne viendrait pas à Paris, il demeurerait seul là-bas, à son âge ?

— Tu l'as dit.

— Et Louis, quel est son sentiment ? Souhaite-t-il que nous allions vivre auprès du docteur, ou bien que nous nous établissions à Paris ?

— Il te laisse le choix. Il ne veut t'influencer en rien. Il fera ce que tu décideras... avec ton cœur.

— J'aurai bien de la peine de te quitter, Éva, mais je crois que le devoir est d'aller là-bas.... Avec Louis, ce devoir me sera doux.... Mais tu viendras nous voir quelquefois ?

— Assurément.... Du reste, il ne s'agit pas d'une séparation pour toujours. L'intention de Louis est de revenir à Paris... plus tard....

— Je désire, à cause du docteur, que ce plus tard soit aussi éloigné que possible.

— Espérons-le, mais à son âge et avec cette défaillance de son activité....

— Mon Dieu ! qu'aurait-il pensé de moi si j'avais pris un autre parti ?

— Il sera très touché de cette marque de dévouement, mais tu auras de la peine à la lui faire accepter. Je dis : toi, car seule tu peux assumer la tâche de l'amener à changer d'avis. Louis n'a d'espoir qu'en ton intervention. »

Nelly réfléchit un moment, et :

« J'ai trouvé le moyen, je l'ai trouvé !... Vous verrez qu'il cédera, et vite. Je vais lui écrire. Je vous assure que sa réponse ne se fera pas attendre, qu'il aura recours au télégraphe pour me dire qu'il s'incline devant ma volonté.... Puis-je garder mon petit secret, Éva ?

— Mais assurément, ma chérie ; et je ne doute pas que tu ne sois bien inspirée, que ton moyen ne soit le meilleur qu'on pût trouver.... Mais j'ai encore quelque chose à t'apprendre. En ce qui concerne sa fortune, le docteur te met sur le même pied que Louis, il la partage entre vous deux....

— Je vois maintenant pourquoi il a insisté si vivement pour t'empêcher de t'appauvrir en ma faveur. Et moi qui ai accepté que tu te dépouilles !... Je suis bien tentée de retirer ma parole....

— Oh ! tu ne feras pas cela ! »

Et Mme Dulac :

« Je comprends le sentiment qui vous guide, ma chère enfant ; mais, croyez-moi, ne vous rétractez pas. Votre sœur a travaillé à votre intention, et il ne convient pas de la priver de la joie de réaliser au moins une partie de ce qu'elle se proposait de faire ; cela ne serait pas sans gâter la satisfaction qu'elle a de voir votre bonheur assuré. »

Nelly se jeta dans les bras de sa sœur, avec ces mots :

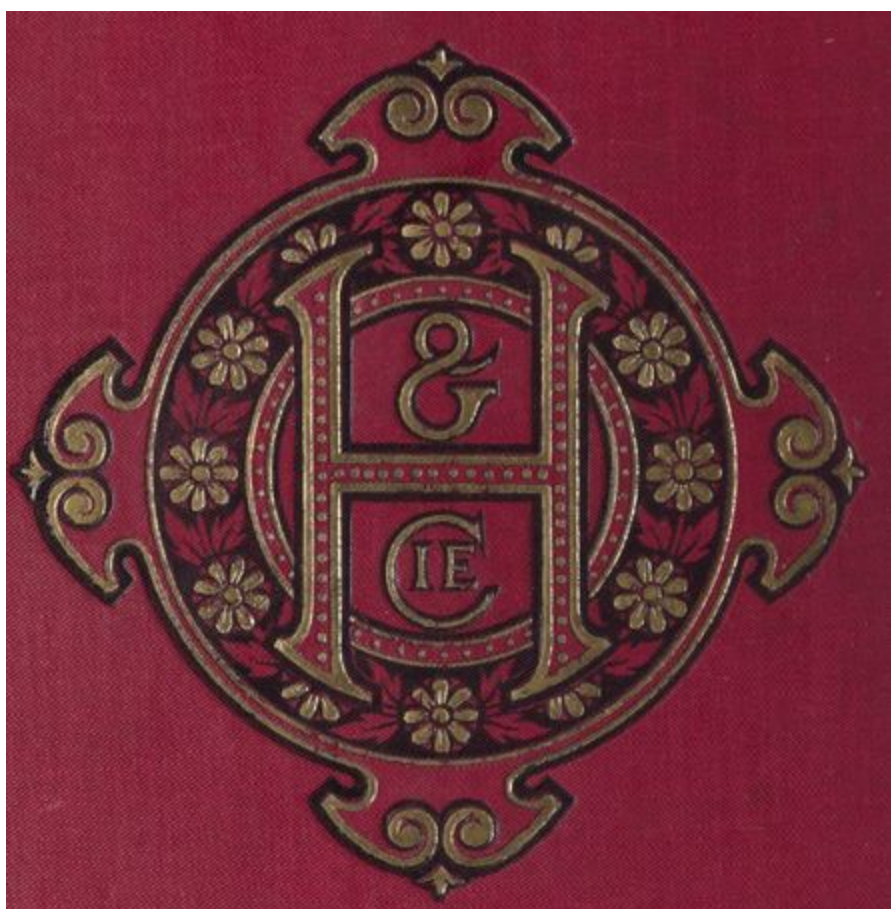
« Je ne me rétracterai pas, Éva, je te le promets, cela te ferait trop de peine, mais tu ne songes pas assez à toi....

— Je n'ai d'autre bonheur que le tien, ma chérie. Maintenant, pourquoi n'irais-tu pas rejoindre tes amies qui doivent trouver ton absence longue et auxquelles tu as bien des choses à dire ? »

Et elle échangea un sourire avec Mme Dulac.

Germaine, Laure et Lina en avaient-elles fait leurs complices ?

Mme Dulac et miss Éva pensaient-elles au bosquet de lauriers ?



1 L'Irlande à jamais.

2 Trous profonds, remplis de glaise très molle, dans laquelle gens et bêtes sont rapidement engloutis, à moins d'un prompt secours.

3 J'ai employé la manière forte.

4 La digestion de perdrix est la plus dangereuse.

G. Marchal. Tante Météore...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65669676>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

jettit son gilet de flanelle et se livra à maintes cabrioles et grimaces.

Et Scipion, après avoir opéré le sauvetage de sa calotte,

« Lui malin, garder gilet de flanelle pour ne pas prendre froid. »

Peu après, André reparut, muni d'un grand bol de lait et de biscuits qu'il montra au quadrumane indocile.

A cette vue, celui-ci cessa cabrioles et grimaces, essuya ses yeux, se gratta la tête, porta la main à son estomac et sauta sur la commode et, de là, sur le théâtre où s'élevaient les exploits; alors, plein de gentillesse, comme s'il n'avait rien sur la conscience, il s'avança vers André, qu'il regarda de près et du geste ce qu'il portait.

André lui tendit successivement trois biscuits, qu'il absorba après les avoir trempés dans le lait; puis, à trois autres gorgées, il se mit à boire le lait. Quand il en eut absorbé son contenu, il céda la place à Sam qui eut bien vite lapé ce qui en restait. Alors, Sylphe s'empara du mouchoir de Sam dont un bout sortait de la poche et, gravement, en essuya pour essuyer la tasse.

Et pendant que tous riaient aux larmes, Scipion se mit à s'écrier :

« Vous voyez, lui pas méchant, pas méchant du tout, mais malin, très malin.... Moi lui avoir donné lait avec les biscuits, et biscuits avec; mais moi avoir oublié de lui donner les biscuits et lait... lui faire farce à moi pour se venger de moi.

Et s'adressant à André :

« Vous malin aussi, monsieur André, vous très malin aussi.